MARDI 20 AOÛT 2024
80E ANNÉE – N° 24768
3,60 € – FRANCE MÉTROPOLITAINE
WWW.LEMONDE.FR –
FONDATEUR : HUBERT BEUVE-MÉRY
DIRECTEUR : JÉRÔME FENOGLIO

Le Monde

La gauche divisée sur sa stratégie face à Macron

▸ Les partenaires des « insoumis » se sont désolidarisés, dimanche, de leur menace d'une procédure de destitution du président de la République

▸ Socialistes, écologistes et communistes craignent que cet appel, dans « La Tribune Dimanche », hypothèque les chances de gouverner du Nouveau Front populaire

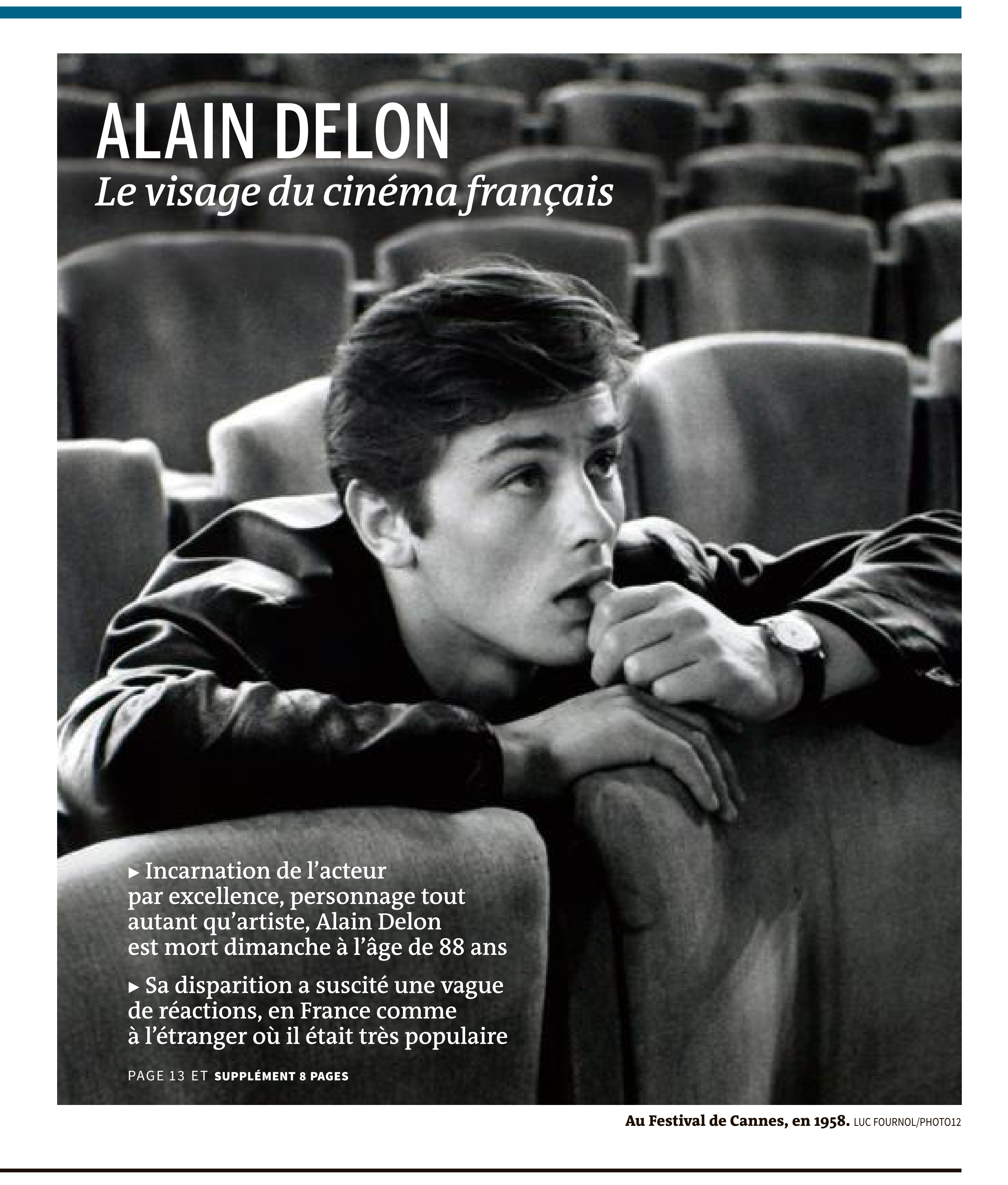
▸ Au PS, la tribune a également réactivé les clivages entre le premier secrétaire, Olivier Faure, artisan du NFP, et les opposants à Mélenchon

PAGE 7

ÉDITORIAL

LE PRÉSIDENT DOIT CESSER DE JOUER LA MONTRE

PAGE 20



ALAIN DELON
Le visage du cinéma français

▸ Incarnation de l'acteur par excellence, personnage tout autant qu'artiste, Alain Delon est mort dimanche à l'âge de 88 ans

▸ Sa disparition a suscité une vague de réactions, en France comme à l'étranger où il était très populaire

PAGE 13 ET SUPPLÉMENT 8 PAGES

Au Festival de Cannes, en 1958. LUC FOURNOL/PHOTO12

Economie
Nvidia : un essor confronté aux premiers doutes sur l'IA

La société californienne, qui fabrique des puces pour l'intelligence artificielle, est interrogée par les investisseurs sur ses dépenses dans le secteur

PAGES 10-11

Russie
A Moscou, la peur d'une nouvelle mobilisation

Après la percée des Ukrainiens et l'irruption de la guerre sur le territoire russe, les primes pour partir au front atteignent des sommes record

PAGE 3

NARCOTRAFIC EN FRANCE, LES GUERRES DE TERRITOIRE D'UN ÉTÉ MEURTRIER

▸ L'agglomération grenobloise et la Seine-Saint-Denis ont connu des fusillades à la suite des opérations « Place nette »

▸ Les autorités assument de « perturber le trafic » en « déstabilisant » plusieurs points de deal de drogue

▸ La police parisienne est attentive à la nouvelle menace de gangs nigérians qui veulent s'imposer aux réseaux en place

▸ De plus en plus sophistiquées, les plates-formes virtuelles d'achat de stupéfiants tournent à plein

PAGES 8-9

l'été en **séries**

Successions saison III Les Dassault

Histoire d'une famille où les pères sont durs avec leurs fils, jusqu'au mépris

PAGES 16-17

A nos amours perdues

Certains ex nous hantent tels des spectres d'un passé qui ne passe pas

PAGE 19



Thierry, Marie-Hélène, Olivier et Laurent Dassault, à Paris, le 12 octobre 2010. LUC CASTEL/GETTY IMAGES

Palestine Les archives de l'UNRWA, cinq générations de réfugiés

L'AGENCE des Nations unies chargée des réfugiés palestiniens mène à bien, dans ses bureaux d'Amman, en Jordanie, la numérisation de ses innombrables dossiers administratifs, avec l'ambition de retracer les arbres généalogiques de cinq générations déracinées depuis la création de cet organisme, en 1949.

Le Monde a eu un accès exceptionnel à ces documents, dans ce lieu qui n'est pas ouvert au public. Ils préservent notamment la mémoire de la Nakba, la fuite ou l'expulsion de 700 000 Palestiniens durant les combats qui ont précédé ou suivi la création de l'Etat d'Israël, en mai 1948.

PAGE 2

Santé
Le risque de cancer en nette hausse dans les jeunes générations aux Etats-Unis

PAGE 6

Tribune
Colum McCann : « Kamala Harris, l'envie d'un nouveau genre de héros »

PAGE 20

M 00147 - 820 - F: 3,60 €

Algérie 220 DA, **Allemagne** 4,70 €, **Andorre** 4,20 €, **Autriche** 4,40 €, **Belgique** 3,90 €, **Espagne** 4,10 €, **Grèce** 4,10 €, **Guadeloupe-Martinique** 3,90 €, **Italie** 4,10 €, **Luxembourg** 4 €, **Maroc** 30 DH, **Pays-Bas** 4,50 €, **Portugal cont.** 4,10 €, **La Réunion** 3,90 €, **Sénégal** 2 500 F CFA, **Suisse** 4,80 CHF, **Tunisie** 6,50 DT

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024



Une famille de réfugiés palestiniens, à l'intérieur de leur nouvel abri préfabriqué en Jordanie, en 1969. 1969 UNRWA ARCHIVE



Dans le camp de Nousseirat, dans la bande de Gaza, au début des années 1950. 1951 UNRWA ARCHIVE

REPORTAGE
AMMAN, BEYROUTH - *envoyée spéciale*

Dans les archives de l'UNRWA, cinq générations de réfugiés palestiniens

L'agence onusienne numérise ses innombrables documents qui forment le récit intime des déplacés, de la Nakba à aujourd'hui

Des classeurs s'étalent sur des rangées d'étagères, des fiches remplissent des meubles à tiroirs. A Amman, dans les bureaux en Jordanie de l'UNRWA, l'agence des Nations unies chargée des réfugiés palestiniens, une grande pièce contient les archives des dossiers familiaux. On y trouve des cartes d'enregistrement émises par les premières associations qui secoururent les déplacés, comme la Croix-Rouge ; des fiches datant du recensement effectué en 1950-1951 par l'agence onusienne qui débutait alors son mandat ; des copies de certificats de naissance et de décès, de titres de propriété et de papiers d'identité de l'époque de la Palestine sous mandat britannique... Le lieu n'est pas ouvert au public. *Le Monde* y a eu un accès exceptionnel.

Depuis sa création, en 1949, l'UNRWA a recours à ces documents qui lui servent à déterminer, dans ses cinq zones d'opération (Gaza, Cisjordanie, Syrie, Jordanie et Liban), qui est un réfugié et à quels services il peut accéder. Mais au fil des décennies et des événements de la vie (naissances, mariages, décès...), ces registres ont pris une tout autre valeur, historique : ils préservent la mémoire de la Nakba, l'expulsion de plus de 700 000 Palestiniens, durant les combats qui ont précédé et suivi la création de l'Etat d'Israël, en mai 1948. Ils racontent les trajectoires de cinq générations, au carrefour de la petite et de la grande histoire, des drames personnels et des tragédies collectives, comme la guerre civile libanaise (1975-1990), à laquelle prirent part les fedayins palestiniens. Commencé dans les années 2000 avant d'être suspendu, faute de financements, le travail de numérisation de ces documents historiques a repris, et l'UNRWA se donne jusqu'à la fin de l'année pour l'achever. Une partie, déjà numérisée, est conservée dans des entrepôts.

A Amman, des vacataires palestiniens sont à pied d'œuvre, manipulant parfois avec des gants des papiers jaunis avant qu'ils ne soient scannés et classés sur ordinateur. *« Ce sont comme des archives nationales »*, dit Rami Ibrahim, employé de l'UNRWA. C'est sur la base du recensement de 1950-1951 que l'agence onusienne a établi ses premières données chiffrées sur les réfugiés. Les fiches regorgent d'informations sur la composition des familles, leur village d'origine, les circonstances de l'exode ou les conditions de vie dans les pays hôtes.

« Notre base de données est la seule qui existe sur les réfugiés : protéger ces archives, c'est aussi protéger les droits des réfugiés », explique Valeria Cetorelli, directrice du département d'enregistrement et d'éligibilité de l'UNRWA. Basée à Beyrouth, elle se rend régulièrement en Jordanie pour superviser le processus de numérisation et chapeaute un projet ambitieux : l'organisation entend dresser les arbres généalogiques, depuis la Nakba, des quelque 6 millions de réfugiés palestiniens enregistrés aujourd'hui au Proche-Orient, soit les déracinés de 1948 encore vivants et leurs descendants (ce chiffre ne comprend pas les enfants nés de mère palestinienne et de père étranger : le statut de réfugié ne se transmettant que par le père).

Ces documents préservent la mémoire de la Nakba, l'expulsion de plus de 700 000 Palestiniens, en mai 1948

« Comme une photo de famille »

Cette opération gigantesque nécessitera plusieurs années de travail. Elle est destinée en premier lieu aux réfugiés eux-mêmes. Leurs familles ont pu être dispersées lors de la Nakba ou des migrations des décennies suivantes. Mais un projet pilote est mené à Beyrouth : l'histoire d'une vingtaine de villages de Galilée, dépeuplés en 1948, et dont la majorité des habitants s'est réfugiée au Liban, a été retracée. *« Nous avons voulu voir à petite échelle la faisabilité de cette entreprise »*, explique Valeria Cetorelli.

La vingtaine de jeunes Palestiniens qui travaillent sur ce projet – l'essentiel du personnel de l'UNRWA est palestinien, avec un encadrement international – ont pu reconstituer leur propre arbre généalogique. *« C'est comme une photo de famille, où les absents sont aussi présents,* résume Sara Abou Khalil. *Quand on ouvre les dossiers, on plonge dans l'histoire d'une famille. »*

La démarche a été, pour cette jeune réfugiée née au Liban, chargée d'émotion. A la case *« profession »*, elle a pu lire que son grand-père paternel, que la Nakba amena au pays du Cèdre, était *« propriétaire terrien »* dans le village de Sakhnine, dans la région de Saint-Jean-d'Acre. Elle a aussi découvert un secret de famille : sa grand-mère paternelle, arrivée jeune femme au Liban, avait eu une fille d'un premier mariage, décédée à un jeune âge, avant d'épouser le grand-père de Sara. Ce dernier a été tué, avec deux de ses fils, à Tal Al-Zaatar, un ancien camp de réfugiés palestiniens en banlieue de Beyrouth, lieu de l'un des premiers massacres de la guerre libanaise, commis par des miliciens chrétiens, en 1976.

« Je savais que mon grand-père et mes oncles étaient morts à Tal Al-Zaatar, mais c'est différent de le voir écrit noir sur blanc et d'apprendre que leur décès a été enregistré à la même date, dit Sara Abou Khalil. *J'ai toujours senti, plus jeune, qu'interroger mon père revenait à ouvrir la porte des traumatismes. Du coup, je ne lui posais pas de question sur cette période. Quant à ma grand-mère, lorsqu'elle parlait de la Palestine, elle n'aimait évoquer que les souvenirs heureux. Elle ne parlait pas de la Nakba, comme beaucoup des personnes âgées qui l'ont vécue, comme si elle avait voulu nous protéger. »*

« Protéger ces archives, c'est aussi protéger les droits des réfugiés »
VALERIA CETORELLI
dirigeante à l'UNRWA

L'un de ses collègues, Ahmad, a appris de son côté que ses grands-parents se sont rencontrés dans un service de traitement de la tuberculose d'un hôpital de la Bekaa, dans l'est du Liban. Ils avaient contracté la maladie en raison des conditions de vie insalubres dans le camp de réfugiés d'Al-Jalil, à Baalbek. Le Liban traite les réfugiés palestiniens de manière discriminatoire, contrairement à la Syrie, qui leur garantit un accès à l'éducation supérieure et au marché du travail, et à la Jordanie, qui a octroyé la nationalité à une majorité des Palestiniens vivant sur son sol. *« Pour moi, le récit des grands-parents d'Ahmad dit que, même dans l'adversité, même dans la maladie, les Palestiniens ont réussi à créer des moments heureux »*, souligne Sara Abou Khalil.

Ce projet de préservation, à la fois historique et intime, est devenu très sensible dans le contexte de la guerre à Gaza et de la fragilisation de l'UNRWA, gardienne des droits des Palestiniens. Les autorités israéliennes l'accusent de collaboration avec le Hamas – ce que l'agence a toujours démenti. Le 22 juillet, l'examen d'un projet de loi visant à classer l'organisation onusienne comme terroriste a progressé au Parlement israélien. Début août, chargée d'enquêter sur 19 employés de l'UNRWA accusés par les autorités israéliennes d'avoir participé à l'attaque du Hamas du 7 octobre 2023, une équipe de l'ONU a conclu que neuf d'entre eux *« pourraient avoir été impliqués »* dans le massacre, bien que les enquêteurs n'ont pas eu un accès direct aux preuves, *« restées en possession des autorités israéliennes »*.

Mémoire du passé, les archives familiales de l'UNRWA rappellent en creux que le sort des réfugiés palestiniens reste irrésolu : leur droit au retour ou à une compensation, inscrit dans la résolution 194 des Nations unies, votée en décembre 1948, demeure valide. Seule l'Assemblée générale de l'ONU peut décider du devenir de ce texte. Sa mise en œuvre n'est pas du ressort de l'UNRWA, dont le mandat est de fournir aide humanitaire ou services (éducation, santé...) aux réfugiés, jusqu'à ce qu'une solution politique soit trouvée. Le premier ministre israélien, Benyamin Nétanyahou, attribue l'impasse sur la question des réfugiés à l'UNRWA, en l'accusant de perpétuer le problème. Mais le maintien en place de l'agence, soixante-quinze ans après sa création, est avant tout le reflet de l'échec des processus de paix.

Principe du droit au retour

L'offre de compromis de l'Organisation de libération de la Palestine (OLP) – réclamant qu'Israël reconnaisse sa responsabilité morale dans le drame de la Nakba ainsi que le principe du droit au retour et que la mise en œuvre symbolique de celui-ci fasse ensuite l'objet de pourparlers – n'a jamais été acceptée dans les divers cycles de négociations qui se sont tenus depuis les accords d'Oslo de 1993.

« Notre base de données dit qui sont les réfugiés palestiniens. Nous préservons des éléments factuels. Nous sommes des témoins », affirme Olaf Becker, représentant de l'UNRWA en Jordanie. Si, un jour, un « processus de paix » devait reprendre entre Palestiniens et Israéliens – un horizon difficile à entrevoir aujourd'hui –, les registres pourraient servir de référence afin de déterminer qui, parmi les réfugiés palestiniens, est éligible à un retour ou une compensation. ■

LAURE STEPHAN

A Moscou, la peur d'une nouvelle mobilisation

La guerre qui a fait irruption sur le territoire russe suscite des sentiments mêlés, entre indifférence et inquiétude

MOSCOU - *correspondant*

A quelque 500 kilomètres du nouveau front, les Moscovites suivent entre indifférence et inquiétude *« cette guerre qui, désormais sur nos propres terres, à Koursk, cache son nom »*. Piotr, un père de famille d'une trentaine d'années qui préfère rester anonyme, ne mâche pas ses mots car il se sait mobilisable. Entre le travail le jour et les sorties entre amis le soir, son quotidien, comme celui d'une majorité de ses concitoyens, n'a pourtant guère changé depuis que l'armée ukrainienne, le 6 août, a pénétré sur le territoire russe dans la région frontalière de Koursk.

En dépit de cette première incursion étrangère armée depuis la seconde guerre mondiale, Moscou semble filer un parfait été, joyeux et insouciant. Mais, loin des terrasses bondées des cafés, une vague d'affiches bleue et verte, à l'entrée des magasins et sur les portes d'immeubles, le rappelle à chaque homme en âge de combattre : ensemble, la mairie de Moscou et le ministère de la défense proposent désormais 5,2 millions de roubles (plus de 50 000 euros) par an à tout volontaire partant au front.

« Ils ne cessent d'augmenter la prime… Mais, bientôt, ils vont peiner à trouver des contractuels et, inévitablement, le gouvernement lancera une nouvelle mobilisation obligatoire, redoute Piotr. *Le front à Koursk nous l'a montré, le conflit peut s'étendre. Nos frontières ne sont pas protégées, faute d'hommes et de matériel suffisants, l'armée va avoir besoin de plus en plus de troupes… »*

Les plus nationalistes des commentateurs, qui par le passé ont déjà critiqué les « faiblesses » du Kremlin de Vladimir Poutine, n'ont en effet pas tardé à exiger une mobilisation de tout le pays. *« Cela doit inclure tous les médias, toute la culture, toute l'éducation, tout le pouvoir, tous les oligarques et le peuple tout entier »*, a ainsi lancé sur Telegram et sur une chaîne de télévision nationale, Roman Alekhine, un « politologue » qui, dénonçant les *« mensonges »* de l'état-major sur la gravité de la situation à Koursk, a appelé à prendre exemple sur Staline et sa gestion de la Grande Guerre patriotique contre l'Allemagne nazie.

Le Kremlin et ses relais médiatiques se veulent plus rassurants : la réplique de l'armée russe dans la région de Koursk, nommée simple *« opération antiterroriste »*, permet de stabiliser le front et même de commencer à faire reculer l'*« invasion terroriste »*. Les chaînes de télévision et les réseaux sociaux au service des autorités montrent des soldats ukrainiens faits prisonniers et leurs chars détruits.

Maintenus dans le flou

« L'opération de destruction des unités des forces armées ukrainiennes se poursuit », abonde RVvoenkor, l'une des principales chaînes Telegram proguerre. Chaque jour, cette dernière chiffre les pertes de *« l'ennemi »* et, vidéo à l'appui, montre comment les avions chasseurs russes frappent leurs cibles avec succès. Implicitement, les informations officielles confirment pourtant des avancées ukrainiennes.

Ainsi, samedi 17 août, le ministère russe des affaires étrangères a-t-il accusé Kiev d'avoir utilisé des armes venues de l'Ouest pour détruire un pont. *« Pour la première fois, la région de Koursk a été frappée par des lance-roquettes de fabrication occidentale, probablement des Himars américains »*, a fustigé sa porte-parole, Maria Zakharova. Cette dernière a par ailleurs dénoncé la présence de journalistes italiens entrés *« illégalement »* avec l'armée ukrainienne à Soudja, à une dizaine de kilomètres de la frontière – une manière indirecte de reconnaître que cette ville russe a bel et bien été conquise par les forces de Kiev.

Des sites d'information indépendants, comme *Agentstvo*, ont commencé à révéler l'ampleur de l'envoi de conscrits depuis plusieurs régions pour suppléer les carences de troupes à Koursk. Mais, face à son téléviseur, le public russe est maintenu dans le flou, entre les spectaculaires images des contre-attaques et les reportages compatissants sur l'aide apportée aux réfugiés. Les journaux télévisés ne s'attardent ni sur l'échec initial de la défense de la frontière ni sur la signification de cette incursion étrangère. Les images des combats dans la région de Koursk se trouvent mêlées à la routine de ce que, jour après jour, montrent les chaînes télévisées, deux ans et demi après le lancement de « l'opération militaire spéciale » en Ukraine.



Une affiche de campagne pour le recrutement de soldats, dans une rue de Moscou, le 10 juin. NATALIA KOLESNIKOVA/AFP

« C'est pourtant un coup dur pour Vladimir Poutine, premier responsable des échecs en tant que chef des armées, confie au *Monde* un ex-cadre du Kremlin resté proche des cercles du pouvoir. *Mais, comme d'habitude, il n'y aura pas de conséquences politiques. Les images vont cacher la vérité, 90 % des Russes vont les croire et la popularité de Poutine ne faiblira pas. »* Le chef du Kremlin, qui n'a pas visité les zones touchées, s'est pour le moment contenté d'apparaître lors de réunions télévisées entre officiels pour leur demander d'*« expulser »* les forces de Kiev, mais sans intervention plus personnelle ni grand discours patriotique sur la défense du pays.

> **Tout volontaire pour le front touchera désormais 5,2 millions de roubles (plus de 50 000 euros) par an**

De facto, les autorités utilisent la situation pour nourrir leur narratif. *« Des esclaves ukrainiens bon marché sont utilisés par l'OTAN pour gagner du temps. Mais personne ne peut nier le fait que* [l'Alliance atlantique] *se prépare à une guerre avec la Russie »*, assure la chaîne Telegram Dva-Majors. Et Kiev est accusé de plus belle d'être un régime fasciste. *« L'histoire se répète : les nazis sont de nouveau sur le sol russe. Mais nous vaincrons »*, prévient Alexandre Kots, dans le journal *Komsomolskaïa Pravda*.

« Nous ne cédons pas à la peur »

« Les Ukrainiens s'en prennent aux civils. Tout cela va accroître le soutien de la population pour l'opération contre ces néonazis », assure Alexandre, un jeune réfugié de Koursk rencontré à Moscou qui, lui aussi, préfère rester anonyme. Comme d'autres, il est persuadé que les soldats ukrainiens sont accompagnés de mercenaires occidentaux. *« Depuis plusieurs semaines, il y avait des attaques de drones contre Koursk. On pouvait donc anticiper cette incursion,* dit-il. *Mais nous ne cédons ni à la peur ni à la panique. »*

Alors que, dans la région voisine de Belgorod, les autorités ont annoncé vouloir évacuer, lundi 19 août, cinq localités frontalières, l'accueil des réfugiés s'organise avec, selon le ministère des situations d'urgence, des places dans plus de 170 centres d'hébergement dans vingt-quatre régions. Au début de l'offensive ukrainienne, des habitants de Koursk s'étaient plaints du manque d'organisation. Parallèlement, la collecte d'aides s'intensifie, menée par les autorités mais aussi par de multiples bénévoles.

Parmi eux, Boris Nadejdine et Ekaterina Duntsova, deux figures antiguerre qui, en vain, avaient tenté de se présenter à la présidentielle de mars face à Vladimir Poutine. Ekaterina s'est elle-même rendue à Koursk pour apporter vivres et médicaments. *« Nous, partisans de la paix, avons collecté tout cela. »* ■

BENJAMIN QUÉNELLE

Un rapport explosif remet en cause l'historique neutralité suisse

Le document de travail commandé par le ministère de la défense incite la Confédération helvétique à se rapprocher de l'OTAN

GENÈVE - *correspondance*

Sur le papier, rien n'a changé. La Suisse reste neutre, malgré les bouleversements provoqués par la nouvelle situation sécuritaire sur le continent européen depuis l'invasion de l'Ukraine par la Russie en février 2022. Alors que deux Etats européens anciennement neutres, la Finlande et la Suède, on rejoint l'OTAN, Berne s'arc-boute sur une lecture rigoriste de son statut particulier. Elle a ainsi interdit à plusieurs reprises, ces deux dernières années, que des armements qu'elle avait vendus à l'étranger, parfois depuis des décennies, soient transmis à l'armée ukrainienne.

Mais, dans les faits, un glissement stratégique est à l'œuvre, et la Confédération suisse pourrait se rapprocher furtivement de l'Alliance atlantique, consciente de l'isolement de sa position stratégique – ce qui n'est pas le cas des trois derniers Etats européens neutres (Irlande, Autriche, Malte) qui font, eux, partie de l'Union européenne (UE). Le 29 août, un rapport explosif d'un groupe d'experts des questions de sécurité sera remis à la ministre de la défense helvétique, Viola Amherd, également présidente en exercice de la Confédération cette année.

Chargée de donner des *« impulsions pour la politique de sécurité des années à venir »*, cette commission d'étude a démarré ses travaux en juillet 2023, après que la première année de guerre en Ukraine a souligné la faiblesse de la position sécuritaire helvétique, tout en exposant le pays à de nombreuses critiques à l'extérieur.

Composé de députés de tous bords, de diplomates, de hauts fonctionnaires, d'un ancien chef de l'armée suisse, et même d'une personnalité étrangère, l'Allemand Wolfgang Ischinger, ex-directeur de la Conférence de Munich sur la sécurité, le groupe d'experts a travaillé pendant une année dans le plus grand secret.

> **« L'OTAN reste, dans un avenir prévisible, le garant de la politique de sécurité de l'Europe », dit le rapport**

Atlantisme plutôt qu'attentisme

Les grandes lignes des recommandations qu'il va formuler sont toutefois connues, depuis que le texte a fuité dans le quotidien populaire *Blick* de Zurich, sans doute afin d'anticiper les critiques qui ne manqueront pas de fuser dans les rangs des ailes gauches et pacifistes du Parti socialiste et des Verts, ainsi que du côté de l'UDC (extrême droite). Champion du souverainisme helvétique, ce dernier considère déjà que la Suisse a abandonné sa neutralité en suivant les sanctions de l'UE contre la Russie.

Les auteurs du rapport, qui ne mâchent pas leurs mots, semblent préférer l'atlantisme à l'attentisme. *« L'OTAN reste, dans un avenir prévisible, le garant de la politique de sécurité de l'Europe*, mettent-ils ainsi en avant. *Il est la référence pour les armées occidentales modernes et définit les standards pour la technologie d'armement. Une coopération avec l'OTAN peut renforcer la capacité de défense de la Suisse. »* Celle-ci serait notamment nécessaire dans les domaines du numérique et de la guerre hybride. Le groupe d'experts ne suggère pas à Berne d'adhérer à l'Alliance atlantique, même si la lecture du document *« laisse transparaître de la sympathie à son égard »*, précise le journal *Blick*, ajoutant que *« la Russie n'a jusqu'à présent attaqué que des pays non-membres de l'OTAN »*.

La commission d'étude mandatée par la ministre Viola Amherd préconise par ailleurs que la Suisse ne se contente pas de renforcer ses forces armées, *« mais qu'elle prépare aussi sérieusement la défense commune* [du continent], *ce qui implique de s'exercer »*. Les experts envisagent explicitement que des soldats suisses puissent participer à des manœuvres communes de l'OTAN à l'extérieur des frontières helvétiques, ce qui rendrait de facto caduque la notion de neutralité telle qu'est interprétée aujourd'hui par Berne. Un tel changement ne remettrait pas en question, selon eux, le principe de base de l'armée de milice.

Sur le commerce des armes, la commission propose un assouplissement : *« L'interdiction de réexportation n'est pas comprise et n'est en fait plus acceptée. En principe, toute coopération est un échange de bons procédés. Sans coopération, pas de capacité de défense, et sans capacité de défense, pas de coopération. »* Plus loin dans le rapport, elle précise : *« Du point de vue de la politique de sécurité, la Suisse est actuellement une profiteuse. »*

Interopérabilité

En conclusion, la commission d'experts recommande de réviser de fond en comble la conception de la neutralité suisse pour la rendre compatible face aux menaces actuelles : *« La politique de neutralité doit avoir un poids plus important que le droit de la neutralité. »* En clair, plus de pragmatisme, moins de dogmatisme.

Les recommandations du rapport s'appuient aussi sur le message que l'OTAN a fait passer quand les membres de la Commission d'étude helvétique sont passés par le siège de l'Alliance atlantique à Bruxelles. La Suisse, ont-ils plaidé en substance, ne doit pas constituer un *« trou »* dans le dispositif de sécurité occidental. De fait, la notion d'interopérabilité avec les forces de l'OTAN préoccupe autant l'état-major helvétique que celui de l'Alliance. Des deux côtés, on multiplie les partenariats et les visites bilatérales, comme celle à Berne de l'amiral néerlandais Rob Bauer en décembre 2023. Président du comité militaire de l'OTAN, il louait la participation helvétique à l'exercice « Cyber Coalition » de l'Alliance.

Toujours neutre, mais de plus en plus alignée, la Suisse se livrerait à un *« rapprochement rampant avec l'OTAN »*, ont dénoncé ces derniers mois des députés UDC, un parti qui ne cache pas toujours ses sympathies prorusses. Après la publication officielle du rapport, dans dix jours, le débat se déplacera au Parlement fédéral, à Berne. Pour la ministre de la défense, Viola Amherd, l'exercice d'équilibrisme s'apparentera à de la haute voltige. Mais elle est aussi ministre des sports. ■

SERGE ENDERLIN

A Birmingham, les mosquées contre la rumeur

L'inquiétude des musulmans britanniques reste palpable après les récentes émeutes racistes qui ont enflammé le Royaume-Uni



Lors d'une manifestation antiraciste à Birmingham (Royaume-Uni), le 17 août. LAURA EL-TANTAWY POUR « LE MONDE »

REPORTAGE
BIRMINGHAM (ROYAUME-UNI) - *envoyé spécial*

F*ascist scum out of Brum* » (« la racaille fasciste hors de Birmingham ») : samedi 17 août, un peu plus de 300 manifestants attendent de pied ferme, dans le centre de la deuxième plus grande ville du Royaume-Uni, l'hypothétique arrivée de militants d'extrême droite. Aucun ne viendra.

Une longue liste de lieux et de dates, dont l'origine est inconnue mais largement diffusée sur les réseaux sociaux, annonçait la venue du groupuscule d'extrême droite l'English Defence League (EDL) dans la ville. Mais il ne s'agissait que d'une rumeur, comme tant d'autres messages en ligne depuis le début des émeutes qui ont touché le Royaume-Uni après l'attaque au couteau qui a coûté la vie à trois enfants à Southport, le 29 juillet, faussement attribuée à un migrant de confession musulmane.

A la tribune, les orateurs se succèdent pour célébrer une cité *« fière de sa diversité »*. Un peu plus du quart de sa population (1,15 million d'habitants) est de culture musulmane, et elle compte également une importante communauté d'origine indienne, en faisant une ville *« minority majority »*, dans laquelle les minorités ethniques combinées représentent plus de la moitié de la population. Contrairement à Liverpool, Belfast ou Manchester, Birmingham n'a pas connu de violences d'extrême droite début août. Mais, même ici, la communauté musulmane s'angoisse pour l'avenir.

Ali, rencontré devant une mosquée du centre peu avant la prière du vendredi, explique avoir été *« très inquiet »* lorsqu'il a découvert les premières images des émeutes à Southport. S'il assure qu'à *« Birmingham, il n'y a pas de problèmes »*, il raconte aussi avoir été pris à partie par un groupe de jeunes en raison de sa couleur de peau, alors qu'il effectuait une livraison en lointaine banlieue, quelques jours plus tôt.

Crainte d'une escalade

La peur est plus palpable auprès des femmes portant le voile. Trois jeunes femmes croisées dans la banlieue ouest de la ville expliquent que, depuis les émeutes, elles évitent de sortir seules et font beaucoup plus attention dans la rue, de peur qu'on leur arrache leur foulard ou, pire, qu'on les attaque à l'acide. Aucun fait divers de ce type n'a été rapporté récemment, mais de nombreuses rumeurs d'agressions circulent toujours sur les réseaux sociaux et des boucles WhatsApp.

Au-delà des inquiétudes pour leur sécurité physique, les musulmans de Birmingham craignent aussi l'escalade. Des rumeurs infondées d'une *« descente »* de voyous d'extrême droite contre une mosquée, le 5 août, ont entraîné un rassemblement d'hommes, pour certains masqués, dans le quartier de Bordesley Green, à l'est de la ville. En début de soirée, la situation a dégénéré : un petit groupe a interrompu un direct de la télévision Sky News, puis a frappé un homme devant un pub à proximité, le prenant pour un militant d'extrême droite.

« Des idiots », soupire Imran Hameed, fondateur de Bearded Broz (« les frangins barbus »), une importante association locale qui organise de multiples projets caritatifs et intercommunautaires, dont une banque alimentaire ouverte à tous. *« Evidemment, si je suis sensible aux idées d'extrême droite et que je vois ces images, je me dis "Tommy* [Robinson, ex-chef de l'EDL] *a raison !" Et ensuite, ce sont des hommes et des femmes innocents qui se font attaquer. »* Le lendemain de l'agression, des membres de Bearded Broz et des responsables religieux locaux sont allés présenter des excuses, au nom de la communauté musulmane, à la patronne du pub ; cette dernière a expliqué que l'homme frappé avait provoqué le groupe de jeunes et qu'il n'était plus le bienvenu dans son établissement.

Depuis, les mosquées de la ville ont fait distribuer à leurs fidèles une liste de conseils en huit points, leur demandant de *« se comporter d'une manière qui incarne les valeurs de notre foi »*, de ne pas prêter attention aux rumeurs, de laisser la police intervenir en cas de problème, ou encore de ne pas couvrir leur visage s'ils participent à une manifestation. En parallèle, les responsables du culte se font discrets et rechignent à s'exprimer publiquement. Sollicités par *Le Monde*, plusieurs imams des principales mosquées de la ville n'ont pas donné suite. La communauté semble se replier un peu plus sur elle-même.

Situation sociale explosive

« Les émeutiers pensent qu'ils sont en colère contre les musulmans, mais ils se trompent », estime Imran Hameed. *En réalité, ils sont surtout en colère contre des décisions prises par les gouvernements successifs* [qui n'ont pas jugulé la pauvreté et le chômage]. *Or, ce ne sont pas les musulmans qui dirigent ce pays. »* Depuis la banque alimentaire associative, son responsable constate chaque jour les difficultés du quotidien des habitants de Birmingham, ville en faillite et record d'Angleterre du taux de chômage, toutes communautés confondues. Combinée aux rumeurs lancées par des

Trois jeunes femmes voilées expliquent que, depuis les émeutes, elles évitent de sortir seules

agitateurs comme Tommy Robinson, la situation sociale devient explosive. *« J'ai malheureusement l'impression que notre société fait deux pas en avant, trois pas en arrière »*, soupire M. Hameed.

« Une grande partie de ce qui a provoqué les violences, c'est l'alarmisme et les rumeurs, mais ce n'est pas tout », renchérit Ivan Humble, un « repenti » de l'EDL qui avait participé, en 2013, à une grande manifestation du groupe islamophobe à Birmingham. *« La plupart des gens qui ont participé aux émeutes ne sont pas des militants actifs d'un groupe d'extrême droite. Ce sont principalement des gens en colère, et personne ne veut leur parler… à part Tommy Robinson*, déplore-t-il. *C'est peut-être un cliché, mais on ne fait pas changer les gens d'avis sans leur parler, et sans écouter ce qu'ils ont à dire. C'est ce qui s'est passé pour moi : c'est une rencontre avec un musulman barbu, l'image même de tout ce que je détestais, qui m'a montré une autre manière de voir le monde. Si ça a marché pour moi, ça peut marcher pour d'autres. »* Il estime qu'il faudra au moins une génération pour réparer le tissu social britannique, durablement fracturé selon lui.

Birmingham reste une cible de choix de la droite radicale britannique, qui voudrait en faire le symbole d'une Angleterre « islamisée ». De nombreux influenceurs d'extrême droite ont largement diffusé mi-août une vidéo du chef de la police de la ville, souvent sortie de son contexte, dans laquelle il s'adressait à la communauté musulmane et commençait son message par un *« salam aleikum »*. Nigel Farage, le chef du parti d'extrême droite Reform UK, a tenu, début juillet, dans la ville un grand meeting de campagne devant 4 500 personnes, et la convention nationale du parti doit s'y dérouler le 20 septembre. ■

DAMIEN LELOUP

Les réfugiés afghans stigmatisés par une campagne en Iran

Une vingtaine de pétitions en ligne réclament l'expulsion des ressortissants du pays voisin et trouvent un écho favorable auprès des autorités

Sami, un Afghan de 28 ans qui a adopté un prénom d'emprunt, est arrivé avec ses parents en Iran il y a plus de deux décennies. Comme beaucoup d'autres, sa famille a quitté son pays à la recherche d'un travail stable et d'une vie plus calme pour les enfants, alors que, depuis 1979, l'Afghanistan est aux prises avec la guerre et l'instabilité politique. Et comme d'autres de ses compatriotes réfugiés en Iran, interrogés par *Le Monde*, Sami constate, depuis quelques mois, une montée de sentiments anti-afghans dans la société iranienne, conjuguée à un durcissement des autorités envers ces réfugiés.

« J'ai demandé à mes trois enfants de ne sortir dans la rue que très rarement, parce que les voisins ne cessent de témoigner leur mépris à notre encontre et de nous montrer que nous ne sommes pas les bienvenus », explique-t-il. Sa fille de 8 ans n'a toujours pas pu être inscrite à l'école, alors que la rentrée scolaire approche. *« L'an passé, j'ai pu l'inscrire facilement, mais, pour cette nouvelle année scolaire, les responsables exigent que nous puissions prouver être en possession de 100 millions de tomans* [presque 1 500 euros], *ce qui est impossible pour moi »*, explique Sami, qui ne touche que 150 euros par mois.

Même avant cela, la vie de ce menuisier, comme celle d'un grand nombre d'Afghans vivant en Iran – entre 4 millions et 6 millions, selon différentes estimations, dans un pays de presque 80 millions d'habitants –, n'a guère été facile. Conformément à la loi, il n'a pas le droit d'ouvrir un compte bancaire ou de posséder une voiture ou un bien immobilier. Les Afghans ne peuvent occuper que certains emplois, souvent ingrats et définis par les autorités iraniennes. Leur présence est prohibée dans certaines provinces, et ils font souvent l'objet d'interdictions d'entrer dans les parcs et les jardins, notamment pendant les jours de fête en Iran.

Depuis le printemps, une vague antiafghane a surgi sur les réseaux sociaux. Des vidéos ont été publiées montrant des réfugiés afghans portant un *shalwar kameez* (tenue traditionnelle bouffante), dans le parc d'une banlieue de Téhéran, ou assis dans le métro de la capitale. Ces images choquent certains Iraniens qui méprisent les Afghans et qui vivent mal leur présence dans le pays, de surcroît si ces derniers osent s'amuser en public. Une campagne a été lancée sur la Toile, avec le mot d'ordre : *« L'expulsion des Afghans, une revendication nationale. »*

Depuis cet été, sur le site Karzar.net où les Iraniens lancent toutes sortes de pétitions, au moins une vingtaine réclament désormais le renvoi en Afghanistan des réfugiés originaires de ce pays voisin. Certaines comptabilisent des centaines de milliers de signataires. Des publications sur différents réseaux pointent du doigt la responsabilité des Afghans dans des affaires de viols, de meurtres et de cambriolages, sans que cela soit étayé.

Les Afghans n'ont pas le droit d'ouvrir un compte bancaire et ne peuvent occuper que certains emplois, souvent ingrats

Après la mort de l'ancien président Ebrahim Raïssi, dans un accident d'hélicoptère, le 19 mai, et tandis que l'Iran organisait en urgence une élection pour choisir son successeur, le rejet de la présence des Afghans en Iran s'est invité dans la campagne électorale. *« Les réfugiés illégaux* [nous] *font le plus de mal du point de vue social. Nous devrions ériger un mur le long de nos frontières à l'est avec l'Afghanistan et le Pakistan pour que la sécurité soit instaurée »*, a déclaré l'un des candidats en lice, le chef du Parlement, Mohammad Bagher Ghalibaf, le 20 juin, lors d'un débat télévisé.

Les journaux proches du régime de la République islamique ne cessent de publier des articles attisant des sentiments anti-afghans. Le narratif ambiant sur les réseaux sociaux consiste à assimiler tous les Afghans aux nouveaux maîtres de leur pays, les talibans, intégristes et arriérés.

« Depuis la présidentielle [dont le premier tour a eu lieu le 28 juin et le second, le 5 juillet], *la police iranienne arrête plus souvent les Afghans, parfois même ceux en possession d'un permis de séjour, avant de les renvoyer vers l'Afghanistan »*, explique Sami.

Un constat que partage Sara (un prénom d'emprunt), chercheuse universitaire qui étudie, depuis bientôt une décennie, la communauté afghane en Iran, et préférant elle aussi rester anonyme : *« Ces derniers mois, les incidents racistes antiafghans se sont multipliés et les renvois des Afghans vers leur pays d'origine de manière arbitraire sont devenus monnaie courante. »*

« Une vague bien organisée »

Pour cette chercheuse, il n'y a guère de doute : *« Cette nouvelle vague de racisme, née d'abord sur les réseaux sociaux, semble bien organisée et orchestrée et pas du tout spontanée. La plupart des comptes sur X et Instagram qui ont publié des posts avec les mots-clés "expulsion des Afghans" sont de faux comptes. Ils s'en prennent de manière systématique et massive à ceux qui osent critiquer le racisme antiafghan. »* Selon elle, les auteurs de ces attaques sont, pour une partie, des nationalistes radicaux, vivant en Iran ou à l'étranger, qui méprisent les Afghans. *« Une autre partie des personnes derrière la vague antiafghane est issue du pouvoir iranien, qui essaie ainsi de faire porter la responsabilité des problèmes économiques et sociaux en Iran par les Afghans »*, conclut la chercheuse.

Une Afghane de 16 ans, née en Iran, qui vit dans une ville proche de Téhéran, dit ne s'être jamais sentie aussi mal à cause de ses origines. Alors que, les années précédentes, l'école a été plutôt un refuge pour elle, à la fin de la dernière année scolaire, les enseignantes de son lycée ne manquaient aucune occasion pour l'humilier. Un jour, pendant le cours, elles ont demandé que les Afghanes de la classe lèvent la main. *« Ensuite, à l'intention de mes camarades iraniennes, elles ont lancé : "Ayez honte ! Même les Afghanes étudient mieux que vous" »*, se rappelle, avec amertume, la jeune fille. ■

GHAZAL GOLSHIRI

Bangladesh : genèse d'une révolution étudiante

Deux des chefs de file du mouvement protestataire sont devenus ministres dans le gouvernement provisoire

REPORTAGE
DACCA - *envoyée spéciale*



Des manifestants célèbrent la nouvelle de la démission de la première ministre Sheikh Hasina, à Dacca, le 5 août.
RAJIB DHAR/AP

Asif Mahmud n'est pas un habitué des arcanes du pouvoir. Le plus jeune *« conseiller »* – titre donné aux membres du gouvernement provisoire bangladais – reçoit, lundi 12 août, sous une fine pluie de mousson devant la Jamuna State Guest House, désormais résidence officielle du premier ministre par intérim, Muhammad Yunus, et nouveau centre du pouvoir du pays. Peu au fait du protocole de sécurité, l'impétrant, vêtu d'une élégante kurta bordeaux (longue chemise traditionnelle), n'a pas fait inscrire le nom de ses visiteurs à l'entrée du bâtiment. Sous le regard interloqué des militaires, le ministre des sports, 26 ans, sortira donc de la forteresse pour accorder sur le trottoir l'interview promise.

Quelques jours auparavant, cet étudiant en linguistique occupait les rues de Dacca aux côtés de centaines de milliers de ses concitoyens pour réclamer la démission de la première ministre Sheikh Hasina, contrainte de prendre la fuite le 5 août. Des ministères à la gestion du trafic, la génération Z a, depuis, pris les commandes du pays. La police ayant déserté plusieurs jours durant, lycéens et étudiants ont régulé la circulation et gardé les bâtiments publics. Ils ont aussi repeint les murs de Dacca aux couleurs de la révolution, comme pour inscrire ce nouveau chapitre dans la mémoire de la capitale. Les slogans écrits à la hâte pour exiger le départ de la *« dictatrice »* ont été recouverts de peintures à la gloire du mouvement.

La coalition Students Against Discrimination, qui a poussé l'autocratique Sheikh Hasina vers la sortie, a vu le jour sur le bouillonnant campus de l'université de Dacca. A l'origine de ce large rassemblement pour lutter contre les quotas dans le recrutement de la fonction publique se trouve la toute jeune organisation étudiante Ganatantrik Chhatra Shakti (Force démocratique étudiante), née neuf mois avant les manifestations géantes. Créée le 4 octobre 2023 par Asif Mahmud et ses camarades, elle a vocation à rompre avec la politique partisane qui divise le pays, et revendique n'avoir aucune affiliation aux partis existants.

Le pouvoir a immédiatement senti le danger. Le jour même de la création de cette nouvelle force politique, son président, Akhtar Hossain, charismatique étudiant en droit, est attaqué par la Ligue Chhatra, l'aile étudiante de la Ligue Awami, le parti de Sheikh Hasina. Il en ressort avec une fracture dentaire. Cet homme de 27 ans à la silhouette longiligne était dans le collimateur du régime de longue date. Il a été arrêté pour ses activités politiques en 2021, en 2022, et en juillet de cette année. *« Les agences de renseignement considèrent que je suis le cerveau du mouvement anti-Hasina »*, dit-il mi-amusé, mi-fier. Embarqué par la police le 17 juillet devant l'université de Dacca, il ne sera libéré qu'au lendemain de la chute de la « dame de fer ».

Les leaders du mouvement antiquotas sont rodés aux luttes étudiantes. Depuis plusieurs années, ils portent les revendications du campus, des questions d'hébergement à la terreur que sème la violente Ligue Chhatra. Avant de créer Ganatantrik Chhatra Shakti, ils ont commencé par adhérer à des formations politiques établies. *« Nous avons compris que la plupart des organisations étudiantes avaient pour seul objectif de mettre en œuvre la stratégie des partis politiques nationaux. Or, les étudiants voulaient une organisation qui porte leur cause »*, regrette Asif Mahmud.

Les quelque cinquante membres de Ganatantrik Chhatra Shakti rêvaient aussi de l'après-Hasina. *« Nous voulions reconstruire la nation en luttant contre les injustices mais, après les élections de 2024, nous nous sommes résignés à attendre la mort naturelle de Sheikh Hasina »*, affirme Akhtar Hossain, sur la pelouse de l'université. La première ministre déchue avait entamé en janvier un quatrième mandat d'affilée à la tête du pays, après des élections contestées auxquelles l'opposition n'avait pas participé.



Asif Mahmud, un étudiant leader de la contestation devenu ministre des sports, à Dacca, le 11 août.
RAJIB DHAR/AP

Dix-huit millions de Bangladais âgés de 15 à 24 ans sont sans emploi, n'étudient pas et ne suivent pas de formation

Vidéo décisive

Au mois de juin, Ganatantrik Chhatra Shakti se saisit de la question des quotas dans le recrutement des fonctionnaires – un thème cher aux étudiants, après qu'un tribunal de Dacca a réinstauré ce système supprimé en 2018. Ce dernier réserve 30 % des emplois de fonctionnaires aux descendants des anciens combattants de la guerre d'indépendance, arrachée au Pakistan en 1971 sous la houlette de Sheikh Mujibur Rahman, le père de Sheikh Hasina. Il permet surtout d'avantager les partisans de la Ligue Awami, selon les étudiants.

Si la « bégum de fer » a permis de doper considérablement la croissance économique du Bangladesh, notamment grâce à son secteur textile tourné vers l'export, les jeunes diplômés sont confrontés à un chômage de masse. Dix-huit millions de Bangladais âgés de 15 à 24 ans sont sans emploi, n'étudient pas et ne suivent pas de formation.

Au départ, les étudiants réclament simplement l'égalité des chances, mais plutôt que de les écouter, la première ministre jette de l'huile sur le feu. Sheikh Hasina traite les manifestants de *« razakars »*, ces « collabos » qui ont coopéré avec le Pakistan durant la guerre de libération. Les insultes s'accompagnent d'une brutale répression. Une vidéo qui fera le tour du pays contribuera à faire basculer le mouvement : celle de la mort d'Abu Sayed, un étudiant de 25 ans, le 16 juillet. Seul face à la police, il ouvre les bras dans un geste de défiance. Un premier tir l'atteint à la poitrine, d'autres suivent. Plus de 650 personnes sont mortes depuis la mi-juillet selon l'ONU et 625 personnes, touchées par des tirs de balles en caoutchouc, craignent de perdre la vue, selon le gouvernement intérimaire.

Face au carnage, la colère s'empare des Bangladais et le mouvement s'intensifie. La Cour suprême suspend les quotas, mais plus rien ne pourra éteindre l'incendie. La première ministre fait mine de tendre la main aux étudiants, début août, en leur proposant de dialoguer. Dans la rue, le bilan ne cesse de s'alourdir. *« Hasina a dit que les portes de sa résidence étaient ouvertes à tous, et nous, nous avons décidé que Ganabhaban* [la résidence de la première ministre] *ne pouvait plus être occupée par une meurtrière »*, résume Abdul Hannan Masud, l'un des coordinateurs de Students Against Discrimination. *« Le gouvernement de Sheikh Hasina devait partir et le système fasciste devait être aboli »*, abonde Asif Mahmud.

L'ultime manifestation est organisée le 5 août. Des centaines de milliers de personnes se dirigent alors vers sa résidence. Alors que la foule se trouvait à environ quarante minutes de là, l'armée lâche Sheikh Hasina, l'obligeant à prendre la fuite vers l'Inde, où elle se trouve toujours. *« Ces garçons et ces filles sont restés debout dans les rues en dépit des balles et des coups de bâton*, commente Nurul Kabir, le rédacteur en chef du quotidien *New Age*. *Cela en dit long sur la haine que le pays avait développée pour cette "dame de fer". »*

« Légitimité morale »

Une fois la bataille de la rue gagnée, les étudiants organisent les suites politiques et proposent le nom du Prix Nobel de la paix Muhammad Yunus pour prendre la tête du gouvernement intérimaire. *« Lorsque le mouvement a atteint un certain stade, nous avons réfléchi à qui pourrait être notre guide et nous l'avons contacté et avons commencé à parler du processus »*, raconte Asif Mahmud. Le jour de la démission de Sheikh Hasina, M. Yunus et les étudiants ont encore quelques discussions. Puis, l'économiste de 84 ans leur donne l'assurance qu'il acceptera de les épauler et de guider le pays. Existe-t-il un lien entre Ganatantrik Chhatra Shakti et le parti que voulait former M. Yunus en 2007 sous le nom de « Nagorik Shakti » ? Certains ont voulu y voir une continuité, démentie par les étudiants.

« Le gouvernement de Sheikh Hasina devait partir et le système fasciste devait être aboli »
ASIF MAHMUD
nouveau ministre des sports

Le gouvernement, composé essentiellement de membres de la société civile et de deux étudiants, a la lourde tâche de réformer des institutions complètement noyautées par la Ligue Awami. Si la question des élections est sur toutes les lèvres, les étudiants sont unanimes : avant d'organiser un scrutin libre, il faut d'abord réformer les structures pour qu'aucun parti ne puisse jamais réinstaurer le *« fascisme »* dans le pays. Personne n'ose s'aventurer à donner un calendrier. A Dacca, les observateurs de la vie politique évoquent un délai d'un ou deux ans. *« Nous n'avons pas pris le pouvoir, mais nous avons accepté des responsabilités »*, précise Syeda Rizwana Hasan, l'une des porte-parole de l'exécutif. *« Ce gouvernement a été formé à la suite d'une révolution et il n'agit pas comme un gouvernement normal »*, poursuit cette avocate, chargée du ministère de l'environnement.

Les partis politiques ont pour le moment accepté de laisser le temps nécessaire au régime de transition. *« Il va falloir agir vite »*, juge néanmoins le journaliste Nurul Kabir. *« Ce gouvernement a une légitimité morale mais pas de légitimité légale »*, prévient-il. De leur côté, les étudiants se préparent à l'échéance. *« Nous réfléchissons à transformer Ganatantrik Chhatra Shakti en parti politique, mais aucune décision formelle n'a été prise »*, indique Akhtar Hossain, promettant qu'il se présentera, sous cette bannière ou de manière indépendante. *« Combien de temps les partis traditionnels attendront-ils avant de réclamer le pouvoir ? »*, interroge Nurul Kabir. Il met en garde, citant une phrase attribuée au révolutionnaire français Pierre-Victurnien Vergniaud : *« La révolution est comme Saturne, elle dévore ses propres enfants. »* ■

CAROLE DIETERICH

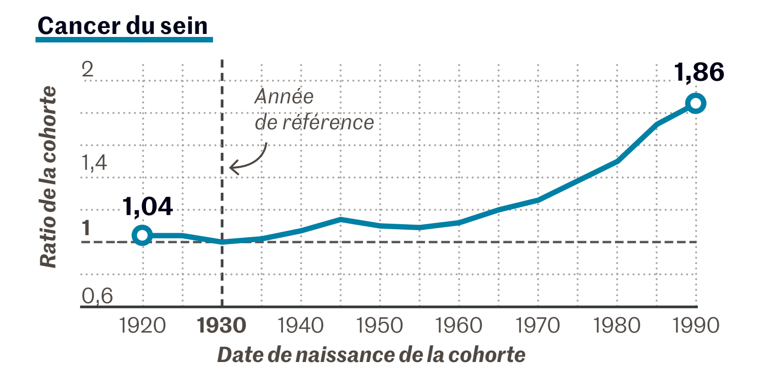
Etats-Unis : des cancers en hausse chez les jeunes

Les générations nées dans les années 1980 et 1990 ont un risque d'avoir un cancer supérieur à leurs aînés

Evaluation de l'évolution des cancers durant le XXe siècle aux Etats-Unis

Fréquence de la maladie dans des cohortes selon leur année de naissance — **Mortalité** dans les 5 ans suivant le diagnostic

Cancer du sein

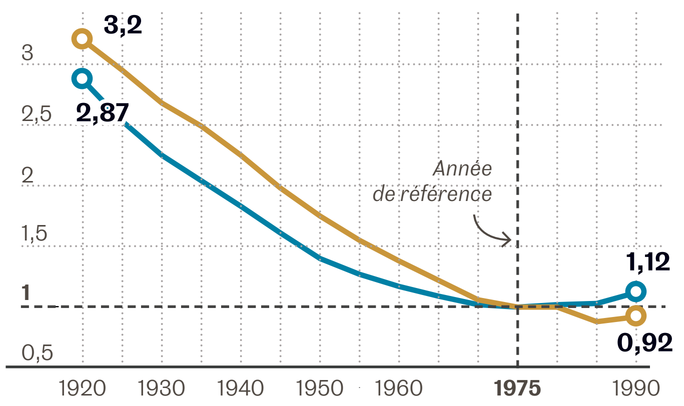


La cohorte des personnes nées en 1930 est utilisée comme référence pour calculer le risque relatif. Un ratio supérieur à 1 indique un risque plus élevé, tandis qu'un ratio inférieur montre un risque plus faible, comparé à la cohorte de référence.

Cancer de l'utérus

3,49 — 2,69 — 1,14 — 0,97 — Année de référence (1930)

Cancer des ovaires



Cancer du pancréas

2,61 — 0,85 — 0,69 — 0,72 — Année de référence (1955)

Infographie *Le Monde*

Source : Sung et al., 2024, *The Lancet*

Les jeunes générations sont-elles plus susceptibles de contracter un cancer que celles qui les ont précédées ? Cette question revient fréquemment dans la conversation publique, mais elle est aussi au cœur d'une récente et intense activité de recherche. Une étude d'ampleur inédite, publiée dans l'édition d'août de la revue *The Lancet Public Health*, contribue à y répondre pour le cas particulier des Etats-Unis : selon ses auteurs, conduits par l'épidémiologiste Hyuna Sung (American Cancer Society), plusieurs formes de la maladie apparaissent de plus en plus courantes chez les jeunes.

Pour les Américains nés dans les années 1980 et 1990, le risque de contracter un cancer serait ainsi supérieur aux générations antérieures pour 17 cancers (sein, pancréas, rein, colon, intestin grêle, leucémie, thyroïde, myélome...). A l'inverse, pour une dizaine de cancers – souvent liés au tabagisme –, le risque décroît chez les plus jeunes.

Spécifiques à la situation outre-Atlantique, ces résultats ne peuvent être extrapolés au reste du monde, mais plusieurs pathologies cancéreuses voient leur incidence grimper chez les moins de 50 ans dans de nombreux pays, en raison aussi parfois de diagnostics posés plus tôt. Signe de la préoccupation des communautés scientifiques et médicales, le nombre de travaux publiés sur les « cancers précoces » (*early-onset cancers*) a presque doublé au cours des cinq dernières années.

Amélioration du diagnostic

Hyuna Sung et ses coauteurs ont analysé l'incidence et la mortalité (le nombre de nouveaux cas et de morts par an, pour 100 000 personnes) de 34 cancers en fonction de l'année de naissance. Ils se sont fondés sur les données des registres nationaux du cancer et du National Center for Health Statistics (Centre national des statistiques de santé) des Etats-Unis, rassemblant les informations de plus de 23 millions de patients touchés par la maladie entre 2000 et 2019. Ils ont ensuite estimé, à partir des données disponibles, la fréquence et la mortalité de chacune de ces pathologies tout au long de la vie, en fonction de l'année de naissance depuis 1920 jusqu'à 1990.

« Pour 8 de ces 34 cancers, nous constatons que le risque augmente pour chaque cohorte de naissance successive, depuis celle née en 1920 [aux Etats-Unis], écrivent les chercheurs. *En particulier, l'incidence chez les femmes et les hommes est environ deux à trois fois plus élevée dans la cohorte de naissance de 1990 que dans celle de 1955 pour les cancers* (...) *du rein* [+ 192 %] *et du pancréas* [+ 161 %] *et chez les femmes pour le cancer du foie et des voies biliaires* [+ 105 %]. *»*

Les incidences de 9 autres cancers (sein, colon-rectum, ovaire, etc.) ont dans un premier temps baissé généralement dans la première moitié du siècle, avant de repartir à la hausse chez les populations les plus jeunes. En particulier, l'incidence du cancer du sein hormono-dépendant (le plus courant) a augmenté de 86 % aux Etats-Unis, pour la cohorte née en 1990, par rapport à celle née en 1930. Entre ces deux mêmes cohortes, l'incidence du cancer de l'utérus a augmenté de 169 % et celle du col de l'utérus a baissé de 60 %.

> **Ce surrisque important ne se traduit pas par une hausse de la mortalité**

« L'observation que l'incidence de 17 cancers augmente dans les cohortes de ceux qui sont nés plus récemment est majeure », observe le biologiste Marc Billaud (CNRS), spécialiste de la cancérogenèse et responsable du département des sciences humaines au Centre Léon-Bérard de Lyon, qui n'a pas participé à ces travaux. *« Elle est à mettre en relation avec d'autres études récentes montrant l'augmentation des cancers chez les moins de 50 ans »*, ajoute-t-il.

Dans certains cas, ces augmentations peuvent être artéfactuelles : Hyuna Sung et ses coauteurs estiment que les augmentations spectaculaires d'incidence relevées entre la génération de 1920 et celle de 1990, pour les cancers de la thyroïde (+ 840 %) et du rein (+ 300 %), témoignent en partie de l'amélioration du diagnostic grâce aux nouvelles techniques d'imagerie. En outre, ce surrisque important ne se traduit pas par une hausse de la mortalité. Au total, les auteurs n'ont pu estimer la variation du taux de mortalité selon l'âge de naissance que pour 25 des 34 cancers étudiés et ils observent une baisse pour les jeunes générations par rapport aux précédentes.

Ces tendances à la baisse de la mortalité à cinq ans témoignent des progrès dans le dépistage et la prise en charge des patients, mais pas nécessairement de leur rémission complète. Au-delà de ces cinq ans, la mortalité enregistrée n'est pas attribuée au cancer. Ainsi, Hyuna Sung et ses collègues notent dans leurs travaux que le cancer du pancréas, la maladie cancéreuse au pronostic le plus sombre, voit son incidence augmenter fortement chez les plus jeunes aux Etats-Unis, mais sa mortalité chuter dans le même temps – indice que de plus en plus de patients sont vivants dans les cinq années suivant le diagnostic.

« Le fait de calculer l'incidence des cancers en la rapportant à l'année de naissance permet de mettre en évidence des phénomènes qu'on ne verrait pas autrement », explique Marc Billaud. Aux Etats-Unis, les dernières générations semblent ainsi moins susceptibles de contracter les cancers liés au tabac (poumon, larynx, vessie, etc.), dont la consommation s'est fortement réduite chez les plus jeunes. Mais d'autres facteurs de risque, plus diffus, ont pris le relais.

« Schématiquement, le tabac et l'alcool ont été les grandes causes de cancers et de maladies chroniques au XXe siècle, estime le médecin et épidémiologiste Jean-David Zeitoun, auteur d'un ouvrage récent sur le sujet (*Le Suicide de l'espèce*, Denoël, 2023). *Au XXIe siècle, le tabagisme est en baisse lente à l'échelle mondiale et dans beaucoup de pays, et l'alcool est contrôlé ou en baisse dans les pays les moins pauvres, grâce aux politiques publiques. En revanche, les deux énormes risques en croissance au XXIe siècle sont la pollution au sens large et l'alimentation, qui sont plus difficiles à mater car nous avons besoin de l'industrie alimentaire, tandis que la pollution est générée par de nombreuses industries. Ces causes sont mêlées sont les deux coupables des cancers précoces. »*

Inquiétude autour du pancréas

L'heure serait ainsi à une sorte de transition épidémiologique. *« Ces nouvelles données vont d'une certaine manière à l'encontre de l'idée que le cancer serait essentiellement une maladie liée à l'âge*, constate Marc Billaud. *Elles montrent que l'augmentation de l'incidence reflète des mécanismes étiologiques spécifiques qui sont probablement liés à des expositions précoces au cours de la vie : obésité et facteurs nutritionnels ou chimiques... Nous avons maintenant de nombreux éléments épidémiologiques permettant de critiquer l'idée ressassée que l'augmentation de l'incidence est liée au vieillissement de la population. »*

> **« L'obésité augmente le risque de contracter 10 des 17 cancers [plus fréquents chez les jeunes] »**
> HYUNA SUNG
> épidémiologiste

L'étude de Hyuna Sung et de ses collègues ne cherche pas à déterminer les causes d'augmentation de ces cancers spécifiques. *« Ce que nous pouvons au moins dire est qu'il existe des preuves établies que l'obésité augmente le risque de contracter 10 des 17 cancers* [plus fréquents chez les jeunes] *»*, explique Mme Sung. Quant aux principaux facteurs de risque de l'obésité, il s'agit de la mauvaise alimentation (en particulier ultra-transformée), de la sédentarité, mais aussi de l'exposition à des substances chimiques dites « obésogènes », qui peuvent altérer le métabolisme.

Si l'obésité et le surpoids sont plus prévalents aux Etats-Unis que dans la plupart des pays de niveau socio-économique comparable, certains des cancers surreprésentés chez les jeunes Américains sont également en augmentation ailleurs dans le monde. En 2022, une synthèse de la littérature scientifique publiée dans *Nature Reviews Clinical Oncology* n'hésitait pas à évoquer une *« épidémie de cancers précoces »*. Les auteurs identifiaient plusieurs pathologies cancéreuses (pancréas, sein, thyroïde, rein, prostate, colon-rectum...) de plus en plus fréquemment diagnostiquées chez les moins de 50 ans – ces tendances se retrouvant dans de nombreux pays.

En France, notamment, le cancer du pancréas est l'objet d'une forte inquiétude : entre 1990 et 2018, son incidence a crû au rythme alarmant de 2,7 % par an chez les hommes et de 3,8 % par an chez les femmes, selon les données officielles. Les facteurs de risque connus (tabac, surpoids et obésité) ne suffisent pas à expliquer cette envolée. ■

STÉPHANE FOUCART

La Corée du Nord sous la menace de pénuries alimentaires

Des inondations fin juillet et la crainte de nouvelles pluies, liées au changement climatique, vont peser sur la production agricole

TOKYO - *correspondance*

La Corée du Sud a célébré jeudi 15 août le 79e anniversaire de la fin de la colonisation nippone. Or l'attention s'est plus portée sur la Corée du Nord que sur le Japon. Le président, Yoon Suk-yeol, a profité de l'événement pour lancer l'idée d'une *« unification basée sur la liberté »* et égrainer des propositions et des engagements, notamment pour une offre continue d'aide aux victimes de catastrophes naturelles chez le frère ennemi du Nord.

Une proposition opportune car la Corée du Nord fait face aux conséquences d'importantes inondations le long de la frontière chinoise, au nord, et pourrait voir sa production agricole affectée par des conditions climatiques dégradées à la fin de l'été, selon l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO).

Dans une note de prévisions du 12 août pour la période août-octobre, la FAO explique que *« de fortes pluies pourraient exacerber les engorgements et entraîner de nouvelles inondations, causant d'importants dégâts agricoles et des déplacements de population. Des températures supérieures à la moyenne sont attendues, ce qui accroît le risque de maladies voire d'une réduction potentielle des rendements. »* La récolte des cultures vivrières (riz, maïs et dans une moindre mesure pommes de terre, millet et sorgho) doit commencer fin août.

De nouvelles pénuries alimentaires aggraveraient les problèmes de sous-alimentation subis par la population depuis la grande famine du milieu des années 1990. Elle avait fait plusieurs centaines de milliers de morts.

Le sujet est pourtant une priorité du régime. Dès son premier discours public en 2012, le dirigeant, Kim Jong-un, promettait que les Nord-Coréens n'auraient *« plus jamais à se serrer la ceinture »*. Par la suite, il a instillé une dose de gestion privée dans l'agriculture.

En 2013, il a relancé la *« ligne du parallélisme »* (*« byungjin »*), formulée en 1962 par son grand-père Kim Il-sung (1912-1994), en replaçant le développement économique au même niveau que le renforcement de la défense. Il n'hésite pas à reconnaître publiquement les difficultés de l'agriculture. En janvier, il déplorait *« une incapacité à fournir de manière satisfaisante aux populations des régions les produits de première nécessité, y compris alimentaires »*.

Achats officieux en Chine

Preuve que ses efforts ne donnent pas les résultats escomptés, 72 % des réfugiés passés au Sud entre 2016 et 2020 ont déclaré n'avoir jamais reçu les rations alimentaires quotidiennes distribuées par le gouvernement – 400 grammes par jour contre 600 g minimum recommandés par l'ONU –, selon une étude du ministère sud-coréen de l'unification. Ils étaient 62 % parmi ceux arrivés avant 2000. D'après la FAO, la Corée du Nord a besoin de 5,76 millions de tonnes de cultures par an pour nourrir ses 25 millions d'habitants. Selon l'administration sud-coréenne, la production agricole du Nord a augmenté en 2023 de 310 000 tonnes à 4,82 millions de tonnes. Le million de tonnes manquant est en partie couvert par des achats officieux en Chine et de l'aide fournie par Pékin et Moscou.

Cette année, la situation s'annonce encore problématique, même si Moscou aurait déjà fourni au premier semestre 1 270 tonnes de farine et 1 000 tonnes de maïs. Après une vague de gel au printemps qui a fragilisé les premières semences, la Corée du Nord a été touchée fin juillet par de fortes précipitations provoquant d'importantes inondations dans les provinces du Pyongan du Nord, du Chagang et du Ryanggang. Ces inondations auraient fait 1 000 morts et d'importants dégâts dans la ville de Sinuiju et le comté d'Uiju. Trois mille hectares de terres agricoles seraient sous les eaux.

Kim Jong-un s'est rendu sur place et a déployé d'importants effectifs d'aide aux populations sinistrées, parlant d'une *« œuvre de reconstruction gigantesque révolutionnaire »*. Pyongyang a toutefois refusé les aides extérieures, notamment celle proposée par la Croix-Rouge sud-coréenne. ■

PHILIPPE MESMER

LFI menace Macron de destitution et divise le NFP

L'initiative isolée de Jean-Luc Mélenchon a agacé ses partenaires à gauche et fragilise un peu plus l'hypothèse Castets à Matignon



Jean-Luc Mélenchon, lors de la soirée électorale du second tour des élections législatives, à Paris, le 7 juillet. SAMEER AL-DOUMY/AFP

La mort de l'acteur Alain Delon, survenue dimanche 18 août, a probablement atténué la résonance du dernier coup de Jean-Luc Mélenchon dans une opinion publique encore assoupie par les vacances d'été. Mais, encore une fois, le fondateur de La France insoumise (LFI) a fait trembler les murs de la gauche, fissurant le Nouveau Front populaire (NFP), fragile édifice bâti à la hâte en vue des élections législatives du 30 juin.

Dans un texte paru dans *La Tribune dimanche*, cosigné avec le coordinateur de LFI, Manuel Bompard, et la présidente du groupe à l'Assemblée nationale, Mathilde Panot, Jean-Luc Mélenchon accuse Emmanuel Macron de *« coup de force institutionnel »* et d'*« abus de pouvoir »*. Dans cet *« avertissement solennel »*, LFI somme le chef de l'Etat d'*« admettre le résultat des législatives »* et de *« nommer première ministre Lucie Castets »*, sans quoi le mouvement déclenchera l'article 68 de la Constitution, qui prévoit la possibilité de démettre le président de la République en cas de *« manquements à ses devoirs »*. L'initiative des « insoumis » a été concoctée en secret, en marge de la nouvelle union de la gauche. Manuel Bompard a simplement prévenu ses partenaires par SMS, samedi, de la sortie du texte le lendemain.

Séisme au Parti socialiste

Concrètement, la mise en œuvre de l'article 68 de la Constitution n'a aucune chance d'aboutir, au regard des équilibres politiques actuels. Une résolution doit d'abord être adoptée à la majorité des deux tiers à l'Assemblée nationale et au Sénat. Puis une haute cour, constituée d'élus des deux chambres, dispose d'un mois pour se prononcer, là aussi à la majorité des deux tiers. La légitimité juridique de la démarche serait aussi questionnée. *« Le chef de l'Etat est dans son rôle constitutionnel. En l'absence de majorité, il consulte les groupes politiques afin de nommer un premier ministre »*, justifie l'Elysée, qui dénonce *« une agitation bien peu conforme à l'esprit de la République et à la lettre de la Constitution »* et note un *« goût pour le désordre peu rassurant »*.

Au-delà de la faisabilité de la procédure, c'est surtout les conséquences politiques de la démarche que socialistes (PS), écologistes et communistes (PCF) craignent, à cinq jours d'un rendez-vous crucial avec Emmanuel Macron, en compagnie de Lucie Castets. Dimanche, tous se sont désolidarisés de leurs turbulents partenaires, conscients qu'une telle menace promet d'hypothéquer définitivement les chances du NFP de gouverner, en offrant sur un plateau une bonne raison au chef de l'Etat de repousser leur candidate.

Le président du groupe PS au Sénat, Patrick Kanner, voit là une *« provocation incongrue »*, *« une* [action] *isolée, incorrecte par rapport à la démarche d'être reçus collectivement »*. *« En déclenchant un scud qui n'a pas de poudre, ils fragilisent le NFP et Lucie Castets »*, ajoute-t-il. De la Corse, où il passe ses vacances, le secrétaire national du PCF, Fabien Roussel, ne décolère pas. *« L'ordre du jour n'est pas de menacer le chef de l'Etat de destitution. La priorité, ce n'est pas de provoquer une crise institutionnelle. LFI a le droit de faire de la présidentielle sa priorité, mais ce n'est pas notre choix »*, avance-t-il, tout en doutant du *« bien-fondé constitutionnel de la démarche »*.

Si la cheffe de file des écologistes, Marine Tondelier, préfère ne pas *« en faire tout un plat »*, le sénateur de Paris Yannick Jadot dénonce *« une initiative inopportune qui ne construit pas le bon rapport de force avec Emmanuel Macron »*. *« Ce qui peut apparaître comme une pression supplémentaire nous éloigne de la nomination du NFP* [à Matignon] *et de l'impératif de crédibilité qui est devant nous »*, se désole l'ancien candidat écologiste à la présidentielle.

Seul le député de Seine-Saint-Denis Alexis Corbière, ancien « insoumis », banni par Jean-Luc Mélenchon pour cause de désaccord politique, préfère nuancer. *« C'est une bataille politique intéressante qui peut s'engager dans le pays : il faut revenir à un régime parlementaire, en finir avec l'héritage du bonapartisme, avec un personnage hors de tout contrôle populaire »*, analyse-t-il. Tout en précisant que cela ne peut pas *« être une bataille identitaire, partidaire »*, mais qu'il *« faut que ce débat prospère dans la société, pour faire évoluer les consciences »*. LFI a toujours milité pour passer à la VIe République.

Au PS, la tribune a également provoqué un puissant séisme interne, réactivant les clivages au sein du parti à la rose entre le premier secrétaire, Olivier Faure, artisan du NFP, et les opposants de Jean-Luc Mélenchon. Alors que la colère commençait à gronder sur les boucles de communication, dimanche matin, M. Faure, qui fêtait ses 56 ans, a réagi en deux temps.

Il a commencé vers 11 heures par un message prudent évitant soigneusement d'évoquer l'initiative insoumise. *« Dans un contexte où l'extrême droite est en embuscade, où Macron cherche à contourner le choix des Français, nous devons faire preuve de responsabilité en montrant que nous sommes la force qui assure au pays justice et stabilité »*, a-t-il écrit. Ce n'est que deux heures plus tard qu'il a finalement pris ses distances avec les « insoumis ». *« Cette tribune n'est signée que par les dirigeants de LFI. Elle n'engage que leur mouvement »*, a-t-il alors précisé, jugeant que seule *« la censure »* était *« la réponse à une nomination d'un premier ministre qui ne serait pas conforme à la tradition républicaine »*.

La mise en œuvre de la procédure de destitution n'a aucune chance d'aboutir, au regard des équilibres politiques actuels

Il faut dire que les deux courants minoritaires, respectivement conduits par la maire de Vaulx-en-Velin (métropole de Lyon), Hélène Geoffroy, proche de François Hollande, et l'édile de Rouen, Nicolas Mayer-Rossignol, qui pèsent ensemble la moitié du PS, avaient déjà demandé la tenue d'un bureau national avant le 23 juillet pour *« dire clairement notre refus d'une procédure de destitution »*. Chez les partisans de la première, on considère désormais *« impossible dans ces conditions d'aller voir le chef de l'Etat »*, tranche l'ancien député des Bouches-du-Rhône Patrick Mennucci, qui était dès le départ défavorable à un rendez-vous commun avec LFI.

Pour l'ancien premier secrétaire du PS Jean-Christophe Cambadélis, la *« manœuvre »* insoumise était *« mûrement réfléchie »*. *« Mélenchon veut entraîner la gauche dans un affrontement avec le chef de l'Etat, car il souhaite la radicaliser pour en être le champion lors d'une présidentielle anticipée ou pas. C'est toujours la même stratégie : le PS, les Verts et le PCF sont pieds et poings liés au NFP, et, à la fin du match, c'est Mélenchon qui gagne »*, analyse-t-il.

« La décantation se poursuit »

Au PS, certains observent que depuis le départ, LFI sabote la candidature de Lucie Castets, en l'empêchant d'abord d'aller nouer des coalitions au-delà du NFP, en l'obligeant ensuite à rétropédaler, comme lorsqu'elle a laissé entendre dans *Le Parisien*, le 13 août, que le smic à 1 600 euros, l'une des mesures phares du NFP, était un *« horizon »*. Finalement, la lettre des « insoumis » semble faire le jeu d'Emmanuel Macron, qui rêve de voir le NFP se disloquer. *« La décantation se poursuit »*, remarque-t-on à l'Elysée. Pour le chef de l'Etat, il n'est de toute façon pas question de nommer Lucie Castets, officiellement parce qu'un gouvernement comportant des membres de LFI serait censuré.

Parmi les personnalités de gauche citées pour Matignon, les noms du maire (PS) de Saint-Ouen (Seine-Saint-Denis), Karim Bouamrane, poussé par l'aile gauche du camp présidentiel, et de l'ancien premier ministre Bernard Cazeneuve circulent toujours. Ils correspondent *« au barycentre de l'Assemblée nationale et de la vie politique »*, commente l'Elysée. Les deux hommes ont en commun d'être des opposants de LFI, un mouvement exclu par Emmanuel Macron de « l'arc républicain ». *« Ce serait uniquement pour saper l'union de la gauche »*, juge Luc Broussy, un proche d'Olivier Faure.

Selon nos informations, l'hypothèse Cazeneuve a d'ailleurs été évoquée lors d'une réunion de groupe du PS, vendredi 16 août. Il en est ressorti que l'ex-ministre de l'intérieur ne rencontrerait pas d'opposition de principe chez les députés du PS, même si la potion pourrait avoir un goût amer pour certains. Ont surtout été discutées les lignes rouges politiques que le PS ne franchirait pas. Olivier Faure a, lui, fait part de ses réticences, arguant en substance que tout autre candidat que Lucie Castets serait un candidat choisi par la droite. Bernard Cazeneuve avait quitté le PS au moment de la formation de la Nouvelle Union populaire, écologique et sociale (Nupes). Depuis, il n'avait cessé de croiser le fer avec le premier secrétaire.

Si Fabien Roussel avait tendu la main à Bernard Cazeneuve, souhaitant rassembler *« au-delà de la Nupes »*, la pilule serait plus difficile à avaler pour les écologistes, qui lui reprochent la mort de Rémi Fraisse, ce militant écologiste tué lors d'affrontements avec des gendarmes, sur le barrage de Sivens (Tarn), en 2014, lorsqu'il était ministre de l'intérieur. A la mi-juillet, M. Cazeneuve avait laissé la porte ouverte. *« Je n'ai jamais refusé de mettre de la sagesse là où il y a de la déraison »*, avait-il dit. ■

SANDRINE CASSINI

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

TRAFIC DE DROGUE

Narcotrafic : un été meurtrier en France

Si Marseille profite d'une accalmie, l'agglomération grenobloise et la Seine-Saint-Denis ont connu des fusillades, liées à des guerres de territoire à la suite notamment des opérations « Place nette »



MARSEILLE - *correspondant,*

La chronique estivale des trafics de stupéfiants a été un temps accaparée par un joueur australien de hockey sur gazon, surpris nuitamment, quelques jours après l'élimination de son équipe, avec 1 gramme de cocaïne en poche, dans une rue du 9e arrondissement parisien. L'interpellation de Tom Craig, qui s'en tirera avec des excuses publiques et un avertissement pénal, viendra gonfler les statistiques policières d'un territoire quadrillé de « bleu » avec les effectifs renforcés pour les Jeux olympiques (JO).

Les infractions liées aux stupéfiants ont bondi de 138 %, selon des chiffres transmis au *Monde* par la Préfecture de police, avec un triplement des amendes forfaitaires délictuelles par rapport à juillet 2023. Sur la période JO, du 15 juillet au 8 août, 802 personnes ont été mises en cause pour trafic de stupéfiants, contre 447 pour la même période en 2023.

La Préfecture de police dévoile un autre bilan : celui des 55 opérations « Place nette », conduites entre le 1er janvier et le 1er août. Il s'élève à 375 gardes à vue, la saisie de 535 kilos de résine de cannabis, 51 kilos d'herbe, 7 kilos de cocaïne, 47 armes à feu et plus de 1,8 million d'euros. C'est précisément autour de certains de ces quartiers ciblés pour être des plaques tournantes de la revente de produits stupéfiants, investis temporairement par d'importants moyens policiers au long de l'hiver puis du printemps, que de nouveaux actes d'intimidations, de violences et d'homicides (les narco-homicides), sont répertoriés depuis le début de l'été.

« Ces opérations de voie publique et judiciaires déstabilisent le trafic et suscitent des guerres de territoire pour se réapproprier les points démantelés », concède la Préfecture de police, auprès du *Monde*. L'un des principaux « fours » (point de vente) de France, la cité de la Capsulerie, à Bagnolet (Seine-Saint-Denis), n'a pas échappé à ces opérations de reconquête de territoire. Le 14 juillet, en milieu d'après-midi, un homme de 30 ans a été tué par balle, par un tireur reparti à scooter. Cet homicide n'est pas le seul à avoir endeuillé la banlieue nord-est de Paris.

CRAINTE DES BALLES PERDUES

Le 19 juillet au soir, dans la cité du Chemin Vert, à Bobigny, réputée pour abriter un point de deal particulièrement convoité, deux hommes, connus pour leur implication dans des affaires de stupéfiants, sont tués lors d'une fusillade où un troisième individu est blessé grièvement. Le 30 juillet, c'est devant le portail de son domicile, à Livry-Gargan, qu'un homme de 46 ans, également connu pour des affaires de stupéfiants et récemment sorti de prison, a été tué de quatre balles de kalachnikov, par deux tueurs repartis dans une voiture volée qu'ils brûleront par la suite.

Ces homicides prolongent les tueries du printemps, notamment à Aulnay-sous-Bois et Sevran (Seine-Saint-Denis), autour de points de deal fructueux eux aussi précédemment mis en échec par des opérations policières et sur lesquels doit prochainement se pencher la juridiction nationale de lutte contre le crime organisé. Mais cet été de vengeances épouse aussi les contours fragmentés de lieux disséminés sur tout le territoire. Il met en scène des groupes locaux confrontés à des difficultés dans la poursuite de leurs affaires – vacance du pouvoir en raison des incarcérations, relocalisation du marché, tensions entre groupes concurrents. A Hyères (Var), à Valence (Drôme), à Mulhouse (Haut-Rhin)… Et particulièrement à Grenoble, où plusieurs affaires se sont succédé depuis la fin du mois de juillet.

SELON LE CHERCHEUR MICHEL GANDILHON, LES HOMICIDES RÉCENTS RACONTENT « LE RAJEUNISSEMENT DES TUEURS, AVEC DES MÉTHODES PLUS ANARCHIQUES »

A Echirolles dans la banlieue sud de Grenoble, des fusillades ont éclaté le 30 juillet, puis le 4 août, aux abords de l'immeuble Le Carrare, qui fut l'objectif stratégique d'une opération « Place nette », quelques mois plus tôt. Mercredi 4 août de nouveau, c'est dans un quartier proche du centre de Grenoble qu'une fusillade éclate, faisant deux blessés. La nuit du 12 août, toujours à Echirolles, quatre hommes ont été blessés dans une nouvelle fusillade, toujours dans un contexte lié au narcotrafic.

« Depuis l'année dernière, les guerres de territoire se sont aggravées à Grenoble, à la suite du travail policier de terrain, mais aussi de grosses interpellations et de condamnations de narcotrafiquants importants, ainsi qu'après l'assassinat au mois de mai de Mehdi Boulenouane, en région parisienne », souligne Eric Vaillant, le procureur de Grenoble. Le magistrat *« assume perturber le trafic »* en menant une action coordonnée face aux trente points de deal actifs de la ville et de ses banlieues, avec des chiffres d'affaires pour certains *« de l'ordre de 40 000 euros par jour »* et la liste de *« 150 trafiquants »* identifiés par ses services ayant la mainmise sur le territoire. *« Ma crainte n'est pas tant qu'ils se tirent dessus, mais surtout les balles perdues »*, affirme-t-il.

Les victimes innocentes du narcotrafic avaient été au cœur du drame de la nuit du 17 au 18 juillet, à Nice, où sept personnes avaient péri dans l'incendie criminel allumé dans leur immeuble, situé dans le quartier populaire des Moulins, visé par une opération « Place nette » quelques semaines auparavant. *« Le profil des jeunes de Nice est intéressant, car il dépasse le territoire du quartier, l'un vient même de Seine-Saint-Denis »*, souligne Michel Gandilhon, expert associé au département

Les plates-formes virtuelles d'achat de stupéfiants tournent à plein

De plus en plus sophistiqués, les points de vente abondent sur le réseau de messagerie Telegram, qui sert aussi de centre de recrutement

« Cherche équipe de guetteurs déter [déterminés] *pour four carré et sécurisé au max, bien payé. Que des jeunes sérieux svp, merci ! Sur Arles, logement, manger, fumette à disposition. Me contacter. »* En parcourant les messages de « TP emplois France », un canal Telegram qui compte 10 000 abonnés, on pourrait presque se croire à la rubrique « emploi » du site Leboncoin. Mais les annonces ne concernent ici qu'une chose : l'économie parallèle des stupéfiants et ses dizaines de professions.

Signe d'une économie qui se normalise, alors que la France sort d'un été particulièrement meurtrier lié au narcotrafic, ces annonces sont aussi les témoins d'un recours croissant à Telegram comme plate-forme centrale, employeurs et employés y publient des messages pour offrir du travail ou leurs services dans toute la France. Pour tous les petits métiers du « stup » : livreur à domicile (certains recrutent spécifiquement des femmes, moins contrôlées par la police) ; pilote de voiture pour des « go fast » (transport de grosses quantités de drogue, le plus souvent de l'Espagne vers la France) ; « tartineur » chargé de vendre au détail dans un « four » (point de vente) ; « détailleur » chargé de préparer les doses individuelles…

Les employeurs donnent horaires et salaires, généralement de 120 à 350 euros par jour en fonction des missions et des risques. Certains candidats vantent leurs atouts : *« Jsuis mineur, tout en règle, jamais fait contrôler de ma vie »*, assure l'un d'eux. Sur un autre canal un peu moins fréquenté, plusieurs graphistes vendent leurs services pour décliner une *« identité graphique »* afin de mieux *« atteindre le public grâce à un design innovant »*, explique l'un d'eux.

Soldes et promotions

Leurs stratégies de marketing sont destinées aux canaux Telegram de vente de drogue. Car le réseau de messagerie est aussi devenu le rendez-vous des « fours » virtuels, qui se comptent par dizaines sur tout le territoire. Certains viennent en appui d'un point de vente physique, d'autres fonctionnent uniquement par Telegram, assurant une livraison en main propre ou par voie postale.

L'époque n'est plus au « tcherno » ni au « pneu », comme on surnommait jadis les shits de cité, réputés de mauvaise qualité : sur Telegram, les canaux rivalisent d'argumentaires vantant la qualité des produits. Le consommateur a généralement le choix entre plusieurs variétés de résine, « mousseux », « frozen », « olive », « 3 × filtré »… ou de plante, avec soldes et promotions régulières sur les fins de stock, et petits cadeaux incitatifs, comme des feuilles à rouler ou un briquet offerts à partir d'un certain montant de commande.

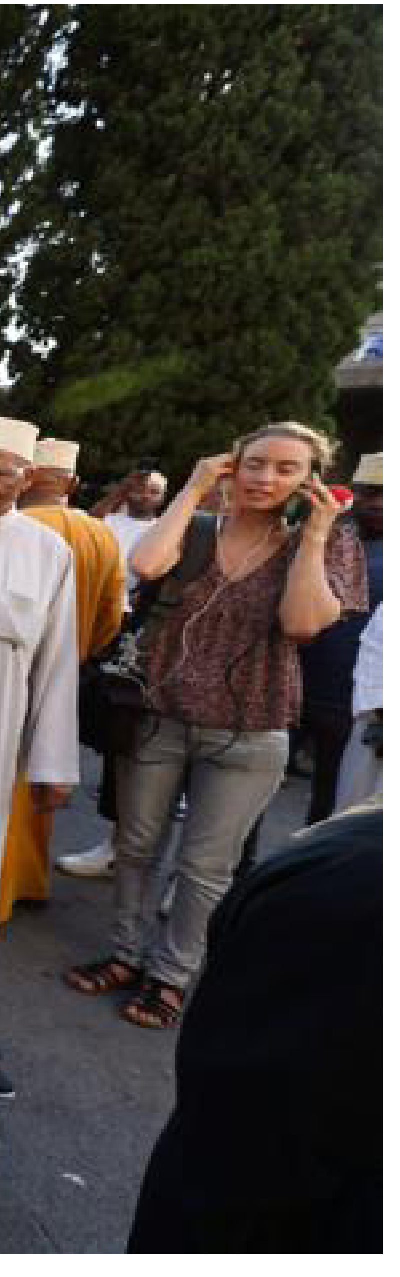
Pour parer aux arnaques (agression du livreur ou risque que ce dernier garde une partie des sommes), beaucoup de ces « coffee shops » virtuels n'acceptent que des paiements en monnaies virtuelles, ou par des cartes prépayées vendues en bureau de tabac. Quant à la sécurité vis-à-vis de leurs employés, sur les canaux de recrutement, on demande généralement aux postulants à un poste de livreur de fournir *« pièce d'identité et justificatif de domicile »*.

Et pour limiter les risques que la police ne remonte la filière à partir d'un livreur, les canaux rivalisent d'ingéniosité. Le but principal est de compartimenter, faire en sorte que le livreur ou le client aient le moins d'informations possibles à donner en cas d'arrestation.

Plusieurs chaînes Telegram ont ainsi développé leurs propres *bots*, de petits programmes automatisés, qui permettent de faire suivre à l'acheteur un « tunnel » de vente, pour ressembler trait pour trait à n'importe quel site d'e-commerce. Il suffit de naviguer dans des menus à choix multiples, de sélectionner le type de produit (herbe, haschich, drogue de synthèse, chacun proposant ensuite diverses variétés) et la quantité désirée, puis de l'ajouter à son panier, avant de valider son achat et d'opter pour un mode de livraison – par voie postale ou en livraison à domicile –, le créneau horaire et le mode de paiement.

Simple comme une commande sur Amazon, et sans aucun contact humain qui pourrait permettre de remonter aux concepteurs du système ni aux vendeurs. ■

SAMUEL LAURENT



Rassemblement à Nice, le 18 juillet, à la suite du décès de sept personnes dans un incendie criminel dans le quartier des Moulins, visé par une opération « Place nette » quelques semaines auparavant.
SÉBASTIEN BOTELLA/PHOTOPQR/« NICE-MATIN »/MAXPPP

sécurité-défense du Conservatoire national des arts et métiers et auteur de *Drugstore. Drogues illicites et trafics en France* (Editions du Cerf, 2023). *« Cela raconte un marché du travail national, dans une forme de déterritorialisation, qui concerne des aspects en amont comme en aval du trafic proprement dit »*, continue-t-il. Le chercheur, qui déplore le manque de statistiques précises et à jour sur les trafiquants et les substances, souligne encore que les homicides liés au narcotrafic récents racontent *« le rajeunissement des tueurs, avec des méthodes plus anarchiques, signifiant la fin de la figure du tueur professionnel »*.

ÉQUIPES HISTORIQUES

L'éruption estivale de ces phénomènes d'extrême violence au sein du narcobanditisme dans plusieurs grandes villes de France apparaît d'autant plus visible que Marseille, haut lieu historique de cette forme de criminalité, connaît actuellement une relative décrue. Depuis le début de l'année, la brigade criminelle a été saisie de 31 affaires en lien avec le trafic de stupéfiants – 12 assassinats et 19 tentatives –, bien moins que les 59 enregistrées en 2023 à la même période. Onze de ces homicides ont été commis à Marseille, le douzième l'étant à Aix-en-Provence au sein d'une cellule de la maison d'arrêt de Luynes.

Après *« la vague de 2023 »* et sa cinquantaine d'assassinats, les enquêteurs marseillais profitent de cette accalmie pour *« sortir les affaires en portefeuille »*. *« L'an dernier,* explique l'un d'eux, *on traitait l'urgence. Chaque semaine, c'était jusqu'à deux à trois nuits sur le terrain pour les constatations et les premières investigations. Difficile dans ces conditions de travailler les enquêtes en cours. »*

« Cette baisse importante est bien sûr due au travail de la police et de la justice », constate le commissaire général Philippe Frizon, directeur territorial adjoint de police judiciaire de Marseille. Pour le seul conflit opposant la DZ Mafia et Yoda, deux clans criminels en guerre ouverte dès février 2023 et responsables de l'écrasante majorité des morts de l'an dernier, ce sont plus de 80 personnes qui ont été interpellées, parfois même des auteurs d'homicides en flagrant délit.

Le répit offert par ce recul du phénomène a permis depuis le début de l'année de résoudre 18 affaires d'assassinats ou de tentatives dont quatre ont été perpétrés durant les sept premiers mois de 2024. L'interpellation fin juillet de trois hommes pour des tirs, le 20 mai, sur les véhicules de trois joueurs de l'Olympique de Marseille égarés dans une impasse par leur GPS et qu'ils avaient pris pour un gang adverse, a contribué à incarcérer ces membres du narcobanditisme, se félicite-t-on au palais de justice. *« Fin juillet, la seule brigade criminelle avait réalisé 173 gardes à vue contre 112 l'an dernier à la même période, ce qui a conduit à 70 placements en détention contre 57 l'an passé »*, détaille M. Frizon.

Si le « label » DZ Mafia est encore revendiqué notamment pour des reprises violentes de points de vente, l'opposition avec Yoda a cessé. Selon des acteurs de la lutte contre le phénomène, les morts de cette année résulteraient de deux contentieux encore actifs entre équipes de narcotrafiquants, sans connaître l'intensité du conflit entre les deux clans. L'examen des lieux de commission des onze assassinats commis depuis janvier vient étayer cette analyse.

Dans les 2e et 3e arrondissements, un gang de la cité du Moulin de mai s'oppose à celui baptisé des « Nouveaux Comoriens » implantés dans la cité proche de Félix-Pyat. Dans le 13e et une partie du 14e arrondissement, de vieilles résurgences d'équipes historiques puissantes au début des années 2010 embrasent des cités-points de vente de drogue, comme les Olives, les Bleuets, les Iris. L'âge des victimes de 2024, souvent très jeunes, montre qu'il s'agit encore de simples petites mains en bas de l'échelle des trafics, même si on trouve aussi des morts plus âgés, aux profils de chefs de gangs.

La brigade criminelle a encore du pain sur la planche, puisqu'elle estime devoir interpeller, interroger et présenter aux juges environ 300 personnes susceptibles d'être impliquées dans une affaire d'assassinat. Et au palais de justice, les magistrats peinent à faire face à un accroissement fulgurant du nombre de dossiers.

Le parquet de Marseille indiquait récemment que, à la mi-juin, les sept cabinets d'instruction de la juridiction interrégionale spécialisée (JIRS) et les quatre de la section criminalité organisée géraient près de 2 000 mis en examen dont 755 sous mandat de dépôt. Un chiffre illustre l'explosion des affaires très majoritairement liées au narcobanditisme : au 31 décembre 2020, la JIRS de Marseille recensait 157 mis en examen contre 967 trois ans et demi plus tard. ■

LUC LEROUX ET THOMAS SAINTOURENS (À PARIS)

A Marseille, la misère des petites mains du trafic : « Ils ne me donnaient pas d'argent »

Aux audiences de comparution immédiate du tribunal correctionnel de la cité phocéenne, des petits revendeurs, aux profils souvent très précaires, défilent chaque jour

RÉCIT

MARSEILLE - *correspondant*

Des « jobbeurs » comme on les nomme, ces jeunes venus des quatre coins du pays pour vendre des stupéfiants dans les cités des quartiers nord, de jeunes adultes aux prises avec de sévères troubles mentaux, un rescapé de l'enfer de Syrie où ses parents radicalisés avaient emmené toute la famille il y a dix ans… Au tribunal correctionnel de Marseille, les audiences de comparution immédiate du mois d'août livrent chaque après-midi un aperçu sur le profil de la main-d'œuvre des réseaux de drogue. Au détour des interrogatoires, beaucoup évoquent leur peur de parler, la contrainte et leur terreur de se retrouver en prison parmi leurs « employeurs ».

« A 30 ans, je serai mort de toute façon », lâche un garçon de 19 ans de Saint-Lô (Manche), que sa mère a mis dehors après des violences sur ses frère et sœur. *« Vous avez un domicile à Marseille ? »*, lui demande la présidente. – *« Le 115 »*, lâche ce garçon placé sous curatelle, interpellé sur un point de vente de stupéfiants, le 10 août. Le tribunal choisit de renvoyer l'affaire en octobre, le temps de réaliser une expertise psychiatrique tant son comportement semble préoccupant. En attendant, le jeune Normand est placé en détention comme l'a requis la procureure en insistant sur le fait que, depuis juin, il multiplie les interpellations à Marseille. *« Il a été condamné le 4 août pour des stupéfiants à du sursis probatoire. Nous sommes aujourd'hui le 12, l'encre n'a pas eu le temps de sécher sur son casier judiciaire. Il faut s'assurer qu'il sera bien présent à son procès. »*

Sous curatelle lui aussi, un jeune Roubaisien venu *« en vacances à Marseille »* et interpellé dans la cité Campagne Lévêque, haut lieu du trafic, en possession d'un sac contenant 292 grammes de résine de cannabis et 130 grammes d'herbe. *« C'est un trafic forcé, j'étais venu pour faire guetteur, pas pour vendre, après j'ai été forcé, ils ont pris mes papiers d'identité. »* Pour ce jeune homme qui a connu placements en foyer durant sa minorité et même en établissement pénitentiaire pour mineurs en raison de contrôles judiciaires non respectés, la procureure propose une peine mixte : deux mois de prison ferme et huit mois de sursis probatoire, tout en sachant qu'*« il va se retrouver aux Baumettes, dans un environnement marseillais, et être embrigadé par les jeunes en détention »*.

Altération du discernement

Confrontés à une pénurie de main-d'œuvre, les réseaux multiplient les annonces alléchantes d'emploi sur les réseaux sociaux, promettant de bons salaires et la sécurité. Avec son tee-shirt rose qu'il porte encore dans le box des détenus, Amor, un Algérien âgé de 25 ans, s'était fait repérer aux Iris, dans le 14e arrondissement. *« Je passais par-là, j'ai croisé un guetteur qui m'a proposé, je n'ai pas d'argent et je ne connais personne, mais c'est la première et dernière fois »*, explique le jeune homme arrivé en France il y a cinq mois et à

« À 30 ANS, JE SERAI MORT DE TOUTE FAÇON », LÂCHE UN GARÇON DE 19 ANS, QUE SA MÈRE A MIS DEHORS APRÈS DES VIOLENCES SUR SES FRÈRE ET SŒUR

Marseille il y a deux semaines. *« Il est venu chercher du travail dans les stups »*, affirme la procureure, pour laquelle *« on n'a pas sa place sur le territoire quand on vient profiter de la marée de stupéfiants dans les cités marseillaises »*.

Même les personnalités les plus fragiles sont recrutées, à l'image de Yanis, 21 ans, qui, ces derniers temps, dormait aux urgences psychiatriques de l'hôpital *« pour des raisons sociales »*. *« Certains abusent de votre faiblesse »*, relève la présidente à la lecture de pas moins de trois expertises psychiatriques de ce jeune homme qui ne sait ni lire ni écrire. *« Que compter »*, ajoute-t-il naïvement.

L'expert qui l'a rencontré la veille de l'audience parle d'autisme doublé de troubles psychotiques et d'un comportement qui le rend vulnérable. Les psychiatres concluent tous à une altération du discernement. *« Depuis deux ans, il rentre et sort de prison mais rien ne se met en place »*, déplore son avocate, selon laquelle il est *« le pion parfait pour les réseaux de stupéfiants »*. Face aux juges, il s'excuse : *« Je suis en prison, je ne peux rien dire. J'ai déjà été torturé par des gens qui sont en prison »*, justifie-t-il quand on le questionne sur son activité de dealeur à la cité Bel Air. *« Je suis faible, ils ne me donnaient même pas d'argent, ils disaient que c'était moi qui leur en devais. »* Aux trois ans de prison dont un an avec sursis requis *« pour que ça cesse »*, le tribunal préfère le pari d'une énième tentative de prise en charge : six mois de prison dont quatre mois avec sursis probatoire assorti d'une obligation de soins et d'une interdiction de paraître pendant trois ans à la cité Bel Air.

Polyaddiction, curatelle renforcée, irresponsabilité pénale, I., 34 ans, traite avec régularité sa schizophrénie paranoïde à l'hôpital. Il a été repéré par les caméras de surveillance du quartier de Noailles lors d'un manège qui, aux yeux du tribunal, ressort d'une transaction de stupéfiants.

Le jeune homme soutient qu'il n'était là que pour acheter sa consommation avec les 90 euros hebdomadaires que lui alloue sa curatrice. Mais c'est sa personnalité qui occupe les débats. Condamné à six ans de prison pour association de malfaiteurs terroriste, il a connu le sort des revenants de Syrie où ses parents, radicalisés, s'étaient rendus en 2014 avec toute la famille. Plusieurs frères et sœurs y sont morts. Sa mère est en prison. Le tribunal parie sur la réussite d'une prise en charge sociale : douze mois avec sursis probatoire et une série d'obligations au premier chef desquelles celle de se soigner. ■

L. L.

La police judiciaire attentive à la nouvelle menace des gangs nigérians à Paris

Ces organisations au fonctionnement mafieux se heurtent encore à des « réseaux locaux bien implantés », mais sont de plus en plus actives dans le trafic de drogue

Ils constituent des organisations criminelles discrètes sinon secrètes, soudées par des codes, des rites initiatiques extrêmement brutaux, une organisation hiérarchisée exigeant une obéissance aveugle. En France, les *cults* nigérians, d'anciennes confréries étudiantes reconverties en véritables mafias, restent peu connus. Mais, selon plusieurs services d'enquête, leur influence tend à s'étendre progressivement à travers le territoire.

A Paris, leur présence n'a pas encore été attestée et les gangs nigérians non affiliés aux cults – mais qui peuvent préparer le terrain pour une implantation future – occupent encore un *« segment de marché limité sur le ressort de l'agglomération parisienne, se heurtant à des réseaux bien ancrés localement »*, analyse une note très détaillée établie par la police judiciaire (PJ) parisienne, dont *Le Monde* a pu prendre connaissance. L'exemple marseillais fournit un motif de préoccupation aux enquêteurs de la PJ parisienne, d'autant que le nombre de mis en cause de nationalité nigériane pour trafic de stupéfiants, s'il reste marginal, a triplé entre 2021 (20 individus) et 2023 (59).

Dans les Bouches-du-Rhône, les Nigérians ont commencé par servir de petites mains aux réseaux de trafic de stupéfiants bien implantés, en commençant au bas de l'échelle comme guetteurs ou revendeurs. Puis ils ont loué leurs bras pour des opérations de représailles contre des concurrents, voire des attaques de points de deal, avant de franchir une étape en s'impliquant davantage dans le trafic de stupéfiants, au point, selon plusieurs sources de la PJ locale, d'être parvenus à s'approprier et à gérer au moins un point de vente, au Parc Kalliste, dans le 15e arrondissement de Marseille.

Cette méthode éprouvée avait déjà été mise en œuvre avec succès en Italie, pont d'entrée de ces organisations criminelles en Europe. Dans la Péninsule, les gangs nigérians ont même fini par s'affranchir de la tutelle des puissantes organisations criminelles pour s'approprier le trafic de cocaïne et d'héroïne de plusieurs villes siciliennes.

A Paris, plusieurs enquêtes menées depuis trois ans, tant par les districts de police judiciaire que par la brigade des stupéfiants, ont permis de documenter cette montée en puissance. Elles ont démantelé des filières à dimension internationale, aux ramifications parfois étendues des Pays-Bas au Brésil, et dont les points de vente ou de transaction se situaient dans des restaurants ou des salons de coiffure du 18e arrondissement. *« Pour le moment, l'agglomération parisienne leur sert essentiellement de plate-forme de réception de la marchandise et de transit à des réseaux indépendants,* avance une source à la PJ parisienne. *D'ailleurs, les Nigérians se cantonnent à ce rôle et ne mettent pas la main à la pâte pour la vente au détail même s'ils peuvent s'associer à des Sénégalais pour le deal de rue de crack, par exemple. »*

Fraudes en ligne, prostitution…

La crainte principale des autorités tient plutôt à l'implication, encore incertaine mais peut-être appelée à évoluer, de groupes cultists organisés et disposant de sérieux avantages compétitifs pour *« étendre leur présence dans le trafic de drogue »*. Ainsi, les importants gains générés par leurs activités criminelles traditionnelles, comme la prostitution ou les escroqueries en ligne, leur ont permis d'engranger une *« manne financière pour initier des plans stups »*. De même, leur pays d'origine constituant un *« hub majeur du trafic international de drogues »*, cette implantation décuple leur *« capacité à se positionner tout au long de la chaîne logistique, de l'approvisionnement depuis les pays de production à la distribution en Europe et sur le territoire national »*.

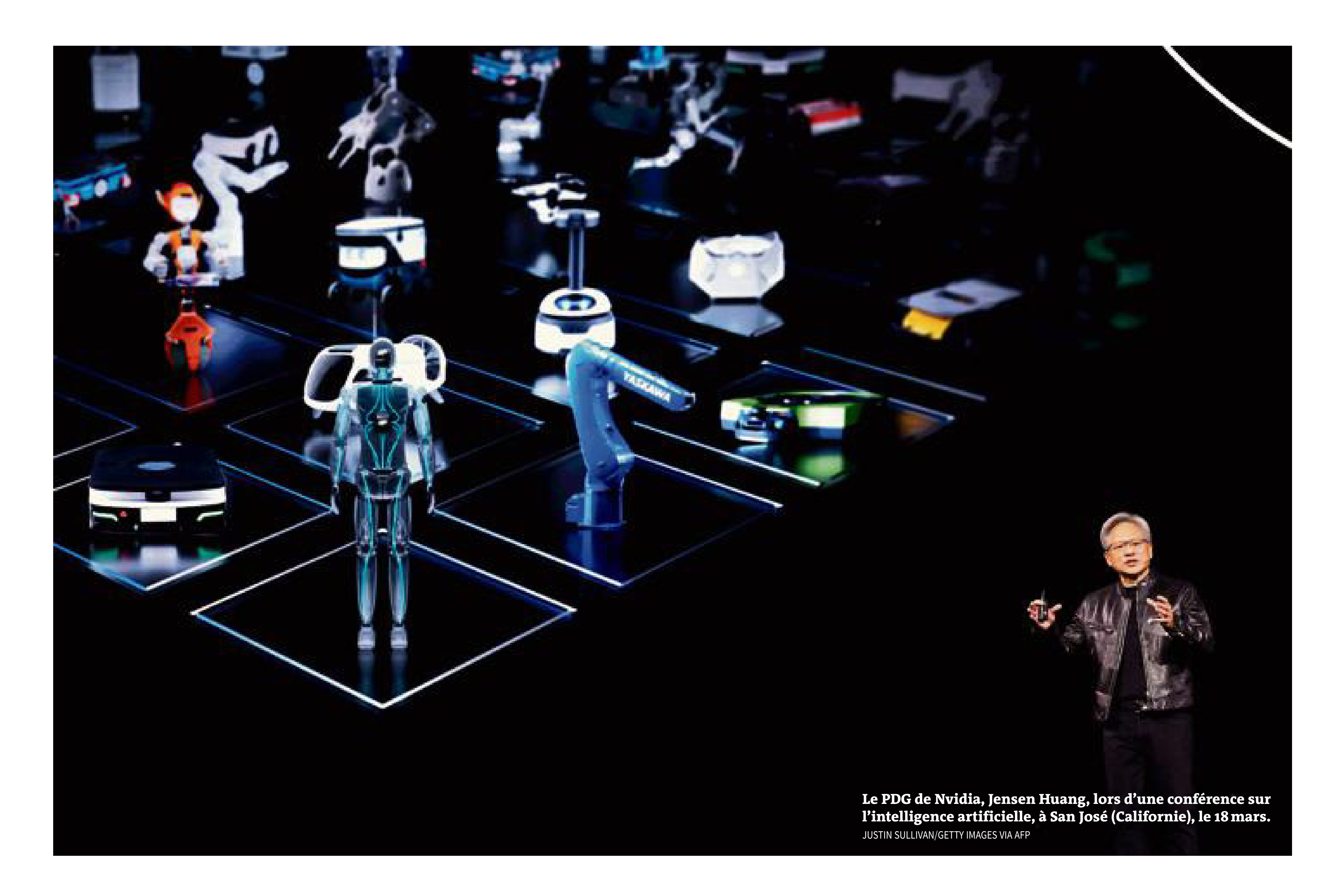
Enfin, leur *« expérience des circuits de la traite des êtres humains »*, affinée par leur ancrage dans la prostitution, leur permet *« de bénéficier d'une présence physique afin de s'imposer dans un marché concurrentiel »*, sans compter d'importants *« relais humains et logistiques »* grâce à une *« diaspora implantée au niveau mondial »*. Pour le moment, un seul ressortissant nigérian figurant dans un dossier de la brigade des stupéfiants a pu être identifié comme membre d'un *cult,* le « Black Axe » (La hache noire), dont des représentants ont été impliqués dans de vastes opérations de fraude à l'aide sociale, de prostitution et de trafic de drogue en Europe ou en Afrique du Sud.

Demeure une question de taille dans l'appréhension du phénomène criminel nigérian : l'absence de preuves de l'implication des cults en région parisienne relève-t-elle d'une donnée objective ou tient-elle à la nature confidentielle de leur mode de fonctionnement ? *« Les enquêteurs de la police judiciaire,* conclut la note, *estiment que des relations peuvent être supposées entre les mis en cause nigérians et des groupes cultists, considérant que le caractère occulte de ces organisations rend compliquée leur détection. »* ■

ANTOINE ALBERTINI

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

INTELLIGENCE ARTIFICIELLE



Le PDG de Nvidia, Jensen Huang, lors d'une conférence sur l'intelligence artificielle, à San José (Californie), le 18 mars.
JUSTIN SULLIVAN/GETTY IMAGES VIA AFP

Nvidia face aux premiers doutes sur l'IA

Le fabricant américain de puces pour l'intelligence artificielle est confronté aux interrogations des investisseurs, qui se demandent si les dépenses englouties dans le secteur génèrent suffisamment de bénéfices pour les clients

Le mât jaune et rouge, dressé au milieu du parking de la zone commerciale, brille comme un phare pour les automobilistes américains. A toute heure du jour et de la nuit, il y a toujours un restaurant Denny's pour accueillir les visiteurs affamés. Mais celui de Berryessa Road, dans l'est de San José, en Californie, est devenu le plus célèbre du pays.

On y trouve pourtant les mêmes tables, chaises et canapés rouges surannés que dans le millier d'autres restaurants de la chaîne aux Etats-Unis. Dans un coin discret, au-dessus de la banquette d'angle, une plaque toute fraîche prévient : *« Cet emplacement a vu naître une société à 1 000 milliards de dollars* [916 milliards d'euros, au cours actuel]. *Félicitations Nvidia ! Qui aurait pensé qu'une idée lancée ici changerait le monde ? »*

Le héros de cette histoire, Jensen Huang, cofondateur et PDG de l'entreprise Nvidia, est venu en personne, le 26 septembre 2023, saluer ce modeste rappel de ses débuts laborieux, comme pour mieux graver sa légende. *« J'ai commencé comme plongeur chez Denny's »*, rappelle-t-il souvent dans ses interventions, souvenir de ses années étudiantes. Maintenant, les chaînes de télévision se bousculent pour le recevoir.

Il faut dire qu'avec Elon Musk il est la personnalité la plus en vue de la Silicon Valley. L'une des plus riches, aussi. Car sa société, dont il possède 3,5 % du capital, ne vaut plus 1 000 milliards de dollars (906 milliards d'euros) en Bourse, comme indiqué sur la plaque, mais plus de 2 500 milliards. Le 18 juin, elle a même dépassé Microsoft et Apple, à l'altitude extrême de 3 300 milliards de dollars, pour devenir brièvement la firme la plus chère du monde.

Pourtant, Nvidia ne produit ni smartphones, ni ordinateurs, ni logiciels, juste des cartes électroniques. Mais celles-ci sont magiques. Elles sont les clés d'entrée dans le monde inquiétant et fascinant de l'intelligence artificielle (IA). Par leur vitesse de calcul et leur souplesse d'utilisation, elles sont pour l'instant sans égales sur le marché.

Résultat, quand Microsoft, Google ou Amazon ont décidé, en 2023, d'investir des dizaines de milliards de dollars dans des centres de données destinés à entraîner les modèles d'IA, comme le robot conversationnel ChatGPT d'OpenAI, ils n'ont pas eu d'autre choix que de frapper à la porte de Nvidia. Et leurs milliards sont tombés directement dans la poche de la compagnie de San José.

MARTINGALE

Sur l'année 2023 (exercice fiscal clos fin janvier), ses ventes ont bondi de 126 %, à 61 milliards de dollars, et son bénéfice net a frôlé les 30 milliards. Du jamais-vu dans le monde austère des fabricants de puces, ni même dans la technologie en général. Intel, aux temps glorieux de son monopole sur les PC avec Microsoft, n'a jamais atteint une telle performance. Pas plus qu'Apple en pleine frénésie de l'iPhone. A tel point que les analystes sont perplexes : feu de paille, bulle ou changement d'époque ?

LE POINT FORT DE L'ENTREPRISE CALIFORNIENNE EST SA CAPACITÉ À SE POSITIONNER SUR DES MARCHÉS QUI N'EXISTENT PAS ENCORE

Pour mieux comprendre cette folie, il faut revenir au Denny's de San José, en 1993. A cette époque, Jen-Hsun « Jensen » Huang est un jeune ingénieur de 30 ans, émigré de Taïwan à l'âge de 9 ans et employé chez l'électronicien LSI Logic. Au fond du café, il refait le monde avec ses amis Chris Malachowsky et Curtis Priem, tous deux concepteurs de puces chez l'informaticien Sun Microsystems. L'obsession du moment est le rendu graphique sur les écrans d'ordinateur. Cela ne gênait pas uniquement les informaticiens, mais aussi les fans de jeux vidéo, frustrés par le rendu si pauvre des consoles Atari ou des Game Boy de Nintendo.

Le micro-ordinateur prend son envol, mais pas les images, encore très rustiques. Il manque des puces suffisamment puissantes pour animer tout cela. Les trois compères lancent Nvidia (*invidia* signifie « envie », en latin), se fourvoient pendant trois ans dans de fausses pistes techniques avant de trouver, à deux doigts de la faillite, la martingale : concevoir une carte électronique composée d'une puce (processeur) graphique qui ne s'occupe que de l'image, compatible avec les PC Windows et adaptée spécifiquement aux jeux vidéo.

Le marché est balbutiant, mais il pointe le bout de son nez avec l'apparition de jeux en trois dimensions. *Doom*, sorti en 1993, est l'un des premiers où le tireur est le joueur lui-même, transformé en super-héros qui trucide le plus de démons possible. La carte graphique est indispensable pour animer un tel carnage. De cette première période, Nvidia retire les deux premiers ingrédients de sa réussite : la spécialisation dans les puces capables d'opérations à très grande vitesse grâce au calcul parallèle et l'importance de nouer des relations étroites avec les développeurs informatiques, concepteurs de tous ces petits monstres de plus en plus réalistes.

Ses cartes GeForce deviennent la référence de tous les gameurs du monde et des concepteurs de jeux. Pour faciliter leur tâche, la société développe un écosystème logiciel qui permet d'adapter la carte graphique à l'application recherchée. Appelée « Cuda », cette bibliothèque logicielle est aujourd'hui la clé de voûte du système Nvidia, sans équivalent à cette échelle parmi la concurrence. C'est le troisième atout de la société : faire de son matériel une plate-forme, à l'instar d'Apple ou d'Amazon, avec son environnement logiciel qui facilite le travail des utilisateurs et rend compliqué son transfert à ses rivaux.

Jensen Huang se rend compte progressivement que la communauté des chercheurs est de plus en plus friande de son matériel pour les formidables capacités de calcul qu'il offre. Notamment à l'université de Toronto, au Canada. C'est là qu'officie le Britannique Geoffrey Hinton. Une pointure dans le milieu de l'informatique, spécialisé dans les réseaux de neurones qui tentent de répliquer le fonctionnement du cerveau. On le surnomme le « parrain de l'IA ». Il a vu passer dans son laboratoire le Français Yann Le Cun, avec lequel il partagera, ainsi que Yoshua Bengio, en 2018, le prix Turing, le « Nobel des informaticiens ».

Depuis 2009, il utilise des cartes Nvidia pour entraîner ses réseaux. En 2012, l'un de ses doctorants, Alex Krizhevsky, avec son compère Ilya Sutskever, achète sur Amazon deux cartes GeForce pour entraîner, dans sa chambre, un système de reconnaissance d'images, nourri jour et nuit de millions de photos durant une semaine. Baptisé « AlexNet », le système remporte haut la main le concours national ImageNet de reconnaissance d'images.

Le seul à utiliser des cartes graphiques en lieu et place de superordinateurs, il reconnaît des camions, des voitures, des chats et autres, avec une précision de dix points supérieure à ses concurrents. C'est une consécration pour les trois chercheurs… et pour Nvidia. Du moins dans le monde de la recherche. Car, pour l'instant, ce sont les jeux vidéo qui font massivement vivre la société.

« VRAI DÉFI »

Néanmoins, Jensen Huang, qui suit de près les exploits des chercheurs, maintient le cap. La suite s'enchaîne impeccablement. Geoffrey Hinton et le très jeune Alex Krizhevsky sont embauchés par Google, tandis qu'Ilya Sutskever intègre une entreprise naissante et plus idéaliste, OpenAI. Ils emportent avec eux la conviction de la suprématie de Nvidia en matière de calcul. Quand, en novembre 2022, OpenAI affiche aux yeux du grand public les prouesses étourdissantes de l'IA générative avec ChatGPT, la démonstration de la maturité de la technologie est faite. Dès lors, tout le monde veut en être.

Les start-up fleurissent, biberonnées par l'argent du capital-risque et des géants du Net. Mi-

crosoft apporte 10 milliards de dollars à OpenAI et lance un plan d'investissement de 50 milliards de dollars pour développer des centres de données adaptés à l'entraînement de ses machines, qui doivent avaler toute la connaissance de l'Internet durant des mois avant de pondre la moindre phrase intelligible. Amazon investit 4 milliards de dollars dans Anthropic, le concurrent d'OpenAI.

Un marché est né, sonnant et trébuchant pour Nvidia, dont la technologie est nonpareille. Selon le site spécialisé TechRadar, la société en détiendrait plus de 80 %. Comme elle ne peut pas fournir tout le monde, elle dicte son prix et choisit ses clients. Il faut compter entre 30 000 et 50 000 dollars pour un seul processeur graphique. Les plus gros centres peuvent en compter plusieurs milliers.

C'est un autre point fort de l'entreprise : la capacité – et la ténacité – à se positionner sur des marchés qui n'existent pas encore, ce que Jensen Huang appelle les *« marchés à 0 milliard »*. *« Ce qui est important*, expliquait-il devant les étudiants de l'université Harvard, le 6 mars, *ce n'est pas la taille d'un marché, mais l'importance du travail que l'on fournit. »* L'innovation précède le marché. Ce fut le cas dans la vidéo 3D, puis dans les centres de données et dans l'IA. Il espère que cela se produira dans la conduite autonome des voitures, la conception de médicaments ou la simulation, qu'il appelle *« omniverse »*. Tous domaines que la firme cultive avec la patience du jardinier.

Cependant, tout le monde n'a pas cette patience. Les investisseurs, entre autres, commencent à se poser des questions. *« Aujourd'hui, une partie importante de la demande est constituée de start-up, souvent financées par les Google, Amazon ou Microsoft. En retour, elles font tourner les centres de données de leurs bienfaiteurs, mais pour quelle utilisation finale ? »*, s'interroge le spécialiste du numérique Benoît Flamant, responsable actions chez le courtier suisse Coges Corraterie Gestion. Ce que résume l'étude de Goldman Sachs publiée fin juin, avec ce titre : « IA générative : trop de dépenses, trop peu de bénéfices ? »

Pour l'instant, les clients finaux, c'est-à-dire les industriels, testent des applications, mais ils ne sont pas encore disposés à payer les fournisseurs à la hauteur de leurs coûts. Résultat, ils perdent tous de l'argent, à commencer par le leader du marché, OpenAI.

« Des centaines de milliards sont investis dans ces modèles de langage. Tout cela doit être converti en produits que peuvent utiliser les clients et pour lesquels ils sont prêts à payer. C'est le vrai défi et, à ce stade, il n'y a pas de preuve que cela va marcher », estime l'analyste vice-président du cabinet Gartner, Alan Priestley. Pour lui, nous sommes à la veille d'une grande désillusion, phénomène classique de toute innovation naissante. Les récents résultats financiers de Google et de Microsoft ont déçu et alimenté ce doute naissant.

POUR LA SOCIÉTÉ DE SAN JOSÉ, LA CONCURRENCE ARRIVE DE TOUS CÔTÉS. D'ABORD, PAR SES RIVAUX DIRECTS, COMME AMD, MAIS AUSSI PAR SES PROPRES CLIENTS

Au-delà, des interrogations émergent sur la suite de l'histoire. Comme l'explique Yann Le Cun, aujourd'hui directeur scientifique de Meta, dans un podcast (« Génération Do It Yourself »), l'apprentissage profond, dont il est l'un des inventeurs, consiste à entraîner les machines à reconnaître des mots ou des images en leur indiquant à chaque fois si leur choix est bon ou mauvais, comme on le fait pour un enfant avec un imagier. On peut aussi l'entraîner à comprendre une structure et à deviner des mots manquants dans un texte. Il intègre rapidement une probabilité pour prédire le mot. L'intelligence artificielle est le règne du par cœur et de la statistique.

Mais est-ce cela la vraie intelligence ? C'est tout le débat. Pour le scientifique, les modèles de langage ne peuvent décrire la réalité physique qu'appréhende un enfant de 4 ans, considérablement plus riche et difficile à modéliser. On dispose d'agents qui répondent à des questions et rédigent des rapports à la vitesse de la lumière, mais aucun ne sait faire le ménage ou conduire facilement une voiture. Car la réalité physique est infiniment plus complexe que toute la littérature apprise par cœur sur Internet. Est-on sur la voie royale de l'IA ou sur une *« bretelle de sortie »*, comme le soutient à présent Le Cun ?

MARGES INSOLENTES

Forcément, ces questions vont se répercuter sur les perspectives de Nvidia. D'autant que la concurrence arrive de tous côtés. D'abord par ses rivaux directs, comme AMD, dont le produit graphique est jugé *« compétitif »* par Alan Priestley, du cabinet Gartner, mais aussi par ses propres clients. Google, Amazon, Microsoft, Meta, Tesla : tous élaborent des projets de conception de puces.

Ils entendent en finir avec le monopole Nvidia et ses marges insolentes de plus de 70 %, mais ils cherchent aussi à faire baisser les prix d'une technologie qui risque d'être invendable si elle est trop onéreuse. Pour cela, Meta et d'autres parient sur la force de l'open source, le développement d'une puce dont les plans sont ouverts à tous en vue d'une amélioration permanente. De manière à banaliser le matériel d'infrastructure.

C'est, au fond, le cycle normal de l'innovation technologique. La valeur se transfère de l'amont – ici la puce – vers l'aval – les applications et le service. Conscient du danger, Nvidia ne se voit plus en électronicien, mais en fournisseur de solutions pour tous les métiers qui veulent s'emparer de l'IA : l'automobile, la pharmacie, la robotique, la simulation... *« Nous ne sommes qu'au début de l'histoire »*, assure Serge Palaric, vice-président Alliances pour l'Europe chez Nvidia. *N'importe qui peut développer une puce, mais nous apportons une nouvelle architecture de calcul combinée aux logiciels adéquats pour répondre aux besoins des utilisateurs finaux, jusqu'à l'intérieur de leurs produits, comme les voitures. »*

La firme compte sur sa culture peu hiérarchique, sa pratique du partage de l'information en interne et l'énergie de son patron pour négocier ce virage et devenir le Microsoft ou l'Apple de l'ère de l'IA. Un changement d'échelle qui se fera sans les pionniers. Geoffrey Hinton, le « parrain de l'IA », et son élève Alex Krizhevsky ont quitté Google. Le vieux chercheur alerte désormais sur les risques de dérive d'une IA hors de contrôle. Son protégé a préféré disparaître des radars. Quant à son camarade Ilya Sutskever, il a quitté OpenAI, qu'il dirigeait avec Sam Altman, en raison d'un désaccord avec ce dernier au sujet de la sécurité. Le doute n'a pas sa place dans la Silicon Valley. ■

PHILIPPE ESCANDE



Dans un supermarché de Lille, le 30 août 2022. DENIS CHARLET/AFP

Une rentrée scolaire marquée par la recherche de promotions

Malgré la désinflation, les ménages sont en quête de bonnes affaires

En 2024, Adrien Peyroles, le directeur général de Bureau Vallée, troisième acteur de la rentrée scolaire, n'a pas pu se référer aux années précédentes pour prédire l'évolution de ses ventes de fournitures scolaires pour la période, celle-ci ayant été bousculée par les élections législatives anticipées début juillet, qui ont modifié le calendrier des départs en vacances, puis par les Jeux olympiques (JO) de Paris.

« Nous avons réalisé un très bon début juillet, avec une hausse de 10 % de chiffre d'affaires les premiers jours comparé à [2023] *et une fin du mois beaucoup plus calme, – 3 % pour la dernière semaine de juillet »*, constate le patron de ce réseau de 398 magasins en France et à l'étranger. Dans les hypermarchés, qui captent habituellement plus de 70 % des ventes de fournitures, celles de matériel scolaire ont même reculé de plus de 20 % la dernière semaine de juillet, au moment où débutaient les JO. Rien à voir avec les périodes antérieures.

Cela pourrait contribuer à accélérer le décalage progressif des achats observé depuis quelques années, du mois de juillet vers août et même vers les deux premières semaines de septembre. *« Beaucoup de familles font leurs achats de liste scolaire ou un complément dans les jours suivant la rentrée, lorsqu'elles disposent de la totalité de la liste du matériel demandé par les enseignants »*, note un porte-parole de Carrefour. Pour cette enseigne, la dernière semaine d'août représente près de 20 % des ventes de fournitures scolaires de la rentrée des classes, et les deux premières semaines de septembre plus de 10 %.

« Moindre renouvellement »

Or, traditionnellement une grande partie des ventes s'effectue après le versement de l'allocation de rentrée scolaire. Celle-ci sera attribuée, mardi 20 août, à 3 millions de familles, sous conditions de ressources. Elle a été revalorisée de 4,5 % par rapport à 2023.

Dans le même temps, le prix du panier de fournitures scolaires pour un élève entrant en classe de 6e a baissé de 1,27 % comparé à 2023, selon l'association Familles de France. Ce recul, certes modeste, marque un coup d'arrêt après plusieurs années de hausse : 11,3 % en 2023, 2,64 % en 2022 et 0,75 % en 2021. *« Un tel résultat était attendu compte tenu du ralentissement de l'inflation depuis le début de* [2024] *»*, commente l'association dans un document publié lundi 12 août. Toutefois, le coût moyen de la rentrée *« reste bien plus élevé qu'avant la crise sanitaire »*.

« Les familles sont moins portées sur les marques »

ANNIE GIROUD
chargée du secteur éducation à la Confédération syndicale des familles

Les relevés en ligne des tarifs de 135 produits (cahiers, feuilles, feutres, stylos, équerres, peinture...) effectués au début du mois de juillet par le magazine *Que choisir* confirment cette tendance, avec une diminution de 1 % par rapport à juillet 2023. Cependant, le coût de la vie restant à un niveau élevé, la recherche des bonnes affaires est une priorité.

« Les familles sont moins portées sur les marques, se regroupent à plusieurs pour acheter en lots, font différentes enseignes pour trouver le produit le moins cher, attendent plus tard les promotions », relevait, mercredi 14 août, Annie Giroud, chargée du secteur éducation à la Confédération syndicale des familles (CSF). Un constat dressé à l'occasion de la présentation d'un rapport montrant une baisse de 6,8 % des budgets consacrés à la rentrée scolaire par rapport à 2023. La CSF rappelle que cette diminution *« ne compense pas la hausse des années précédentes »* et insiste sur le montant important des dépenses tout au long de l'année.

« Les ventes en promotion n'ont jamais été aussi fortes, souligne Adrien Peyroles. *Même si cette année, on voit les deux extrêmes : des achats de produits premiers prix et des achats plaisir comme des stylos décorés, qui coûtent dix fois plus cher. Et ce sont parfois les mêmes clients. »* Dans le groupement U, qui chapeaute les magasins Hyper U et Super U, *« on a rajouté des articles de la rentrée scolaire dans* [la] *liste des produits à prix coûtant, qui avait démarré en 2023 en réponse à la crise inflationniste, pour accompagner les familles au moment de la rentrée »*, observe un porte-parole de l'enseigne.

Cette problématique inquiète Antoine Lacroix, directeur général de Maped. La marque familiale française de gommes, taille-crayons et compas craint un phénomène de *« dépriorisation des achats non essentiels au profit des achats alimentaires »*, dont les prix restent élevés. *« Ce qui pourrait entraîner un moindre renouvellement du contenu de la trousse »*, ajoute le dirigeant.

Même si, d'après un sondage OpinionWay pour l'Association des industriels de la papeterie et du bureau, la recherche du prix le plus bas possible n'arrive qu'en troisième position (34 % des répondants) dans les critères de choix des familles pour s'équiper en fournitures scolaires à la rentrée 2024, derrière la qualité des produits (56 %) et la résistance dans le temps (48 %), qui constituent leurs attentes prioritaires. ■

CÉCILE PRUDHOMME

Fournitures : système D, en attendant la gratuité

EN JUIN, les fournitures scolaires s'étaient invitées dans la campagne des législatives. A gauche, le Nouveau Front populaire plaidait pour leur gratuité, compensée par l'Etat auprès des collectivités territoriales, alors que le groupe Ensemble pour la République, emmené par le premier ministre démissionnaire Gabriel Attal, souhaitait proposer aux parents d'élèves *« des achats groupés de fournitures scolaires pour* [les] *aider à baisser le coût de la rentrée »*. Du côté du ministère de l'éducation nationale, la circulaire du 28 juin 2022 encourage les directions d'établissement scolaire à organiser ce système d'achats groupés, mais ne va pas plus loin – pour le moment.

En l'absence de pilotage national, des stratégies locales ont émergé pour s'organiser, créant des disparités sur le territoire. Certaines collectivités achètent du matériel afin de distribuer un « kit de rentrée » gratuitement aux élèves, par exemple Colombes (Hauts-de-Seine) pour ses écoliers du CP au CM2, ou le département des Bouches-du-Rhône pour tous ses collégiens.

Certaines associations de parents d'élèves se chargent, quant à elles, de commandes groupées de fournitures, afin d'en réduire le coût pour les familles. Au collège Jean-Rostand d'Armentières (Nord), un peu plus de la moitié des parents passent par la Fédération des conseils de parents d'élèves (FCPE), qui propose ce service. Anne-Charlotte Rossi, vice-présidente nationale de la FCPE et responsable pour le Nord, explique : « [En 2024], *pour la papeterie et les petites fournitures, on est à 60 euros tout compris plus 10 euros d'adhésion* [à la FCPE] *»*, soit de 20 à 30 euros de moins qu'en supermarché, selon elle.

Afin de coller au plus près des besoins des familles, le règlement des fournitures est encaissé après la distribution de l'allocation de rentrée scolaire, versée cette année le mardi 20 août, et qui concerne environ un tiers des enfants, sous condition de ressources des parents. Anne-Charlotte Rossi redirige les familles les plus en difficulté vers le fonds social du collège, une aide financière délivrée sur avis d'une commission, ou vers le milieu associatif.

« C'est un sujet qui nous préoccupe car on voit de plus en plus de gens dans la misère. Heureusement, on est dans un pays où la solidarité fonctionne à plein, mais il ne faut pas que l'Etat se dérobe », estime Abdelkrim Mesbahi, président de la FCPE. L'association milite pour une école intégralement gratuite, une revendication qu'elle partage, entre autres, avec la Confédération syndicale des familles. ■

VICTORIA LEMAIRE

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

Gilles Perraudin, pour l'amour de la pierre

Pour le pavillon d'accueil des carrières de Fontvieille, l'architecte a utilisé des blocs taillés en trapèzes rectangles

ARCHITECTURE
FONTVIEILLE (BOUCHES-DU-RHÔNE)

C'est un petit bâtiment en pierre très simple, un volume orthogonal d'un seul tenant qui s'élève sur un seul niveau. Ce pavillon d'accueil des carrières de Fontvieille (Bouches-du-Rhône), pour autant, ne ressemble à rien de connu. C'est sa façade qui le distingue. Un mur épais percé un peu partout de formes géométriques bizarres, asymétriques, colorées pour certaines par les filtres qui y ont été apposés. Pour arriver à ce résultat, l'architecte Gilles Perraudin s'en est remis au principe qui fonda en son temps le groupe de recherche littéraire de l'Oulipo, selon lequel la liberté pouvait jaillir de la contrainte. En l'espèce, il a consisté à travailler avec des blocs de pierre identiques, 70 centimètres d'épaisseur, 800 kilogrammes chacun, et taillés dans la forme pour le moins insolite d'un trapèze rectangle. L'idée était de les assembler à sec comme les pièces d'un jeu pour enfants, en les permutant dans toutes les positions possibles jusqu'à atteindre une forme d'harmonie.

La combinaison d'estafilades brisées, de petites meurtrières verticales, de grands champignons pointus sur laquelle s'est arrêté l'architecte produit à l'intérieur des cadrages cubistes sur les carrières de pierre et la végétation sauvage. Des rais de lumière sillonnent la pénombre ambiante. Autour d'une fontaine en pierre, petite tour de Babel sur laquelle s'écoule un filet d'eau claire, des bancs en pierre invitent à s'asseoir et à profiter un instant de la fraîcheur du matériau. Il y a de la magie dans l'air, et de la fraîcheur surtout, qui contraste merveilleusement avec le cagnard du dehors.



Le pavillon d'accueil des carrières de Fontvieille (Bouches-du-Rhône), conçu par Gilles Perraudin. FLORENT MICHEL/11H45

Matériaux biosourcés

Descendant d'une lignée d'ouvriers et de paysans, Gilles Perraudin est entré dans la pierre comme on entre en religion. Après un début de carrière placé sous les auspices de l'architecture high-tech, un projet de chai qu'il réalise à Vauvert (Gard), en 1998, sur un domaine viticole dont il venait de faire l'acquisition, lui ouvre les yeux sur les propriétés de ce matériau naturel que le secteur de la construction a abandonné après la guerre au profit du béton armé. *« La pierre est un matériau qui respire,* prêche-t-il aujourd'hui, avec la foi des convertis. *Elle rejette dans la journée l'humidité qu'elle a absorbée durant la nuit, rafraîchit ainsi naturellement l'atmosphère… C'est une ressource quasiment inépuisable – la Terre est faite de pierre – et qu'on peut réutiliser indéfiniment. Par ailleurs, elle ne pollue pas – du moins quand on la monte à sec. Sa taille demande très peu d'énergie. Son bilan carbone est d'autant plus faible qu'on peut la transporter en bateau ou en train… »*

Grand admirateur de Frank Lloyd Wright (1867-1959), de Louis Kahn (1901-1974), d'Alvar Aalto (1898-1976), Gilles Perraudin prend conscience, en travaillant la pierre, du grand égarement que fut *« la rupture de la modernité »* et de la responsabilité de l'architecture du XXe siècle dans le désastre écologique qui asphyxie la planète. Tandis que le béton épuisait les ressources et que sa conception émettait des quantités astronomiques de Co_2, le verre déferlait en masse dans toutes les régions du monde, et avec lui la climatisation qui rendait non seulement cette aberration possible mais désirable.

Il y a de la magie dans l'air, et de la fraîcheur surtout, qui contraste avec le cagnard du dehors

Remettant en question la quête de perfection caractéristique du mouvement moderne, l'architecte renoue avec les enseignements d'André Ravéreau (1919-2017), grand spécialiste de l'architecture du Sahara auprès de qui il a passé plusieurs mois en stage dans sa jeunesse, dans la vallée du M'zab, en Algérie, qui avait érigé en règle d'or le principe d'adéquation entre la matière, le climat et les formes de l'architecture. *« La réponse à nos problèmes n'est pas dans la technicité, elle est dans notre manière d'être au monde,* écrit-il dans ses Mémoires, parus en mai aux éditions Caryatide sous le titre, emprunté à Jean Giono, *Les jours sont ronds* (192 pages, 25 euros). *L'absence de considération pour la matière, c'est ce qui a détruit notre monde ; il faut laisser la matière dicter sa loi. Ce n'est pas moi qui fais le bâtiment, c'est le matériau qui me guide, qui doit nous indiquer le chemin vers un rapport harmonieux au monde. »*

En basculant dans le XXIe siècle, Gilles Perraudin, bientôt associé à son fils Jean-Manuel, ne construira quasiment plus qu'en matériaux biosourcés. En terre, en bois, et surtout en pierre. Multipliant les projets de logements, de chais, de petits musées, il passe maître dans l'art longtemps oublié de la stéréotomie, cette technique de la découpe et de l'assemblage de la pierre qui permet d'élaborer des structures complexes comme des voûtes ou des escaliers.

Quête de dépouillement

Fort de cette expertise que les architectes ne sont pas nombreux à posséder aujourd'hui, il bat en brèche l'idée selon laquelle construire en pierre serait plus coûteux que construire en béton. *« Le prix de la pierre est supérieur au prix du parpaing, mais il faut ajouter le coût de l'enduit, des rails d'acier, de la vêture… A la fin, et pour peu qu'on prenne en compte à son juste prix la pollution induite par le béton, nos logements ne sont pas plus chers que l'équivalent en béton. On sait maîtriser les prix grâce à nos savoir-faire accumulés. »*

Il n'empêche, les normes du secteur de la construction, initialement conçues pour le béton, tendent à réduire les avantages de la pierre. *« Les isolants imposés par la réglementation ont été conçus pour des systèmes constructifs à faible inertie thermique. L'été, la température ne baisse pas dans ce type de bâtiments. Il n'y a pas d'autres solutions que la climatisation, ce qui demande trois fois plus d'énergie que le chauffage. »* Appliquées sur d'épais murs en pierre qui devraient naturellement rafraîchir l'atmosphère lorsqu'il fait chaud dehors, ces couches d'isolant empêchent la matière de « respirer » et en neutralisent l'inertie. Cette propriété cruciale pour le confort d'été devrait pourtant être la priorité absolue à l'aune du réchauffement climatique, martèle l'architecte, qui souligne que l'être humain peut facilement se protéger du froid (en se couvrant davantage, en se collant aux autres), alors qu'il n'a rien d'équivalent à sa disposition pour résister aux fortes températures.

« Il faut laisser la matière dicter sa loi. Ce n'est pas moi qui fais le bâtiment, c'est le matériau qui me guide »
GILLES PERRAUDIN

Faisant sienne cette maxime de Léopold Sédar Senghor (1906-2001), selon laquelle *« nous n'héritons pas de la terre de nos parents, nous l'empruntons à nos enfants »*, Gilles Perraudin dit rechercher désormais le *« degré zéro de l'architecture »*. Une quête de dépouillement qui rime avec ancrage local, accueil du vivant, approche d'artisan dont l'horizon ultime est *« la dissolution de l'ego d'architecte »*.

La manière qu'il a d'évoquer le destin futur de la maison qu'il s'est construite sur le delta du Sine Saloum, au Sénégal, belle bâtisse en pisé ouverte aux quatre vents où il vit désormais la moitié de l'année, donne à penser qu'il est sur la bonne voie : *Il y a de fortes chances, avec la montée des eaux, qu'elle finisse engloutie, et c'est très bien comme cela : elle est faite de matériaux entièrement naturels. »* ■

ISABELLE REGNIER

L'« acupuncture architecturale » de Xu Tiantian

Le centre Arc en rêve, à Bordeaux, présente le projet, en cours de réalisation, de reconversion des carrières de pierre de Huangyan, au sud de Shanghaï

EXPOSITION
BORDEAUX

Au centre de la galerie blanche, le plus petit des deux espaces d'exposition du centre d'architecture Arc en rêve, à Bordeaux, une maquette translucide flotte dans le vide comme en suspension. Sa forme insaisissable, fascinante, se déploie en un archipel de cavités aux parois déchiquetées dont la base enferme une substance vert pâle qui rayonne dans l'obscurité. Difficile de comprendre au premier coup d'œil de quoi il s'agit. Il faut s'approcher, se glisser entre ces îlots luminescents, découvrir ce qui s'y niche : ici un pont, là la terrasse de ce qui ressemble à un petit restaurant, là encore une plate-forme dont on n'est pas bien sûr de l'usage qui peut être le sien…

Les cartels de l'exposition « Vides de pierre » nous renseignent sur la nature de l'objet. Il s'agit bien d'une maquette d'architecture, et pas, comme on pourrait l'imaginer, d'une installation artistique. Son aspect onirique reflète la nature de ce qu'elle représente, un projet d'une grande délicatesse, tendu entre l'extrême fragilité et la monumentalité sublime. C'est la première phase d'une initiative d'envergure, livrée en 2019, qui vise à reconvertir en espace public l'extraordinaire patrimoine naturel que constituent les carrières de Huangyan, monumental paysage de pierre (20 000 mètres carrés au total) situé dans une zone reculée du Zhejiang, au sud de Shanghaï, qu'un exode rural massif a laissé exsangue.

A la manœuvre, Xu Tiantian, architecte chinoise connue pour être la première femme à avoir ouvert une agence dans son pays (DnA Design and Architecture, à Pékin, en 2004). Elle l'est aussi pour son engagement dans la revitalisation des campagnes chinoises, un attachement aux savoir-faire locaux, ancestraux, qu'elle place au cœur de ses projets, qui lui valent aujourd'hui une reconnaissance internationale et de nombreuses distinctions (notamment, en 2023, le Global Award for Sustainable Architecture).

Cavités sculptées

Xu Tiantian a convaincu les autorités locales de renoncer à divers projets d'exploitation commerciale et touristique pour la suivre dans son idée d'espace public destiné aux habitants. Ce qui pourrait constituer, pour cette communauté violentée par l'histoire, comme une réparation, qui allait de pair avec un grand respect de ce patrimoine naturel, une approche qui consistait à traiter ces cavités sculptées comme des architectures grandioses.

La fragilité du site, qu'il a d'abord fallu consolider, était la boussole du projet ; le désir d'en célébrer la majesté et de préserver l'écosystème qui s'était développé en son sein, le gouvernail. L'intervention ne pouvait qu'être minimaliste – de l'*« acupuncture architecturale »*, pour reprendre une expression forgée par l'architecte. C'est dans cet esprit qu'elle a imaginé le programme, avec l'idée de peser le moins possible, de ne toucher quasiment à rien : ici un pont couvert par une toiture en bois, où peuvent s'installer des artisans et des commerçants ; là un espace de lecture à ciel ouvert ; là encore une plate-forme dévolue à la contemplation ; plus loin un café-restaurant, une galerie d'exposition, une salle de spectacle… On donnerait cher pour être à la place d'un des petits personnages collés sur la maquette. ■

I. R.

Vides de pierre, Arc en rêve, 7, rue Ferrère, à Bordeaux. Jusqu'au 27 octobre.

Politiques et artistes saluent la star Alain Delon

La mort de l'acteur, à l'âge de 88 ans, a suscité une vague de réactions, d'Emmanuel Macron à Brigitte Bardot

Il n'échappe à personne que la mort d'Alain Delon suscite une émotion intense. Elle est à la mesure non seulement de la dimension du talent, du charisme et de la grâce de cet acteur, mais aussi sans doute, du sentiment général que quelque chose, avec lui, finit de s'éteindre, qui touche au modèle et au statut de la « star » de cinéma. Au sens où Edgar Morin la définissait : *« L'histoire des stars recommence à sa mesure l'histoire des dieux. »* C'est évident depuis l'étranger, c'est encore plus sensible en France où sa disparition emporte quelque chose qui touche intimement à l'image et à la projection que se fait de lui-même le pays. Cela se sent dans les termes, mais aussi bien dans l'ampleur sociologique de la déploration.

En la matière, les politiques, qui savent le mieux, avec les acteurs et les actrices précisément, ce que signifie l'enjeu de la représentation nationale, répondent toujours présents à ce rendez-vous. L'actuel président, Emmanuel Macron, écrit ainsi sur le réseau social X : *« Mélancolique, populaire, secret, il était plus qu'une star : un monument français. »* Le communiqué officiel de l'Elysée précisant : *« Irrégulier, affranchi, intemporel, Français de toujours. »* L'un de ses prédécesseurs à l'Elysée, Nicolas Sarkozy, estime, quant à lui, qu'Alain Delon *« était le plus français de tous nos acteurs et en même temps le plus international »*. Le premier ministre démissionnaire, Gabriel Attal, manie l'anaphore : *« Etoile du cinéma. Etoile populaire. Etoile viscéralement française. »*

« La France orpheline »

Les accompagnent – dans cette exaltation de l'incarnation « française » – beaucoup d'autres voix. Celle de Bruno Retailleau (LR) : *« Alain Delon aimait la France et les Français aimaient Alain Delon »*. De Rachida Dati, ministre démissionnaire de la culture : *« Il laisse la France orpheline de sa plus belle incarnation »*. D'Eric Ciotti (LR) : *« Il restera à jamais aux yeux du monde l'homme français avec un grand H. (...) Patriote sincère et homme de droite, Alain Delon a toujours défendu une certaine idée de la France. »* Celle de Marine Le Pen (RN) : *« C'est une petite partie de la France qu'on aime qui part avec lui. »* D'Eric Zemmour (Reconquête !) : *« Il fut l'incarnation de l'élégance française, du style français, et du cinéma français. »*

Faut-il, dans un pays à ce point divisé, qu'on se languisse d'une idée de la France pour tant la ressasser. Il n'échappe ce faisant à personne que la droite française est ici à l'unisson d'un acteur qui partageait sa vision, dans tout son spectre. Bruno Le Maire (ministre de l'économie démissionnaire), à cet égard, marque toute sa différence, en s'affichant d'abord comme spectateur reconnaissant : *« Il y a des samouraïs qui sont des princes et des acteurs qui sont un plein soleil : merci pour cette immense vie de cinéma. »*

« C'était mon dieu »

A gauche, en revanche, les hommages sont à la fois plus rares et moins patriotiquement orientés. Tel celui de la maire (PS) de Paris Anne Hidalgo : *« Figure emblématique du cinéma français, il aura marqué les esprits et les cœurs, en France et dans le monde entier, et laisse derrière lui une carrière à la longévité exceptionnelle. »* Ou, plus expéditif, de Lucie Castet (NFP), en lice pour le poste de premier ministre : *« Que ce grand acteur repose en paix. »* Il restait à Fabien Roussel (PCF) d'y mettre une pointe de ferveur populo et une allusion sentie à sa connaissance du métier : *« Il est parti rejoindre le Gabin et Bebel ! Silence ça tourne ! »*, et à Jack Lang, ex-ministre socialiste de la culture, une touche de sensualité : *« Le Guépard ne rugira plus mais son visage botticellien, son sourire charmeur et ses yeux magnétiques continueront de nous hanter encore longtemps. »*

Plus largement, les hommages fusent d'absolument partout, et l'on remarque l'humaine propension à ramener à soi l'artiste d'intérêt universel dont on déplore la disparition. C'est à ce titre que la Fondation Brigitte Bardot célèbre *« un grand ami des animaux »* que le Tour de France salue en lui *« un grand passionné de cyclisme »* et qu'un communiqué du Puy du Fou, en Vendée, où se célèbre la mémoire de la chouannerie, rappelle qu'il fut *« parmi les premiers à prêter sa voix à la cinéscénie »*.


Nicolas Sarkozy, Carla Bruni-Sarkozy et Alain Delon, lors de l'Exposition universelle de Shanghaï, en avril 2010. PHILIPPE WOJAZER/AFP

« Il y a des samouraïs qui sont des princes et des acteurs qui sont un plein soleil »
BRUNO LE MAIRE
ministre de l'économie démissionnaire

Les industries qui utilisèrent son image ne manquent pas à l'appel. Dior en tête, qui déplore *« la perte d'un de ses plus proches amis »* non sans vaporiser son communiqué d'une touche de ce parfum *[Eau sauvage]* dont l'acteur faisait vendre *« la fragrance iconique et le symbole de la masculinité éternelle »*.

Enfin, c'est naturellement depuis sa maison, le cinéma, que viennent les louanges sans doute les plus circonstanciées, encore qu'elles semblent moins spontanément nombreuses qu'on aurait pu le supposer. A l'instar de celle de Thierry Frémaux, délégué général du Festival de Cannes, qui synthétise en quelques mots ce que représenta sur la planète cinéma Alain Delon : *« Il incarnait le cinéma français bien au-delà des frontières, il fut l'image des "trente glorieuses" triomphantes, il était de ces personnalités qui s'adressaient conjointement au grand public comme aux spécialistes, œuvrant pour le cinéma commercial comme pour le cinéma d'auteur. »*

« C'était mon dieu » (l'actrice Véronique Jannot). *« C'était l'acteur le plus original du cinéma français »* (le cinéaste Costa-Gavras). Il y a, enfin, cette incroyable sentence de Brigitte Bardot, si tôt retirée d'une gloire non moindre que la sienne : *« Alain, en mourant, met fin au magnifique chapitre d'une époque révolue dont il fut un monument souverain. »* Son chic est de célébrer l'immarcescible acteur, mais aussi bien chacun d'entre nous. Si loin, si près, ainsi meurent les stars. ■

JACQUES MANDELBAUM

Une aura mondiale, jusqu'au Japon

La mort de l'acteur a donné lieu à de nombreux hommages dans les médias

Célèbre en Italie pour y avoir tourné avec Luchino Visconti ou Michelangelo Antonioni, Alain Delon bénéficiait d'une renommée internationale dans de nombreux autres pays où l'acteur et ses films étaient vénérés. Dès l'annonce de sa mort, dimanche 18 août, les hommages se sont multipliés dans les médias à commencer par le Japon. Le quotidien *Yomiuri* rappelle qu'il avait l'étiquette du *« nimaime »*, un terme de théâtre kabuki désignant *« l'homme beau, séduisant, à la gestuelle et aux paroles douces »*. Le quotidien *Mainichi* publie un portfolio titré « Le parcours de l'homme le plus beau », qui montre l'acteur lors de ses fréquents voyages au Japon.

Dans les années 1960 et 1970, la popularité d'Alain Delon était énorme au Japon. Dépassant celle des stars hollywoodiennes, il apparaissait dans de nombreuses publicités, telles celle pour le fabricant de vêtements D'Urban. Son slogan, dit en français par Delon : *« D'Urban, c'est l'élégance de l'homme moderne. »*

Aux Etats-Unis, où l'acteur avait échoué à faire carrière, la presse a des mots élogieux pour rappeler sa mémoire, un homme *« intense et intensément beau »*, une *« star internationale »* courtisée par les plus grands cinéastes de son temps, écrit le *New York Times*, tandis que le magazine *New Yorker* élève l'acteur français au rang de *« plus bel homme de l'histoire du cinéma »*.

Succession

En Suisse, dont Alain Delon était citoyen depuis 1999 et où il faisait des séjours réguliers, *Le Temps* salue le *« dernier grand mythe du cinéma français »* tout en rappelant une seconde partie de carrière gâchée. Le quotidien aborde aussi la question de la succession : *« Et ce n'est pas une mince affaire qui s'annonce, cet héritage se montant à plusieurs dizaines de millions d'euros, en propriétés immobilières, œuvres d'art, royalties sur ses films, marques de vêtements, de lunettes et autres parfums. »*

La presse roumaine évoque avec des superlatifs le parcours d'un acteur considéré comme un sommet du cinéma mondial, emblème, pour les Roumains, d'une génération d'acteurs qui a enchanté leurs vies. *« Adieu Alain Delon et chapeau ! »*, écrit le journal *Cotidianul*, *« tu peux compter sur notre reconnaissance »*. *« Alain Delon reste un modèle*, a déclaré l'ancien premier ministre libéral Nicolae Ciuca. *Il n'a jamais été un de ces acteurs de pacotille qui te demandent de leur donner un like et un subscribe sur les réseaux sociaux. Ses films m'ont permis de m'évader du communisme. »* Le cinéma français a en effet été une bouffée d'oxygène pendant les années de dictature.

Le quotidien libanais *L'Orient-Le Jour*, qui consacre un long article à *« l'une des dernières légendes du cinéma français »*, rappelle le voyage de Delon avec l'actrice Mireille Darc (1938-2017) en 1980 au Liban en pleine guerre civile pour... vendre ses parfums.

En Russie, en dépit de quelques bouquets de fleurs déposés devant l'ambassade de France, la mort d'Alain Delon a été accueillie dans une relative indifférence. La presse rappelle le destin de la *« superstar de l'âge d'or du cinéma français »*, mais raconte aussi les *« ténèbres de sa démence »*, selon l'expression du site Kino.

Alain Delon avait eu ces dernières années une relation complexe avec la Russie de Vladimir Poutine. En 2021, dans une interview, il avait loué le chef du Kremlin mais, un an plus tard, après le lancement de « l'opération militaire spéciale » du Kremlin en Ukraine, l'acteur avait publiquement soutenu Kiev et organisé un entretien en visioconférence avec le président ukrainien – et ex-acteur –, Volodymyr Zelensky. Sans surprise, Vladimir Poutine n'a pas réagi à la mort d'Alain Delon. En revanche, l'Ukrainien Andriy Yermak, le bras droit de Zelensky, a rendu hommage à l'acteur sur X : *« Merci de soutenir l'Ukraine. Condoléances à la famille et aux proches. »* ■

SERVICE INTERNATIONAL

En Italie, un hommage à Rocco et Tancrède

Alain Delon avait tourné avec plusieurs des plus grands cinéastes transalpins

ROME - *correspondant*

Dans un entretien accordé en 1996 à l'émission « Sottovoce » de la Rai 1, première chaîne publique italienne, Alain Delon, mort dimanche 18 août, s'était défini comme *« Français de naissance mais Italien de cœur »*. S'exprimant dans un italien fluide, l'acteur expliquait alors au journaliste Gigi Marzullo que ce fut bel et bien dans cette Italie, retrouvée à l'occasion d'un festival, que sa vie d'artiste, mais surtout sa vie d'homme, avait débuté. Alain Delon se disait fier d'y avoir appris une langue et une *« manière de vivre »*, évoquant avec nostalgie la *dolce vita* romaine du début des années 1960 qu'avait peinte dans toute sa joie et sa mélancolie Federico Fellini (1920-1993).

Car la biographie d'Alain Delon est aussi une histoire italienne. L'acteur n'avait pas encore 25 ans quand a eu lieu, en 1959, sa rencontre capitale pour le reste de sa carrière avec le cinéaste italien Luchino Visconti (1906-1976). Sous sa direction, il a incarné deux ans plus tard, dans *Rocco et ses frères*, un exilé du sud de l'Italie dans la Milan sombre et impitoyable du miracle économique italien, période de grande migration des méridionaux chassés par la misère vers de prospères cités du Nord en plein développement.

En 1963, toujours avec Visconti, Alain Delon prête son visage à la représentation d'un autre moment charnière de l'histoire italienne, interprétant le rôle de Tancrède, le rejeton d'une aristocratie sicilienne décadente rattrapée par l'unification politique de la Péninsule dans *Le Guépard*, chef-d'œuvre qui obtient la Palme d'or à Cannes.

Entre-temps, il tourne dans *L'Eclipse* du grand maître italien Michelangelo Antonioni avec l'actrice Monica Vitti en 1962, et une décennie plus tard, il joue le rôle principal dans *Le Professeur* (1971) de Valerio Zurluni. Le passage du temps commence tout juste à se voir sur son visage alors qu'il incarne dans une Rimini hivernale et brumeuse, un individu sans passé ni avenir, perdu dans la confusion politique et morale de l'après-1968.

« C'est par l'Italie, et notamment avec Visconti, que, très jeune, Alain Delon a accédé à l'Olympe du cinéma mondial », déclare au *Monde* Gian Luca Farinelli, directeur de la cinémathèque de Bologne, une institution majeure du cinéma transalpin. *« Delon était l'un des derniers d'une génération d'acteurs qui avaient une double vie franco-italienne comme Marcello Mastroiani, Serge Reggiani ou Philippe Noiret... Dans un cinéma vraiment européen, plus intégré qu'aujourd'hui. »*

« A toi pour toujours »

Pour la présidente des studios Cinecittà, Chiara Sbarigia, interrogée par *Le Monde*, *« Alain Delon a été un protagoniste de l'âge d'or du cinéma italien. Il fait aussi partie de notre histoire »*. Le directeur artistique de la Mostra de Venise, Alberto Barbera, a pour sa part salué dans un communiqué un *« acteur extraordinaire, une icône du cinéma français qui doit une partie de son succès planétaire aux films tournés en Italie »*.

Tandis que l'annonce de la mort d'Alain Delon était traitée en toute première place dans les médias italiens dimanche, des responsables politiques chargés des dossiers culturels au sein de la majorité et du gouvernement de la présidente du conseil, Giorgia Meloni, y sont aussi allés de leurs déclarations élogieuses.

Parmi tous les hommages, le plus personnel a été livré par l'actrice italienne Claudia Cardinale, sa partenaire dans *Le Guépard*. Dans un communiqué aux agences de presse elle a déclaré, faisant référence à une scène dansée légendaire du film : *« Le bal est fini. Tancrède est parti danser avec les étoiles... »* Et de signer en reprenant le prénom du personnage qu'elle incarnait au côté d'Alain Delon en 1963 : *« A toi pour toujours, Angelica. »* ■

ALLAN KAVAL

Six portraits coups de poing de para athlètes

En amont des Jeux paralympiques, des témoignages émouvants


Gabriel Araujo, double médaillé or et argent en para natation, dans « A corps perdus », de Thierry Demaizière et Alban Teurlai. FALABRACKS/FTV

FRANCE 2
MARDI 20 - 21 H 10
DOCUMENTAIRE

Observateurs attentifs des corps et conteurs d'aventures humaines, ils ne pouvaient pas passer à côté des Jeux paralympiques de Paris. Aussi, le duo de « portraitistes » comme ils se définissent, s'est-il reconstitué, formé par Thierry Demaizière (intervieweur intimiste pour « Sept à huit », sur TF1, jusqu'en 2018) et Alban Teurlai, aux images. Pour réaliser *A corps perdus*, ils ont suivi, dans la durée, six para athlètes et quelques-uns de leurs proches, chez eux, au quotidien et à l'entraînement, intensif, alors que les compétitions se déroulent du mercredi 28 août au dimanche 8 septembre, sur les mêmes sites que les Jeux olympiques.

On connaissait leur aptitude à susciter les confidences – après *Lourdes* (2019), auprès de pèlerins catholiques, et *Allons enfants* (2022), auprès de jeunes lycéens. On découvre là un documentaire coup de poing, sans lieux communs ni discours formatés sur l'inclusion, mais avec de la douleur, de la rage et de la bonté.

Danger de mort

Le film débute par la rencontre avec trois Français. D'abord, Cédric Nankin, élu « meilleur défenseur au monde » en rugby fauteuil. Né sans bras ni jambes, il doit en partie cet excellent résultat sportif à sa rencontre avec Ryadh Sallem, entrepreneur et athlète qui, à 53 ans, espère remporter avec lui l'or en rugby fauteuil. Puis Anne-Sophie Centis (cyclisme en tandem), qui a définitivement perdu la vue à 20 ans, avant d'avoir deux enfants. Et Alexis Hanquinquant, équipé d'une prothèse lame, après avoir été amputé de la jambe droite à 23 ans. Tous deux on en commun la colère et la douleur. Lui a choisi le para triathlon, parce que c'est l'une des disciplines les plus exigeantes. *« C'est quoi la douleur de l'entraînement par rapport à ce qu'il a enduré ? »*, commente son entraîneur. Pour elle, le plus dur est de ne pas voir ses fils. Elle a choisi un métier difficile, kinésithérapeute dans un service pour enfants dont *« le pronostic vital est engagé »*, dit-elle. *« La souffrance que je vois à l'hôpital me permet de résister à la mienne »*, ajoute-t-elle.

Le récit prend une dimension différente avec les para athlètes étrangers. Ainsi l'Afghane Zakia Khudadadi, championne d'Europe de para taekwondo. Alors qu'elle s'apprêtait à participer aux Jeux de Tokyo, en 2021, elle s'est retrouvée en danger de mort à l'arrivée des talibans – *« Je suis handicapée* [mains atrophiées], *en plus je suis une femme, et hazara »*, une minorité persécutée. Elle lance alors un SOS via les réseaux sociaux. Une femme, en France, va la sauver. Au Brésil, lorsque Gabriel Araujo (double médaillé or et argent en para natation) est né, sans bras et avec de très courtes jambes, sa mère, croyante, a estimé que c'était une chance. Elle raconte à la caméra comment elle lui a appris à marcher la tête haute et à sourire. Gabriel sourit effectivement en espérant rapporter de Paris *« trois médailles et une photo prise sous la tour Eiffel »*.

Oksana Masters n'a, elle, pas connu d'amour maternel. Née en Ukraine avec de graves malformations aux jambes, ses parents l'ont abandonnée, et elle a grandi à l'orphelinat, où elle a été violée. Jusqu'à ce qu'une Américaine l'adopte. C'est en tant qu'athlète paralympique la plus titrée des Etats-Unis qu'elle concourt à Paris. Avec, en tête, une citation de Coco Chanel : *« Pour être irremplaçable, il faut être différente. »* ■

CATHERINE PACARY

A corps perdus, *de Thierry Demaizière et Alban Teurlai (Fr., 2024, 100 min).*

En Amazonie, un explorateur en quête d'une cité perdue

Entre cinéma d'action, épopée historique et biopic, le réalisateur James Gray signe une adaptation élégante d'un ouvrage de David Grann

OCS
MARDI 20 - 22 H 25
FILM

Au premier abord, le film de James Gray semble s'enraciner dans une tradition littéraire et cinématographique désuète, des romans d'Arthur Conan Doyle à ceux d'Edgar Rice Burroughs. Adapté d'un ouvrage de David Grann (Robert Laffont, 2010), lui-même inspiré des exploits de l'explorateur Percival Harrison Fawcett (1867-1925), disparu en Amazonie en pleine quête d'une cité perdue, *The Lost City of Z* procède d'un discret mais implacable travail critique de ce qui fut peut-être, longtemps, l'un des rêves de l'homme blanc occidental, avec ses préjugés, ses illusions. Officier déclassé, en raison d'une généalogie socialement imparfaite, Percy Fawcett (Charlie Hunnam) est envoyé en Amazonie, par la Société royale géographique londonienne pour y pratiquer un relevé de frontières entre la Bolivie et le Brésil. L'expédition prend, au terme d'un voyage périlleux, une autre dimension. La petite forme du cinéma d'action, fût-il de série B, se mêle harmonieusement avec la grande de l'épopée historique et du biopic ample.

Convaincu d'avoir trouvé les vestiges d'une civilisation perdue, mais se heurtant à l'incrédulité des autorités, Fawcett va tenter d'en apporter la preuve au cours d'une seconde expédition. *The Lost City of Z* devient alors le récit d'une obsession dont la signification n'est pas tout entière réductible à la psychologie de son personnage central. La quête de Fawcett va se nourrir de la frustration engendrée par l'inaboutissement, bousculer les prescriptions de la société et de sa vie de famille – réduite aux moments qu'il passe chez lui, entre deux expéditions.

L'élégance du film réside dans cette manière de faire ressentir les forces contradictoires qui déterminent le désir d'aventure et de savoir de Fawcett. Tout le film tend vers l'hypothèse impossible d'une fusion de mondes opposés. Le montage est ici un procédé technique au service de la narration tout autant qu'il devient l'essence même de la quête quasi métaphysique de ce qui sépare les « civilisés » des « sauvages », les hommes des femmes, les pères des fils.

On pourrait citer une lignée cinématographique pour définir *The Lost City of Z* : David Lean (1908-1991) pour le goût de l'épopée ; Stanley Kubrick (1928-1999) pour la description de mécanismes abstraits qui meuvent les individus malgré eux ; Luchino Visconti (1906-1976) pour cette intelligence des forces sociales confrontées à la malédiction des liens du sang. Au risque de passer à côté de la singularité du travail de Gray, qui combine avec une subtilité inouïe toutes ces préoccupations. ■

JEAN-FRANÇOIS RAUGER

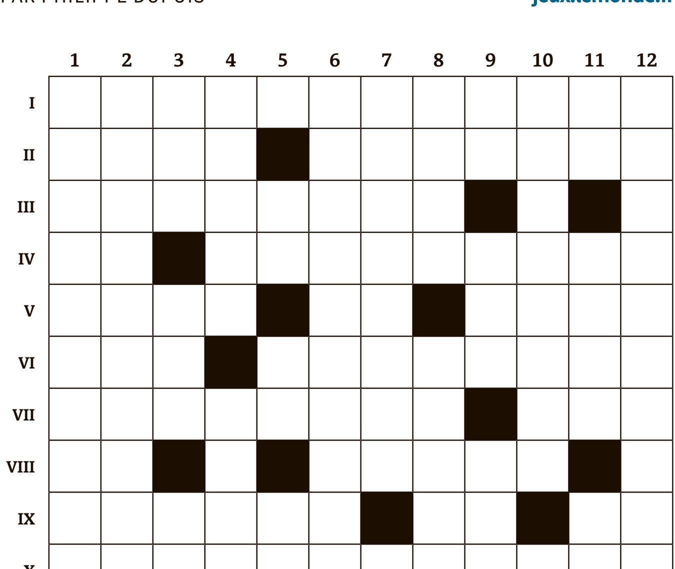
The Lost City of Z, *de James Gray (EU, 2016, 140 min). Avec Charlie Hunnam, Robert Pattinson, Sienna Miller.*



MOTS CROISÉS

GRILLE N° 24 - 194
PAR PHILIPPE DUPUIS

Retrouvez l'ensemble de nos grilles sur jeux.lemonde.fr



HORIZONTALEMENT

I. Très vulgairement embêté. **II.** Charmante approche quand elle ne devient pas harcèlement. Comme des voiles bien diminuées. **III.** Descend des montagnes russes. **IV.** Résistible chez BB. Passée au peigne fin. **V.** Le bruit quand ça claque. Deux de trois. Rôti mal ficelé. **VI.** Cours asiatique. Injectai pour protéger. **VII.** Découpe le bout de gras. Tranchant par la droite. **VIII.** Livre anglaise. Au bout des flèches. **IX.** Dans le beurre et l'huile d'olive. Point. Autre moi. **X.** Enregistre ceux qui partent en arrivant.

VERTICALEMENT

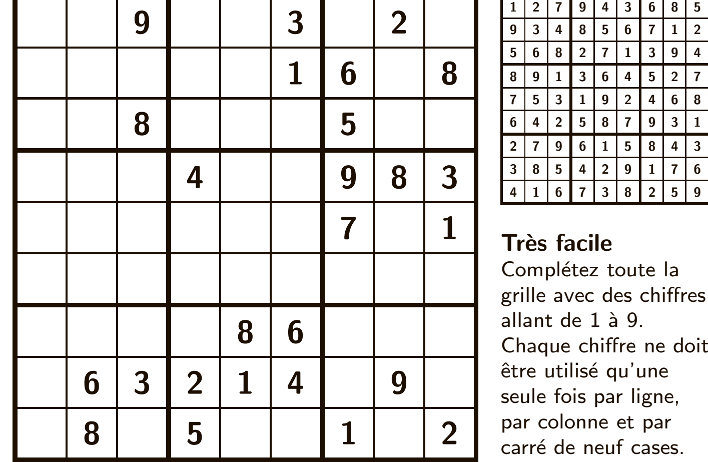
1. Fait bon ménage dans les canons et les biberons. **2.** Laisse passer le grain et l'averse. **3.** Laisse passer le fuyard. Passe partout. Points opposés. **4.** Petite commune de la Côte-d'Or. Sa peau fait briller. **5.** Bouts de laiton. Belle à cornes. Drame au Japon. **6.** Revient chaque année à la même époque. **7.** Malmenions le chignon. **8.** Pli confidentiel. Arrêta tout. **9.** Queue de souris. On s'y accroche tant bien que mal. Mal lue, mal élu. **10.** Facilite l'approche. **11.** Article. Supporte provisoirement. Support d'infos. **12.** Transformée au labo.

SOLUTION DE LA GRILLE N° 24 - 193

HORIZONTALEMENT I. Elucubration. **II.** Ponantais. Va. **III.** Luises. Damai. **IV.** Urfé. Marais. **V.** CDI. Obusiers. **VI.** Heaumes. Ea. **VII.** Am. Nivelée. **VIII.** Gère. ULM. CAC. **IX.** Enu (une). Rée. Arme. **X.** Statistiques.

VERTICALEMENT 1. Epluchages. **2.** Lourdement. **3.** Unifia. Rua. **4.** Casé. Une. **5.** Une. OMI. Ri. **6.** BTS. Bévues. **7.** Râ. Muselet. **8.** Aidas. Lm. **9.** Tsarine. Aq. **10.** Mae. Ecru. **11.** Ovaire. Ame. **12.** Naissances.

SUDOKU
N°24-194



		9			3		2	
					1	6		8
		8				5		
			4			9	8	3
						7		1
				8	6			
	6	3	2	1	4		9	
	8		5			1		2

1	2	7	9	4	3	6	8	5
9	3	4	8	5	6	7	1	2
5	6	8	2	7	1	3	9	4
8	9	1	3	6	4	5	2	7
7	5	3	1	9	2	4	6	8
6	4	2	5	8	7	9	3	1
2	7	9	6	1	5	8	4	3
3	8	5	4	2	9	1	7	6
4	1	6	7	3	8	2	5	9

Très facile
Complétez toute la grille avec des chiffres allant de 1 à 9. Chaque chiffre ne doit être utilisé qu'une seule fois par ligne, par colonne et par carré de neuf cases.

Réalisé par Yan Georget (https://about.me/yangeorget)

Le Monde est édité par la Société éditrice du « Monde » SA. Durée de la société : 99 ans à compter du 15 décembre 2000. Capital social : 124.610.348,70 €. Actionnaire principal : Le Monde Libre (SCS).

Rédaction 67-69, avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris. Tél. : 01-57-28-20-00

Abonnements par téléphone au 03 28 25 71 71 (prix d'un appel local) de 9 heures à 18 heures. Depuis l'étranger au : 00 33 3 28 25 71 71. Par courrier électronique : abojournalpapier@lemonde.fr. Tarif 1 an : France métropolitaine : 399 €

Courrier des lecteurs
Par courrier électronique : courrier-des-lecteurs@lemonde.fr

Internet : site d'information : www.lemonde.fr ; Emploi : www.talents.fr/

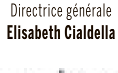
Collection : Le Monde sur CD-ROM : CEDROM-SNI 01-44-82-66-40
Le Monde sur microfilms : 03-88-04-28-60

 Commission paritaire des publications et agences de presse n° 0727 C 81975 ISSN 0395-2037


Directrice générale
Elisabeth Cialdella

ACPM
PRINTED IN FRANCE

67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 PARIS
Tél : 01-57-28-39-00
Fax : 01-57-28-39-26


L'Imprimerie, 79, rue de Roissy, 93290 Tremblay-en-France
Midi-Print, Gallargues le Montueux



Origine du papier : UK, France.
Taux de fibres recyclées : 100 %. Ce journal est imprimé sur un papier issu de forêts gérées durablement et de sources controlées.
Eutrophisation : PTot = 0,0083 kg/tonne de papier

Georges Corm

Ancien ministre des finances libanais



Chez lui, à Beyrouth, le 28 août 2020. LUCIEN LUNG/RIVA PRESS

15 JUIN 1940 Naissance à Alexandrie (Egypte)
1983 « Le Proche-Orient éclaté » (Maspero)
1998-2000 Ministre des finances du Liban
2001 Professeur à l'université Saint-Joseph de Beyrouth
14 AOÛT 2024 Mort à Beyrouth

Auteur prolifique, Georges Corm était l'héritier du cosmopolitisme levantin et du nationalisme arabe de sa jeunesse. L'économiste et ancien ministre des finances libanais est mort à Beyrouth, le 14 août, à l'âge de 84 ans. *« Il nageait à contre-courant dans un pays rongé par le communautarisme. Farouche défenseur de la laïcité, il était aussi un homme de grande intégrité avec un sens de la justice sociale »*, salue le politologue Karim Emile Bitar.

Né en 1940, à Alexandrie, au sein d'une famille de Syro-Libanais d'Egypte, chrétien maronite, Georges Corm a 8 ans quand survient la Nakba (« catastrophe » en arabe), le déplacement forcé de 700 000 Palestiniens à la création de l'Etat d'Israël, en 1948. Cet événement bouleverse la région et le marque profondément comme le fera, en 1956, l'expédition menée en Egypte par la France, la Grande-Bretagne et Israël après la nationalisation de la Compagnie universelle du canal maritime de Suez.

Il en est d'autant plus révolté qu'il a été, chez les pères jésuites du Caire, imprégné de culture française et de philosophie des Lumières. *« L'expédition de Suez a marqué sa grille de lecture, celle des rivalités de puissances et des interférences occidentales au Moyen-Orient »*, explique M. Bitar. Le discours anti-impérialiste du président Gamal Abdel Nasser le séduit.

« Un père spirituel »

Georges Corm part étudier à l'Institut d'études politiques de Paris, où il obtient un diplôme de finances publiques, en 1961. Il rejoint le Liban pour devenir économiste au ministère du plan, puis expert au ministère des finances. Il obtient en parallèle un doctorat de droit constitutionnel à l'université de Paris. Le général Fouad Chehab dirige alors le pays. Georges Corm s'identifie au « chehabisme » et milite pour ce projet qui vise à construire un Etat fort et refonder la nation libanaise, par une politique dirigiste de réforme et de développement.

Quelques années plus tard, il portera une même admiration au président Houari Boumediene et verra en l'Algérie *« une seconde patrie »*. Il travaille alors dans le secteur bancaire, avant de devenir consultant pour des institutions internationales. Installé à Paris pendant la guerre civile au Liban (1975-1990), Georges Corm *« a servi de repère pour des jeunes Libanais qui ont émigré. Il est devenu un père spirituel pour toute une jeunesse désorientée »*, se souvient l'économiste et ancien ministre du travail libanais Charbel Nahas.

Il critique les politiques financières mises en place, au sortir de la guerre, par le premier ministre Rafic Hariri pour reconstruire le Liban, qui vont jeter les bases de son effondrement. L'occasion lui est donnée d'agir sous le gouvernement de Selim Hoss (1998-2000) comme ministre des finances. *« Il était pour une approche réformiste progressive, avec une prise de risque modérée. Avec le retour de M. Hariri, il a été éliminé de la scène politique et la mécanique a été prolongée pour vingt ans de plus et les pertes ont été multipliées par dix »*, regrette M. Nahas.

Georges Corm se consacre dès lors à l'écriture et à l'enseignement à l'université Saint-Joseph de Beyrouth. Son ouvrage *Le Proche-Orient éclaté* (1983, première édition), où il dénonce le rôle des impérialismes européens et américain dans la « balkanisation » du Proche-Orient sur des critères ethniques et confessionnels, fait déjà référence chez les étudiants en France et au Liban. Son œuvre s'attache à déconstruire les approches culturaliste et orientaliste du Moyen-Orient.

« Le combat de sa vie, c'est l'instrumentalisation du religieux par le politique, notamment extérieure, d'où son ressentiment envers la politique extérieure de la France et de l'Occident, qui témoigne d'un amour déçu », estime M. Bitar. Son aversion pour l'islam politique le conduit à minorer ses critiques envers les dictatures laïques, comme le régime Al-Assad en Syrie ou la contre-révolution égyptienne après les « printemps arabes » de 2011.

Auteur pluridisciplinaire, il a aussi écrit sur les dérives du néolibéralisme et les écueils du modèle de l'économie de rente. *« Georges Corm était un indigné. C'est un excellent essayiste sur l'évolution des sociétés modernes. Il a bien senti l'évolution, ces dernières années, des démocraties occidentales, souvent pour les dénoncer »*, salue Henry Laurens, professeur au Collège de France. ■

HÉLÈNE SALLON

AU CARNET DU « MONDE »

Naissance

Tokyo. Paris.

Keiko et **Nobuyuki MORI,**
Mauricette et **François LAUMONIER,**
ses grands-parents,
Yuko MORI
et **Nicolas LAUMONIER,**
ses parents,
Samuel LAUMONIER
son grand-cousin,
ont la joie d'annoncer la naissance de

Sofia,

le mardi 13 août 2024, à Paris.

Décès

Valérie et Cécile Audouze,
ses filles,
Jérôme Lemercier et Renaud Epstein,
ses gendres,
Héléna, Lucas, Alexandre, Mila, Elsie,
ses petits-enfants,

ont la tristesse de faire part du décès de

Mme Françoise AUDOUZE,
née **COQUEUGNOT,**
archéologue,
directrice de recherche émérite au CNRS,
chevalier de la Légion d'honneur,
chevalier de l'ordre national du Mérite,

survenu le 12 août 2024,
à l'âge de quatre-vingt-un ans.

Une cérémonie religieuse sera célébrée le 21 août, à 10 h 30, en l'église Saint-Martin de Meudon.

Ni fleurs ni couronnes. Merci de les remplacer par un don au profit du CFS GK Savar Bangladesh (https://comgksavar.org/).

Paris. Plouhinec.

Pierre Sesmat,
son compagnon et époux,
Sa famille,
Sa belle-famille,
Ses amies et amis,

ont la profonde tristesse de faire part de la mort brutale de

Robert BONNET,

le 13 août 2024, à Lorient,
à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Nous nous retrouverons pour lui dire adieu le 20 août, à 14 h 30, 6, impasse de Saint-Guénin, à Plouhinec (Morbihan).

Nicolas,
son fils,
Katharina,
sa belle-fille,
Noémie et Valérian,
ses petits-enfants,

ont la douleur d'annoncer le décès de

Mme Anni BORZEIX,
née **HORINE,**

survenu à Paris, le 9 août 2024,
un jour après son anniversaire.

Une cérémonie a eu lieu au couvent Saint-Jacques, 20, rue des Tanneries, Paris 13e, le samedi 17 août.

Sa famille

a la tristesse de faire part du décès de

Michèle BOURBON FEUILLAS,

survenu le 31 juillet 2024.

Les obsèques ont eu lieu le 12 août, dans l'intimité.

Les familles Danchin, Polonovski et Formery,
Ses neveux et nièces,

ont la profonde tristesse de faire part du décès de

Jean-Louis BOUTILLIER,
économiste, anthropologue,

survenu le 7 août 2024, à Bastia (Haute-Corse), dans sa quatre-vingt-dix-huitième année.

L'inhumation aura lieu le mercredi 21 août, à 14 h 45, au cimetière des Batignolles, dans le caveau familial, 8, rue Saint-Just, Paris 17e.

Ni fleurs ni couronnes.

Cet avis tient lieu de faire-part.

Une réunion-hommage sera programmée au mois d'octobre avec famille et amis. Que ceux qui désirent y participer se fasse connaître auprès de sa nièce,

Catherine Polonovski.
ctopolo@wanadoo.fr

Mme Alain Clarou,
née Coralie Fulcrand,
son épouse,
M. et Mme Philippe Clarou,
son frère et sa belle-sœur,
Marie Clarou,
sa fille,
François et Alexandra Clarou,
son fils et sa belle-fille,
Alphonse et Livia Clarou-Melzi,
Gaspard Clarou,
Augustin Clarou,
Marguerite Vic,
ses petits-enfants,
Louis Clarou-Melzi,
son arrière-petit-fils,

ont la tristesse de faire part du décès de

Alain CLAROU,
officier de la Légion d'honneur,
ECP-61,

survenu le 10 août 2024,
à l'âge de quatre-vingt-huit ans.

La cérémonie religieuse aura lieu le mercredi 21 août, à 10 h 30, en l'église Saint-Gervais de Caux (Hérault).

Paris.

Mme Evelyne Epstein,
sa sœur,
Mmes et MM. Hélène, Serge, Vincent Babok, Rachel Levin,
ses cousins,
leurs conjoints et enfants,

ont la douleur de faire part du décès de

Henri EPSTEIN,
polytechnicien,
directeur de recherche au CNRS,
membre de l'IHES,

survenu le 15 août 2024, à Paris,
à l'âge de quatre-vingt-onze ans.

Les obsèques ont lieu ce mardi 20 août, à 10 h 15, au cimetière parisien de Bagneux (entrée principale).

France Farago,
son épouse,
Pascale, Pierre, Jean et François,
ses enfants
Et toute sa famille,

ont la profonde tristesse de faire part du décès de

Béla FARAGO,
magistrat honoraire
à la cour administrative d'appel de Paris,

survenu le 8 août 2024,
à l'âge de quatre-vingts ans.

La cérémonie religieuse sera célébrée le mardi 27 août, à 13 heures, au temple de l'Oratoire du Louvre, Paris 1er, suivie de l'inhumation dans l'intimité, au cimetière parisien de Bagneux.

Daniel et Marc Jamous

ont la tristesse d'annoncer le décès de leur père,

Haroun JAMOUS,
ancien directeur de recherches au CNRS,
auteur, entre autres,
de *Sociologie de la décision* (1969),

survenu le 11 août 2024, dans sa quatre-vingt-dixième année, à Paris.

La cérémonie aura lieu le mercredi 21 août, à 14 heures, au crématorium du Parc, 104, rue de la Porte de Trivaux, à Clamart.

jamous.daniel@gmail.com
marc.jamous@mailo.com

Alain Lazartigues,
son époux,
Julien et Camille Lazartigues,
son fils et sa belle-fille,v
Louise et Nicolas Lazartigues,
ses petits-enfants,

ont l'immense tristesse de faire part du décès de

Anne-Marie LAZARTIGUES,
née **LAFAYE,**
psychiatre, psychothérapeute et sexologue,

survenu trop tôt.

Les obsèques auront lieu en région parisienne.

Cet avis tient lieu de faire-part et de remerciements.

Mme Annie Mermaz,
son épouse,
Laure et Frédéric Nastorg,
sa fille et son gendre,
Pierre (†) et Frédéric (†),
ses fils,
Jeanne, Marie, Lucie et Paul,
ses petits-enfants
Et toute la famille,

souhaitent faire part du décès de

M. Louis MERMAZ,

survenu le 15 août 2024,
à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

Il a consacré sa vie à sa famille et à ses différents mandats : maire de Vienne, conseiller général de l'Isère, président de l'Assemblée nationale, sénateur de l'Isère.

La cérémonie religieuse sera célébrée le jeudi 22 août, à 15 h 30, en l'église Saint-Pierre de Limours (Essonne), suivie de l'inhumation au cimetière de Limours.

(*Le Monde* daté du 17 août)

Élisabeth Noël,
son épouse,
Ses ami(e)s et collègues du Ministère du développement durable,
Ses amis des Amitiés internationales André Malraux,

ont la tristesse de faire part du décès de

Jean-Claude NOËL,
chevalier de la Légion d'honneur,

survenu le 11 août 2024, à Paris.

Ingénieur ENSAI de Strasbourg, il a fait toute sa carrière à la Direction régionale de l'aménagement d'Île-de-France. Doté d'une immense culture et d'une passion pour la chose publique, il n'a cessé de nourrir les débats sur le devenir de la Région.

Amateur éclairé de l'œuvre d'André Malraux, il a été particulièrement passionné par les réflexions sur l'art de l'écrivain, dont il a toute sa vie contribué à perpétuer la mémoire.

Un hommage lui sera rendu le jeudi 22 août, à 11 h 15, au crématorium de Champigny-sur-Marne (Val-de-Marne), 560, avenue Maurice-Thorez.

Paris. Laon.

Dominique Brendel,
son épouse,
Benoît Ouvrier-Bonnaz,
son fils,
son épouse, Maryan
et leurs enfants, Saad, Samia, Younis, Ayyoub, Hamza et Nafissa,
Colin Ouvrier-Bonnaz,
son fils,
Francine Ouvrier-Bonnaz
et Jacques Menager,
sa sœur et son beau-frère,
Laurent Cibien,
son beau-fils,
son épouse, Natascha Rudolf
et leur fils, Miguel,
Sebastian, Nadège et Flora,
son neveu et ses nièces,
Les familles Macias, Deal
et Brendel,

ont l'immense peine d'annoncer le décès de

Régis OUVRIER-BONNAZ,
ancien directeur de CIO,
chargé d'enseignement
et de recherche
au CNAM-INETOP,

survenu le 10 août 2024, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

Un hommage lui sera rendu le lundi 26 août, à 14 h 30, au crématorium du cimetière du Père-Lachaise, Paris 20e.

Ni fleurs ni couronnes.

La famille remercie particulièrement le service de chirurgie cardiaque du professeur Nataf, à l'hôpital Bichat, le service d'hématologie séniors de l'hôpital Saint-Louis.

Des dons peuvent être versés à l'association des opérés du cœur ADOC, hôpital Bichat, 46, rue Henri-Huchard, 75018 Paris et à l'association de recherche SMD-Hémato-séniors, hôpital Saint-Louis, 1, avenue Claude-Vellefaux, 75010 Paris.

dominique.brendel@gmail.com

Jeanne-Marie,
son épouse,
Pascale,
sa fille,
Judith et Héli,
ses petites-filles,
Grégory,
son beau-fils,
Les familles Aghion, Hanoka et Salama,
Ses amis,

ont la tristesse de faire part du décès de

Pierre SALAMA,
certificat d'études primaires,
professeur émérite de l'université Sorbonne-Paris-Nord (Paris 13),
docteur *honoris causa* de l'université de Guadalajara (Mexique, 2006),
docteur *honoris causa*
des universités métropolitaines du Mexique,

survenu le 9 août 2024.

La cérémonie d'inhumation a lieu ce lundi 19 août, à 16 heures, au cimetière parisien de Bagneux.

(*Le Monde* daté du 16 août)

Anniversaire de décès

Mme Joachine MÉCIF,
née **LAHÓZ,**

est décédée le 20 août 2010.

Une pensée est demandée, en ce jour, à ceux qui l'ont connue.

De la part de
Yvan,
son fils.

Souvenirs

Francis DJIAN

nous a quittés, il y sept ans, le 19 août 2017.

Que ceux qui l'ont connu et aimé aient une pensée pour lui.

Antoine Godeau.

En souvenir de

Jacques et **Lotka TROLLEY de PREVAUX,**
compagnons de la Libération,

fusillés à Lyon, le 19 août 1944.

Aude Yung-de Prevaux,
leur fille.

audeyung@yahoo.fr

Mémoire

À la mémoire de

Jacob GOURENTZEIG,
né le 10 mars 1883, à Varsovie,
naturalisé en 1927,

dénoncé comme juif et fusillé à Bron par Klaus Barbie le 18 août 1944, en même temps que vingt-deux autres otages juifs.

Famille Gourentzeig-Chouchan.

Communication diverse

Société éditrice du « Monde » SA
Président du directoire, directeur de la publication Louis Dreyfus
Directeur du « Monde », directeur délégué de la publication, membre du directoire Jérôme Fenoglio
Directrice de la rédaction Caroline Monnot
Direction adjointe de la rédaction Grégoire Allix, Maryline Baumard, Philippe Broussard, Nicolas Chapuis, Emmanuelle Chevallereau, Alexis Delcambre, Anne Eveno, Marie-Pierre Lannelongue, Franck Nouchi, Cédric Pietralunga
Directrice éditoriale Sylvie Kauffmann
Directrice déléguée au développement des services abonnés Françoise Tovo
Directeur délégué aux relations avec les lecteurs Gilles van Kote
Rédaction en chef Laurent Borredon, Emmanuel Davidenkoff (Evénements), Jérôme Gautheret, Michel Guerrin, Nicolas Jimenez (photographie), Sabine Ledoux (cheffe d'édition), Alain Salles (Débats et Idées)
Direction artistique Emmanuel Laparra
Infographie Delphine Papin
Directrice des ressources humaines du groupe Emilie Conte
Secrétaire général de la rédaction Sébastien Carganico
Conseil de surveillance Aline Sylla-Walbaum, présidente, Gilles Paris, vice-présidente

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024


Marcel Dassault, fondateur du groupe Dassault Aviation, fête ses 94 ans, aux côtés de son fils Serge et de son petit-fils Olivier, à l'Alcazar, à Paris, le 22 janvier 1986.
THIERRY ORBAN/SYGMA VIA GETTY IMAGES

Les Dassault, la succession des mauvais sentiments

Successions – 1/6 – Le fleuron de l'industrie aéronautique française, créé en 1929 par Marcel Dassault, a prospéré malgré les dissensions d'une dynastie où les pères ont tout à la fois méprisé et jalousé leurs héritiers, refusant de passer la main

Le vent souffle violemment depuis plusieurs jours, mais le ciel est clair sur Deauville (Calvados), ce 7 mars 2021. La veille, lorsque Olivier Dassault est arrivé vers 18 h 30, à bord de son hélicoptère personnel, un Airbus AS350-B qu'il apprend à piloter avec un vieux copain aguerri, le soleil se couchait tout juste. Des curieux ont regardé l'appareil se poser presque à la verticale, un peu trop près d'un bouquet d'arbres. Au moment de repartir, il est toujours stationné là, dans la propriété d'un ami, à Touques (Calvados), sur les hauteurs de la cité balnéaire. A moins d'un mètre d'un grand frêne.

L'aîné des héritiers Dassault adore se déplacer à bord de ses propres avions. A 69 ans, c'est sa façon à lui d'incarner sa prestigieuse ascendance, à défaut d'avoir pris les commandes du fleuron de l'industrie aéronautique française créé par son grand-père Marcel Dassault en 1929. Lorsqu'il arrive au Salon du Bourget, avec son blouson, ses lunettes fumées d'aviateur et ce nom, Dassault, qui charrie sa propre légende, il peut avoir l'illusion d'être un peu le patron. Et oublier ce que son père polytechnicien, Serge Dassault, lui a répété presque toute sa jeunesse : *« Tu n'es pas un grand ingénieur puisque tu n'as pas fait l'X. »*

Pour avoir le plaisir de prendre les commandes d'appareils produits par Dassault Aviation, Olivier Dassault a dû vaincre un tenace mal de l'air qui l'a longtemps saisi au premier trou d'air. A 24 ans, alors qu'il terminait sa formation d'ingénieur et d'officier pilote de l'Ecole de l'air, son instructeur, qui le voyait verdir dès le décollage, lui avait lancé en guise de consolation : *« Eh bien… vous ferez un bon réserviste… »* Dix fois, l'héritier a raconté comment il avait alors montré sa barrette, sur sa poitrine : *« Vous n'avez pas vu le nom qui est inscrit là ? Je serai pilote ! »*

Début 2021, il ne manque que quelques heures de conduite en double commande à ce dandy touche-à-tout pour ajouter la licence de pilote d'hélicoptère à celles qu'il possède déjà sur différents types d'appareils. Et enrichir de ce talent supplémentaire la longue liste qu'il a lui-même rédigée sur son blog : *« Homme politique, entrepreneur, il est aussi un pilote chevronné, un photographe prisé et un compositeur reconnu »*…

« Tu ne travailles donc pas ? »

L'aîné des enfants Dassault n'a pas prévu de s'éterniser en Normandie ce 7 mars. Depuis que son père est mort, trois ans plus tôt, d'une crise cardiaque qui l'a terrassé à son bureau du Rond-Point des Champs-Elysées, à l'âge de 93 ans, il pourrait pourtant se sentir libre d'occuper son temps comme il le veut. A vrai dire, il a toujours mené la vie privilégiée des héritiers fortunés : bureaux somptueux, voitures de sport, chasse en Sologne, musique et photographie en guise de passetemps. Mais du vivant de Serge Dassault, il se surprenait à mentir, comme ses deux frères, Laurent et Thierry, et leur sœur, Marie-Hélène, pour cacher un week-end au soleil, afin d'éviter d'entendre son père persifler : *« Tu ne travailles donc pas ? »*

En cette fin d'hiver 2021, l'atmosphère à Deauville est cependant un peu trop morne à son goût. L'épidémie de Covid-19 connaît une reprise, les restaurants n'ont pas rouvert et Olivier Dassault a décidé de repartir vingt-quatre heures après son arrivée, avant la tombée de la nuit. D'autres obligations l'attendent. Elu, depuis 1988, député dans la première circonscription de l'Oise – celle de son grand-père Marcel –, il a l'habitude de faire la tournée des associations et des marchés pour saluer ses électrices le 8 mars, Journée internationale des droits des femmes.

Chaque année, son épouse l'accompagne. Cela fait douze ans que ce séducteur invétéré s'est remarié avec Natacha Nikolajevic, une ancienne conseillère en communication et marketing, rencontrée en 2003 lors d'une vente aux enchères chez Artcurial, dont le groupe Dassault est l'un des principaux actionnaires. Il avait déjà deux enfants d'un premier mariage, Helena et Rémi. Ensemble, ils ont eu un garçon, Thomas, né en 2011. Chaleureuse et gaie, sa seconde épouse a rapidement compris les douleurs intimes de cette famille où personne ne manifeste jamais un quelconque geste de tendresse, offrant le spectacle de relations froides et pleines de non-dits. *« Vous devriez lui dire que vous l'aimez »*, a-t-elle glissé un jour à son beau-père, en désignant son mari. L'intéressé a-t-il deviné qu'elle était à l'origine de ce mot gentil lâché enfin, quelque temps avant sa mort, par Serge à son fils Olivier ?

Ce samedi, donc, l'aîné des héritiers Dassault a déposé un plan de vol pour repartir le lendemain avec Natacha et le jeune Thomas dans l'Oise. Mais maintenant que l'heure du retour approche, il lâche à sa femme : *« Exceptionnellement, je te dispense de l'Oise. »* Et Thomas ? *« Tu as dit qu'on ne montait jamais l'un sans l'autre dans l'hélico ! »*, chouine le gamin devant sa mère. C'est décidé, Natacha et leur fils rentreront à Paris en voiture pendant qu'Olivier rejoindra l'Oise. *« Il est parti la fleur au fusil, avec son copain pilote… »*, se souvient-elle. La suite est figée dans sa mémoire, mais aussi dans le rapport minutieux du Bureau d'enquêtes et d'analyses pour la sécurité de l'aviation civile (BEA).

Olivier Dassault a quitté la maison de Deauville pour rejoindre Touques depuis à peine trente minutes quand le nom de son assistant s'affiche sur le téléphone de sa femme. *« Olivier a été éjecté de l'hélico ! »*, annonce l'homme d'une voix blanche. L'épouse saute dans sa voiture et roule à fond de train jusqu'à la propriété où était stationné l'hélicoptère. Les gendarmes sont déjà là. Se fiant au plan de vol déposé la veille, ils cherchent une femme et un enfant dans les débris fumants et les taillis environnants. Impossible d'approcher : *« Il y a du kérosène partout, cela pourrait s'enflammer. »* De loin, Natacha Dassault reconnaît les petits pieds de son mari – il chausse du 39 – et comprend l'inéluctable. Le pire, confie-t-elle aujourd'hui, c'est le sentiment terrible qui la déchire alors, *« entre la douleur infinie qu'il soit mort et le soulagement immense que Thomas ne soit pas monté avec lui… »*.

Que s'est-il passé ? A 17 h 43, décrit l'enquête du BEA, *« lors du décollage vertical de l'appareil, à une hauteur d'environ 19 mètres, le rotor de l'hélicoptère a heurté les branches du grand frêne de 23 mètres de hauteur près duquel il s'était posé la veille »*. L'appareil s'est littéralement délité, la queue s'est détachée, les glissières et le plancher de la cabine ont été arrachés et cette dernière est tombée jusqu'au sol en tournant sur elle-même. Les enquêteurs ne peuvent certifier qui pilotait alors, mais les résultats de l'autopsie montrent que *« les lésions internes subies par des deux personnes à bord ne laissaient aucune possibilité de survie »*.

Les obsèques d'Olivier Dassault sont célébrées le 12 mars, au sein de la cathédrale Saint-Pierre de Beauvais, chef-lieu de la circonscription de l'élu. De nombreux politiques de droite comme de gauche sont présents, par exemple Jean-Luc Mélenchon, qui prend la veuve dans ses bras et lui glisse : *« C'est le seul mec de droite que j'aimais. »* A l'issue de la cérémonie, deux avions de chasse de l'armée de l'air survolent le parvis de l'église en hommage autant à la famille Dassault qu'au pilote Olivier.

PERSONNE, PARMI LA QUATRIÈME GÉNÉRATION, NE SEMBLE INTÉRESSÉ PAR LES AVIONS, LES VIGNOBLES, NI MÊME LA PRESSE

Poison de la division

Le monde des affaires ne tarde pas à se demander comment la famille va gérer la disparition de l'aîné. Car Dassault est l'un des groupes les plus puissants et les plus stratégiques pour la France. Présent dans la conception et la fabrication d'avions militaires et civils ainsi que de systèmes spatiaux (Dassault Aviation, 12 400 collaborateurs et 7,2 milliards de chiffre d'affaires), dans la conception de logiciels de haut niveau (Dassault Systèmes, 20 496 collaborateurs, 4,86 milliards de chiffre d'affaires), il l'est aussi dans les médias, avec son fleuron *Le Figaro*, l'immobilier, l'art, avec Artcurial, et le vin. Savoir par qui le conglomérat sera dirigé est crucial.

Si Olivier a toujours été le plus connu des héritiers de Serge Dassault, il y a derrière lui deux frères, Laurent et Thierry, ainsi qu'une sœur, Marie-Hélène. Il y a aussi treize petits-enfants, à qui leur grand-père a transmis dès la fin des années 1990 la quasi-totalité du capital du groupe médiatico-militaro-industriel. A eux tous, ils détiennent la sixième fortune française, selon le classement du magazine *Challenges* de 2024, avec un patrimoine évalué à 26,16 milliards d'euros. La direction opérationnelle du groupe est, elle, entre de solides mains que le patriarche avait pris soin de choisir hors de la famille : celles de Charles Edelstenne, longtemps considéré comme le « double » de Serge Dassault.

Le fils aîné avait néanmoins une place à part au sein de la fratrie. Il ne s'installait pas seulement dans le fauteuil de son défunt père lors des déjeuners de famille. Il était aussi le véritable président au conseil de surveillance de la holding familiale, même lorsque la troisième génération Dassault avait organisé en son sein une présidence tournante. Lui seul pouvait ramener un peu de concorde entre Laurent, Thierry, Marie-Hélène et le conjoint de cette dernière, Benoît Habert. Car il n'est un secret pour personne que le poison de la division s'est installé au sein de la famille actionnaire depuis des décennies…

« Les Dassault, c'est la succession des mauvais sentiments », résume un connaisseur de la dynastie. Pour comprendre ce qu'il veut dire, il faut remonter au père fondateur, Marcel Dassault, que tous vénèrent. Ce formidable concepteur d'avions incarne une histoire à la fois héroïque et tragique. Né en 1892 à Neuilly-sur-Seine (Hauts-de-Seine) au sein d'une famille juive, Marcel Bloch est le dernier de quatre enfants. C'est un élève brillant, entré à l'Ecole supérieure d'aéronautique et de construction mécanique (Supaéro) dont il sort diplômé un an avant la première guerre mondiale. Pendant la Grande Guerre, il se lance, avec son camarade Henry Potez, dans la conception d'une hélice puis d'un avion complet destiné à l'armée française. Onze ans après la fin de la guerre, il monte sa propre entreprise, la Société des avions Marcel-Bloch, qui a produit plusieurs bombardiers bimoteurs pour l'Etat et que la course à l'armement des années 1930 va rendre très rentable.

Dans cette époque où le fascisme et le nazisme prospèrent, ce chef d'entreprise juif est sans cesse pris pour cible par les journaux d'extrême droite. Dès 1940, son frère Darius Paul Bloch rejoint Charles de Gaulle à Londres après son appel du 18 juin. Marcel, lui, rallie la

villa qu'il possède à Cannes, en zone libre, avec femme et enfants, mais il est arrêté dès octobre. Après de multiples épisodes, il sera déporté au camp de concentration de Buchenwald. A la Libération, âgé de 53 ans, il fait figure de véritable miraculé.

La guerre lui a fait prendre des résolutions importantes pour sa famille. Sur les quatre fils Bloch, Darius Paul est devenu général après sa résistance courageuse, mais René, qui était chirurgien des hôpitaux de Paris, est mort à Auschwitz. Lui-même sait bien à quoi il a réchappé. Il décide donc de renoncer à la fois à son patronyme et au judaïsme. Dans la Résistance, le nom de code utilisé par son frère Darius Paul était « Chardasso » (tiré de « char d'assaut »). En 1946, Marcel fait changer son patronyme en Bloch-Dassault, puis en Dassault tout court, dès 1949. L'année suivante, il se convertit au catholicisme.

En 1951, il propose à son fils Serge d'entrer dans la société d'aéronautique qu'il a créée et dirige toujours d'une main de fer. Cela devrait être une chance pour le père et le fils, autant que pour l'entreprise : Serge Dassault, après être sorti bien classé de l'Ecole polytechnique, a choisi Supaéro. Il a le goût de la technique, des capacités de haut niveau en mathématiques et en physique et ce souci de l'esthétique en matière d'aérodynamisme que chérit tant son père, qui professe que *« chaque fois qu'un avion est beau, il vole bien »*.

Cependant, il n'échappe à personne que Marcel Dassault tient son fils à distance. C'est qu'un drame personnel pèse sur la famille. L'aîné, Claude, né en 1920, est atteint d'autisme sévère. Est-ce la douleur constante de voir les insuffisances de Claude qui le fait mépriser ce cadet dont la naissance, cinq ans plus tard, n'a rien guéri ? L'industriel n'est pas du genre à partager son autorité. Ni à établir la moindre complicité avec son fils. Lorsqu'il lui écrit, il commence ses lettres par *« Monsieur »*, comme s'il s'adressait à un étranger. Serge Dassault est pourtant une bonne recrue. Au début des années 1960, il a largement contribué à la création du Mystère 20, qui ouvrira la voie à l'aviation d'affaires et arrondira largement la fortune de l'entreprise. Mais il n'a pas voix au chapitre. Pis, son père ne perd jamais une occasion de le traîner plus bas que terre en public. *« Il ne m'a jamais dit qu'il était fier de moi, n'a jamais été prolixe en compliments »*, confiera Serge Dassault à Mireille Dumas dans une interview télévisée, en 2011, sur France 3.

Infernal processus de répétition

Avec les années, les relations entre Marcel et Serge Dassault ne se sont pas arrangées et elles ont pris une tournure plus cruelle encore lorsque Serge a lui-même eu des enfants. *« Coco »* – c'est ainsi que ses petits-enfants appellent Marcel – adore Olivier plus qu'il n'a jamais aimé son propre fils. Il répète sans cesse qu'il laissera à l'aîné de ses petits-fils la présidence de son groupe, alors qu'il n'a jamais rien dit de semblable au sujet de son propre fils. Il s'applique même à saboter son rôle de père et à prendre sa place auprès d'Olivier. Quand ce dernier a voulu monter une petite société de publicité, il a laissé une ardoise conséquente que son grand-père s'est empressé d'éponger, alors que son père voulait le laisser se débrouiller par lui-même. C'est aussi Marcel qui offre à son petit-fils adoré les voitures de sport que Serge lui refuse. En somme, personne n'est vraiment à sa place dans cette lignée d'hommes.

« Serge est véritablement né à 60 ans, quand son père a disparu », résument parfois les héritiers Dassault. Rien n'est plus vrai. La mort de Marcel Dassault, le 17 avril 1986, donne lieu à un hommage exceptionnel aux Invalides de la part du premier ministre d'alors, Jacques Chirac. Marcel Dassault n'a pourtant rien prévu pour sa succession. C'est au conseil d'administration de décider. Serge Dassault est finalement élu à une voix près PDG du groupe, à 61 ans, âge où les ouvriers de ses usines sont déjà à la retraite…

Il est difficile pour un homme qui n'a pas été aimé de témoigner de l'amour à ses propres enfants. Dans un infernal processus de répétition, Serge Dassault se comporte à son tour en autocrate avec sa descendance, méprisant ouvertement ses enfants comme son père le faisait autrefois. Tous ceux qui fréquentent alors la famille se souviennent, mal à l'aise, des humiliations infligées à ses enfants. *« Un jour, alors que je venais voir Serge dans son bureau, je me retrouve avec son cadet Laurent qui attendait sagement son tour*, raconte un proche de la famille. *Je lui ai dit : "Votre fils d'abord !" Il m'a répondu aussitôt : "Il peut bien attendre encore !" »* Olivier n'a pas droit à plus d'égards. Au printemps 2004, alors qu'il est censé être chargé du pôle presse du groupe (qui gère notamment *Valeurs actuelles* et *Spectacles du monde*), il est convoqué par son père pour une annonce surprise : *« Nous avons racheté* Le Figaro *! »* Il n'avait pas pris la peine de lui en parler avant.

Comment expliquer, sinon par la jalousie, la façon dont le patriarche observe la carrière politique de son fils Olivier ? Pendant des années, Serge Dassault a essayé de s'installer durablement comme élu dans l'Essonne. Battu plusieurs fois, souvent en ballottage, il a parfois *« assuré »* son élection en distribuant des enveloppes de billets pour mieux s'attacher les électeurs, ce qui lui vaudra en 2009 l'annulation de son élection par le conseil d'Etat et une inéligibilité d'un an.

D'emblée, il voit d'un mauvais œil qu'Olivier envisage à son tour de se présenter, lors des législatives de 1988. Serge, espérant trouver des obstacles, consulte Jacques Chirac, qui préside alors le RPR et veille sur ces Dassault qui ont toujours été les compagnons de route de la droite. Pour le tranquilliser, Chirac lui dit : *« Laisse-le faire, il va être battu, ce sera une bonne leçon et il reviendra dans la boîte. »* Seulement, Olivier est élu. Dès le lendemain, il trouve sur son bureau ses affaires dans un carton.

« Tu as choisi, maintenant tu t'en vas, lui lance son père.

– Mais tu m'avais dit oui !

– Je t'ai dit oui, mais je pensais non ! »

Olivier Dassault racontait une autre histoire, plus terrible encore, survenue vingt ans plus tard, après l'élection de Nicolas Sarkozy à la présidence de la République. L'aîné des Dassault espère alors devenir ministre du commerce extérieur. Mais son père assure au chef de l'Etat que l'affaire est impossible, puisqu'il s'apprête à le nommer président du groupe. Le gouvernement est donc annoncé sans lui. Evidemment, jamais Olivier Dassault n'est devenu le patron de l'entreprise…

Serge Dassault n'a jamais eu confiance dans les capacités de ses enfants. *« Il avait l'idée qu'il fallait ériger une muraille de Chine entre la famille et l'entreprise et que, pour attirer des types brillants, il ne fallait pas mettre la famille au milieu »*, l'excuse aujourd'hui un haut cadre du groupe. Ni Thierry – qui s'est un temps spécialisé dans les activités multimédias du groupe – ni Marie-Hélène – qui semblait plus tentée par le mécénat – n'ont jamais revendiqué le pouvoir. Pendant longtemps, il n'est donc resté que les deux aînés pour tenter d'exister l'un contre l'autre, affichant une rivalité que leur père prenait un malin plaisir à exacerber.

Si encore Nicole Dassault avait compensé la dureté de son mari… Mais elle ne s'est pas montrée plus douce avec ses quatre enfants. A Laurent, le cadet de la fratrie, elle est capable de dire devant témoins : *« D'un mot, Olivier peut embellir les choses, mais toi, d'un regard tu les salis… »* Pour les 50 ans de Laurent, la famille au grand complet se retrouve dans la brasserie Chez Miocque, une institution deauvillaise. Alors que le père de famille se lance dans un discours dans lequel il rabaisse férocement son fils, un invité se penche vers Nicole : *« Il y va fort quand même ! »* Réponse de la mère : *« Il est en dessous de la vérité… »*

Lorsqu'il lui revient aux oreilles que ses fils se plaignent, le patriarche s'agace : *« Oh, ça va, hein, ils ont tout ! »* Et c'est vrai qu'ils vivent dans l'opulence, de restaurants étoilés en palaces, entretenant une écurie pour le polo et collectionnant des œuvres d'art. Le père, lui, vit comme un bon bourgeois de province. Chez les Dassault, boulevard Suchet, dans le 16e arrondissement de Paris, aucun signe extérieur de richesse. Mme Dassault utilise bien une voiture avec chauffeur, mais elle peut également aller acheter elle-même un paquet de lessive au supermarché du coin.

« LES DASSAULT, C'EST UNE HISTOIRE QUI COMMENCE PAR UNE FAMILLE ET FINIT AVEC DES ADMINISTRATEURS »
BRUNO LE MAIRE
ministre démissionnaire de l'économie



Marcel Dassault livre le Mystère IV A aux Américains, à Mérignac (Gironde), le 18 juin 1954. KEYSTONE-FRANCE


La troisième génération, Thierry, Marie-Hélène, Olivier et Laurent, à Paris, le 12 octobre 2010. LUC CASTEL

Le 21 novembre 2011, Serge Dassault se laisse filmer par les caméras de Mireille Dumas, la grande spécialiste des confessions intimes, devant des millions de téléspectateurs. Le soir de la diffusion du documentaire sur France 3, les quatre enfants sont devant leur téléviseur comme s'ils attendaient un oracle. Justement, voilà que le patriarche les compare : *« Il faut d'abord quelqu'un de compétent. Olivier a fait l'Ecole de l'air, les autres n'ont rien fait d'intéressant*, cingle-t-il. *Ou du moins pas d'études techniques. »* Enfin, il paraît rendre son verdict en faveur de l'aîné : *« Sa façon de bien parler, sa connaissance des avions font qu'il est plus apte que les autres… »* L'aîné jubile. Le lendemain, alors qu'il retrouve son père lors d'un déjeuner avec des journalistes, il glisse tout haut : *« Acceptes-tu que le dauphin s'asseye à tes côtés ? »* Son triomphe, cependant, est de courte durée. Dans les quarante-huit heures, son père publie un communiqué affirmant que la succession n'est pas ouverte… *« C'est une famille où les pères ont tué les fils »*, résume un ancien ministre de l'économie.

Comité des sages

De son vivant, Serge Dassault avait mis en place un comité des sages. A sa mort, ce comité a décidé que Charles Edelstenne, l'homme-clé de l'entreprise, continuerait à diriger le groupe et que la holding familiale serait présidée tour à tour par chacun des enfants, qui continuent de se détester. Ainsi, lorsque Martine, l'épouse de Laurent, est décédée, Thierry ne s'est pas rendu à ses obsèques. Alors que son frère lui reprochait vivement son absence, il lui a rétorqué : *« Je ne viendrai pas non plus à ton enterrement ! »* Ambiance.

Il y a quelques mois, ce comité des sages, présidé cette fois par Henri Proglio, a convaincu les enfants de désigner Eric Trappier, actuel PDG de Dassault Aviation, pour succéder à Charles Edelstenne, le jour des 87 ans de ce dernier, le 9 janvier 2025.

Au sein de la holding familiale, c'est sa fille aînée, Helena, diplômée de l'Institut supérieur de gestion, qui a pris la place d'Olivier Dassault, plutôt que sa veuve. Charles Edelstenne s'est chargé de l'initier. Les héritiers se sont partagé les conseils d'administration du groupe. Laurent Dassault se présente parfois à l'étranger comme s'il était le patron de l'entreprise familiale et en France comme s'il était celui du *Figaro*, alors qu'il ne siège même pas au conseil d'administration du groupe de presse, où la famille est représentée par Thierry Dassault et Benoît Habert.

Thierry et Marie-Hélène s'arrangent entre eux pour tenir leur frère à l'écart, craignant ses déclarations intempestives et le scandale des compagnes d'un soir affriolantes avec lesquelles il s'affiche sans prudence ni pudeurs. Mis sur la touche, Laurent se contente de financer de temps à autre un film dans lequel il réclame un petit rôle de figuration, quand il ne joue pas au polo.

Parmi les treize petits-enfants, plusieurs ont fait des « stages découverte » au sein du groupe, cornaqués par Charles Edelstenne. Il n'y a cependant aucun ingénieur spécialiste d'aéronautique, comme l'étaient Marcel et Serge, dans cette quatrième génération. Certains ont opté pour la finance, d'autres investissent dans des start-up. Personne ne semble intéressé par les avions, les vignobles, ni même la presse. S'accorderont-ils pour vendre *Le Figaro* ? A Vincent Bolloré ? En 2021, la rumeur était si forte que Charles Edelstenne a dû démentir cette fake news dans une lettre adressée à tous les collaborateurs du journal. Les connaisseurs des entreprises militaro-industrielles n'y croient d'ailleurs pas. *« Un groupe comme Dassault qui vend des avions militaires, notamment grâce à la commande publique, a besoin d'avoir un petit pistolet pointé sur l'Etat »*, glisse l'un d'eux.

« Les Dassault, c'est une histoire qui commence par une famille et qui finit avec des administrateurs », dit le ministre de l'économie démissionnaire Bruno Le Maire. Au Rond-Point des Champs-Elysées, dans ce splendide hôtel de cocotte un peu vieillot décoré de toiles de maître qui abrite la direction du groupe, se trouve toujours le bureau qu'occupait autrefois Serge Dassault. Il n'a jamais été vidé, mais aucun de ses enfants ne s'y sera installé. ■

RAPHAËLLE BACQUÉ
ET VANESSA SCHNEIDER

Prochain épisode *Les Leclerc, un nom pour seul héritage*

FAÇONS DE PARLER – 5/10



MAYEULE GUESPEREAU

En politique, « je leur dirai les mots creux »

Le climat politique a beau être tendu, les modes d'expression de nos dirigeants se sont singulièrement banalisés. Les plus anciens se souviennent avec émotion de François Mitterrand jonglant avec l'imparfait du subjonctif et de Georges Marchais écorchant la langue française, mais aussi des liaisons facultatives qui ne l'étaient pas pour Jacques Chirac (*« Le chômage est au plus bas "depuis-z-un" quart de siècle. »*). Aujourd'hui, le politique parle – presque – comme tout le monde.

Les aficionados reconnaissent certes la maîtrise oratoire de Jean-Luc Mélenchon, adepte du nous de majesté et des citations ampoulées, mais ses talents ne le protègent pas de l'impopularité. Quant à Jordan Bardella, il s'en tient à un parler parfaitement lisse sur la forme, à peine émaillé de l'emploi répétitif de l'expression latine « de facto ». Faute d'avoir trouvé un slogan efficace, Eric Zemmour s'en était remis, pendant l'élection présidentielle de 2022, à la locution interjective *« ben voyons ! »*, répétée *ad libitum*.

Emmanuel Macron, familier de l'offensif *« pardon de vous le dire »*, se distingue par son aptitude à passer d'un registre à l'autre. Il peut puiser avec frénésie dans le jargon de la « start-up nation », en vantant le *deep learning* ou l'approche *bottom-up*, mais aussi se complaire dans une terminologie carrément obsolète. Le président adore accuser ses détracteurs de raconter des *« carabistouilles »*, des *« ritournelles »*, des *« craques »* ou des *« pipes »*. Le recours à un vocabulaire vieilli est courant dans la vie politique. On se souvient du général de Gaulle se posant en rempart contre *« la chienlit »*, de Lionel Jospin traitant Alain Juppé de *« gommeux »* ou de la diversion *« abracadabrantesque »* de Jacques Chirac.

Tache d'huile

Les codes de la démocratie passent aussi par des mots fétiches que l'on glissera avantageusement dans une prise de parole. Ainsi, tout responsable politique se doit de porter haut le verbe « assumer ». Expression de son identité profonde – ou de son ADN, une formule devenue une authentique tarte à la crème – et de sa détermination, on « assume » ses erreurs et, plus encore, ses valeurs, autre concept passe-partout. Ouvrir un discours avec un théâtral « en responsabilité, j'ai décidé de… » souligne le don de soi et le sens du devoir de celui ou celle qui s'exprime. La locution, forgée jadis par les éléphants du Parti socialiste, a fait tache d'huile.

Quant aux électeurs qui n'habitent pas en région parisienne, fief des « technocrates déconnectés de la réalité », ils doivent savoir qu'ils résident non plus en province, ni même en région, mais « vivent la ruralité au cœur de nos territoires ». L'expression est un brin paternaliste et renvoie à ce qui pourrait ressembler à des réserves d'Indiens, mais elle a fait florès auprès de tous les partis.

Pour qualifier une autre France, urbaine, et qui peuple, elle aussi, l'imaginaire de la classe politique, on parlera benoîtement « des quartiers ». Inutile de préciser. Il est entendu que ceux-ci se situent du côté de la Seine-Saint-Denis ou de La Castellane, à Marseille, plutôt que vers Neuilly-Auteuil-Passy. ■

JEAN-MICHEL NORMAND

Prochain épisode *L'affrication, un « tchube » des cours de récré à Matignon*

Le si délicat bœuf de Matsusaka

Influente cuisine japonaise – 1/6 – Encore plus rare que le wagyu de Kobé, cette variété de viande persillée fait un effet bœuf et gagne nos tables les plus raffinées

MATSUSAKA (JAPON) - *envoyé spécial*

Lorsque l'on commande du bœuf dans un restaurant japonais, on retrouve bien souvent sous ses baguettes une pièce de viande plus blanche que rouge. Le wagyu (littéralement « bœuf japonais ») est extrêmement persillé, et à tel point marbré de gras qu'en le dégustant on a l'impression de sentir un morceau de beurre fondre sur sa langue. La texture et la saveur de cette spécialité en font l'une des viandes les plus appréciées au monde. Les plus chères aussi.

En France, le wagyu s'incruste partout : dans des sandwichs (Janet by Homer, à Paris), des établissements spécialisés (Wagyu Restaurant 1129, à Paris encore) et dans des restaurants gastronomiques, comme chez le chef Christophe Hay, qui en propose, à Blois, sous la forme de rillettes aux agrumes, de terrine aux cèpes voire de sauce bolognaise. L'association française des éleveurs de wagyus dénombrait, en 2023, un peu moins de un millier de bêtes de pure race pâturant dans l'Hexagone. Le wagyu est surtout importé, à commencer par le plus connu de ses représentants : le bœuf de Kobé, que l'on peut retrouver en France aux alentours de 400 euros le kilo. Mais, au Japon, ce sont les troupeaux d'une autre province qui sont les plus appréciés : ceux de la ville de Matsusaka, dans la préfecture de Mie, au centre de l'Archipel.

Quand on traverse la calme campagne de Matsusaka, scrutant le paysage mêlant rizières et terres en friche, cernées de collines, on ne repère pas de vache. Et aucune ne vient pointer son museau lorsque l'on s'approche de la ferme de l'éleveur Hiroki Ito. Baptisé Ito Ranch, le lieu tient une place particulière dans le panthéon des élevages japonais : créé, en 1953, par le grand-père de Hiroki, il est aujourd'hui considéré dans les concours bovins et dans la presse comme le berceau des meilleures bêtes japonaises. Ce que confirme l'amoncellement de trophées et d'articles ornant le bureau du patron. *« Nos concurrents font tout pour copier nos méthodes, il y en a même qui nous espionnent à la jumelle pour savoir ce que l'on donne à manger à nos vaches »*, dit en souriant Hiroki Ito. Celui-ci nous fait visiter ses étables, afin de lever le voile sur certains de ses secrets, en enfilant d'abord une ample combinaison à capuche en plastique et des bottes. Près du bureau, on remarque de grands bâtiments coiffés de tôle ondulée : *« Ils abritent cent vaches toutes évaluées A-5, la meilleure note que l'on peut obtenir*, précise le patron. *A la différence de certains concurrents, nous n'élevons que des génisses, qui sont plus savoureuses que les mâles, soigneusement sélectionnées à partir des meilleurs géniteurs. »*

Brumisateur et ventilateur

Plus on s'approche des étables, plus on est troublé par le calme de l'exploitation. A l'intérieur, on voit enfin les bêtes : petites, massives, à la robe uniformément noire, de race japanese black. Mais, ici, pas la moindre odeur de fumier, aucun meuglement. Chaque vache est logée seule dans un box d'environ 5 mètres carrés, devant lequel est positionné un gigantesque ventilateur, actionné en cas de fortes chaleurs. Chacune dispose également d'un abreuvoir (alimenté en eau de pluie). *« En fonction de son pedigree, de son âge, de son état, chaque animal recevra une pitance appropriée, à base de céréales, dont la formule précise reste secrète »*, souligne Hiroki Ito. Les vaches sont-elles nourries à la bière et massées, comme le vantent certains restaurants français ? *« Cette tradition s'est perdue il y a une trentaine d'années*, corrige l'éleveur. *En revanche, elles bénéficient chez nous de douches au brumisateur pour accroître leur bien-être. »*



Marie Akaneya est le premier restaurant à avoir importé à Paris du wagyu de Matsusaka. IANA GURENEVA

Sélection génétique, alimentation étudiée, sérénité sont les trois piliers de l'élevage au Japon. Il faut ajouter des durées d'engraissement particulièrement longues pour le bœuf wagyu : en moyenne vingt-cinq mois, et, chez Ito Ranch, jusqu'à quarante-cinq mois. Durant ces périodes, les animaux ne sortent de leur box qu'en de rares occasions. L'objectif ? Obtenir la viande la plus riche en acides oléiques, un acide gras de la famille des oméga-9 que l'on retrouve aussi dans l'huile d'olive.

De retour dans le bureau de l'éleveur Hiroki Ito, c'est le responsable des exportations, Kosaka Kunio, qui prend la parole. *« Le gouvernement a longtemps réservé le wagyu de Matsusaka au marché japonais ; c'était un outil de promotion pour inciter les touristes à venir dans le pays, afin de goûter les meilleurs produits. Mais, avec une population vieillissante et la consommation en déclin, l'association des éleveurs de Matsusaka a récemment obtenu de pouvoir exporter une partie de ses produits. A présent, Ito Ranch vend 20 % de ses meilleures bêtes hors du Japon, débitées en morceaux et congelées. »*

A Paris, le restaurant Marie Akaneya, ouvert il y a un an près de la place de la Concorde, exploite la pépite. Hiroki Ito est à ce point préoccupé par la valorisation de son travail qu'il est venu inspecter l'établissement et a établi des règles strictes pour la préparation de sa viande. *« Nous avons recréé un sumibiyaki, un restaurant dans lequel chaque table est équipée d'un barbecue*, décrit Jordi Rivera Jornet, directeur général du groupe Akaneya, qui a deux autres enseignes en Espagne. *Une spatule spécifique, dessinée par Hiroki Ito, est utilisée pour détacher la viande du gril. Et nous avons interdiction de cuisiner la viande en sauce. Même l'assaisonnement est réduit à l'utilisation de sel, de poivre, ou de poudre de wasabi. »*

« Le filet à 5 000 euros le kilo »

A l'entrée du restaurant, une hôtesse en kimono présente longuement la licence permettant d'exploiter la génisse de Matsusaka, encadrée dans une niche rétroéclairée telle une relique sacrée. Dans la lumière tamisée émanant de lampes en papier de riz, bercé par des standards de jazz et envoûté par le fumet de viande grillée, on découvre une petite salle aux lignes épurées. Au centre de la table en bois brut, un trou a été aménagé. Un serveur ne tarde pas à venir y glisser des morceaux de charbon, puis une grille de métal. C'est là qu'on est invité à déposer de fines tranches de wagyu. Le menu à 180 euros est le moins cher qui permette de déguster le wagyu de Hiroki Ito. *« Le prix du filet d'Ito Ranch est à 5 000 euros le kilo*, justifie Jordi Rivera Jornet. *C'est le Saint Graal de la viande, et seules trois vaches de la ferme ont été importées en Europe l'année dernière. »* On savoure des wagyus de différentes régions du Japon, cuits à la braise ou en bouillon, jusqu'au point culminant de la dégustation : un morceau de faux-filet d'Ito Ranch, déposé sur une petite boule de riz tiède, à la manière des nigiris. La viande, à point, oppose d'abord une légère résistance sous la dent, puis explose en bouche comme un fruit mûr, le gras chaud tapissant délicieusement le palais. Comparer ce wagyu aux meilleures viandes de France n'a pas de sens : ces dernières ont un goût bien plus puissant, plus de tendreté, mais moins de fondant. Avec la matsusaka, on se rapproche plutôt du foie gras, doux, réconfortant… Une centaine de grammes suffit à se sentir repu.

> **« NOUS AVONS INTERDICTION DE LE CUISINER EN SAUCE. MÊME L'ASSAISONNEMENT EST RÉDUIT »**
> **JORDI RIVERA JORNET**
> directeur général du groupe Akaneya

Des éleveurs français se sont penchés sur le wagyu, comme le Domaine Coiffard, dans la Vienne, qui a même réalisé des croisements avec des vaches limousines. A Paris, on en trouve de beaux morceaux chez Viande Viande. *« L'intérêt de ce wagyu est de proposer un produit bio, français, qui n'a pas été transporté par avion au-dessus de la moitié du globe*, vante Adrien Quennepoix, codirecteur de cette boucherie. *Ces bêtes qui font l'expérience du pâturage en plein air ne seront jamais aussi persillées que les japonaises, mais elles valorisent nos terroirs. »* Hiroki Ito est-il inquiet de l'apparition de concurrents ? *« Si même les fermes voisines de la nôtre n'arrivent pas à nous rattraper, il semble difficile que des Français y réussissent*, dit l'éleveur. *Quoi qu'il en soit, notre objectif reste d'obtenir la meilleure viande du monde. »* ■

LÉO PAJON

Prochain épisode *L'« ikejime »*


GIULIA D'ANNA LUPO

L'ex fantôme : « J'ai rêvé de lui toutes les nuits »

A nos amours – 1/6 – Après une rupture, ou un deuil, que deviennent nos amours perdues ? Certaines nous hantent, tels des spectres d'un passé qui ne passe pas

Le soir, quand elle a passé une sale journée, Mathilde crie sur Marc (prénoms changés). *« Je lui reproche de devoir faire trois heures de trajet par jour pour être avec lui, alors que mon boulot est loin ; ou bien je lui dis que tout ce qui l'intéresse, c'est que je ressemble à sa mère. »* Elle s'emporte, le ton monte. Marc ne répond pas : il est parti depuis neuf ans mais elle continue de s'adresser à lui, seule dans son appartement parisien. *« On s'est beaucoup engueulés. J'ai gardé l'habitude »*, commente-t-elle. Pourquoi crie-t-elle sur un fantôme ? *« Je n'ai jamais eu ce degré d'intimité avec personne d'autre, et cela me manque »*, dit l'informaticienne de 41 ans, qui a connu Marc à 17 ans. *« Me disputer avec lui, c'est, d'une certaine façon, être avec lui. »*

Combien sommes-nous, comme Mathilde, à dialoguer en silence avec nos amours passés ? A convoquer des fantômes, dans une salle de bains, au coin d'une rue, dans le secret de nos pensées nocturnes ? En France, en moyenne, 425 000 couples se séparent chaque année. Cela en fait, des ex. Certains nous hantent une vie entière. D'autres reviennent sans qu'on ne s'y attende. Marco était le premier amour d'Emma (prénoms changés). Ils se sont rencontrés à la fête des 18 ans d'Emma chez des copains, près de Marseille. Cela s'est passé comme dans un film à l'eau de rose.

Marco avait 18 ans, une mère italienne, une chemise blanche entrouverte et une médaille en or. Il a invité Emma à danser lorsque les premières notes de *La Solitudine*, de Laura Pausini, ont retenti. Dans le creux de son cou, il a susurré les paroles en italien. Elle a senti son odeur, sa peau légèrement transpirante. Est-ce lorsque la chanteuse d'Emilie-Romagne a entamé le refrain ? Lorsqu'elle a poussé sa voix mélancolique plus fort, à la fin du morceau ? *« Je suis tombée amoureuse »*, raconte Emma de son accent chantant du Sud-Est, ses boucles brunes tombant sur son pull beige. Marco et Emma se sont aimés passionnément pendant trois ans. A cette époque, où les téléphones portables commençaient à se répandre, il lui a expliqué qu'en Italie, les jeunes amoureux avaient une coutume : dès que l'un pensait à l'autre, il l'appelait, faisait sonner juste un coup, puis raccrochait, et cet appel en absence disait : *« Je suis là. »*

Comme tant d'amours de jeunesse, leur histoire n'a pas résisté à la vie qui démarre. Emma est partie faire des études d'ingénieure. Entourée de garçons, elle a tenu un moment à distance avec Marco, puis l'a quitté, en 2005. Mais elle l'aimait encore. *« Toutes les nuits, pendant deux ans, j'ai rêvé de lui. Toutes les nuits. »* Quand elle a rencontré un autre garçon, elle a résolu de l'épouser. C'était comme une fidélité supplémentaire à Marco : *« Je me suis dit, je n'ai pas quitté Marco pour faire n'importe quoi. Je vais me marier. »* C'était en 2010, et les échanges avec son ex ont cessé – trop douloureux.

Mais un jour, le portable de la jeune mariée sonne. Juste un coup, en numéro masqué. C'est l'anniversaire de leur premier baiser, le 23 avril. Il pense à elle. Pour son anniversaire à elle, un autre appel. Et encore un le jour de leur première rencontre, ou celui de la Saint-Valentin. Emma aussi pense à lui. Elle fait sonner son téléphone. Quand elle ne va pas bien, quand elle est en vacances. Jamais plus d'un coup. Elle a deux enfants désormais. Elle ignore ce que Marco fait, où il vit, mais il est toujours là. Ce fantôme pèse sur son couple. *« Tu ne m'aimes pas »*, lui reproche son mari. En 2020, elle divorce. Les appels en absence, qui durent depuis dix ans, s'essoufflent, puis s'arrêtent lorsqu'elle rencontre un autre homme, son compagnon actuel. *« Avec lui, je ressens quelque chose d'aussi fort et fusionnel qu'avec Marco »*, dit Emma, aujourd'hui âgée de 40 ans. Elle peut s'affranchir de ce spectre amoureux, après une décennie de douce tourmente. *« D'immenses distances semblent nous séparer/Mais mon cœur bat fort en moi/Qui sait si toi, tu penseras à moi »*, chante Laura Pausini dans le tube de leur rencontre.

Comme un talisman

Certains choisissent ainsi de conserver auprès d'eux, comme un talisman, le souvenir d'un ex idéalisé, jamais contredit par la réalité déplaisante de la vie, le flétrissement du désir et les chaussettes sales. Leur petit fantôme parfait à disposition. A propos d'une femme hantée par son amour de jeunesse, la psychanalyste et philosophe Anne Dufourmantelle écrit dans *En cas d'amour* (Payot, 2009) : *« Se fixer sur cet homme perdu à jamais, c'est éviter de penser, d'aimer, d'être au présent, de pouvoir faire place à l'inattendu, c'est rester lové sur un trésor en poussière comme un nourrisson en attente du retour de sa mère et s'empêcher de vivre autre chose de plus fort que cette attente. »*

MAINTENIR UN LIEN IMAGINAIRE AVEC NOTRE EX SERAIT UN MOYEN DE CONSERVER À PORTÉE DE MAIN CETTE PARTIE DE NOUS ÉVAPORÉE AVEC LUI

Ce trésor en poussière brille chaque jour un peu plus fort, par la magie de la nostalgie, comme l'écrit la linguiste Julie Neveux dans *Le Langage de l'amour* (Grasset, 2022) : *« Notre capacité à fixer le passé, à le sublimer, est fantastique. A se raconter des histoires.* (…) *Conclusion : les meilleures histoires d'amour sont à venir ou elles sont au passé. Au passé, au moins, elles seront toujours belles. »* Belles et indétrônables, comme Rebecca, l'épouse morte qui tourmente sa successeure dans le film d'Hitchcock (1940) inspiré du roman de la Britannique Daphné du Maurier (Albin Michel, 1939). Elle hante chaque pièce du manoir de Manderley, chaque taie d'oreiller, chaque placard de sa présence obsédante.

Identité vacillante

Vivre avec le fantôme d'un ex mort… Dans son essai sur le célibat choisi, *Vieille fille, une proposition* (La Découverte, 2022), la journaliste Marie Kock fait apparaître le défunt, son compagnon mort en 1997, à la toute fin du livre. *« Vingt-cinq ans après*, écrit-elle, *je fais encore régulièrement le rêve dans lequel il n'est pas mort. Il revient, en fait il était juste parti en vacances, il m'avait fait une mauvaise blague.* (…) *J'ai mis longtemps à comprendre qu'il ne venait pas me visiter depuis l'au-delà pour m'assurer de sa présence indéfectible. Que si je continue à rêver de lui, c'est pour ne pas le laisser partir. »* Plutôt que d'aimer à nouveau, écrit-elle, elle a fini par abandonner.

Quels espoirs déçus, quelles traversées inachevées confions-nous à nos ex ? Il se peut que nous les chargions d'une mission impossible : conserver précieusement une part de nous-mêmes que nous leur aurions laissée ; un morceau dont ils nous auraient amputés en partant. *« C'est structurant d'avoir un copain*, dit Mathilde, la femme qui invective son ex absent. *Quand il m'a quittée, je n'avais plus ce pilier de l'identité. »*

L'essai *Rupture(s)* (Editions de l'Observatoire, 2019) de la philosophe Claire Marin traite de cette identité vacillante : *« Quand l'autre cesse de m'aimer, c'est comme si je perdais mes propres limites, mon être s'écoule hors de moi, se vide. Hémorragie du sujet délaissé. »* Nous voici éparpillés, diminués. *« En partant, l'autre emporte des bouts de moi et me laisse avec la tâche de réparer ce corps blessé. »* Maintenir un lien imaginaire avec notre ex serait un moyen de conserver à portée de main cette partie de nous évaporée.

L'Evaporée, c'est le titre du roman qu'achevait de lire Sanja lorsque son compagnon est parti, le 1er janvier. *« C'est fou, il m'a fait vivre ce que je venais de lire. Il s'est évaporé »*, dit en souriant la jeune femme de 28 ans, attablée en terrasse d'un café parisien devant un demi. Dans ce livre (Cambourakis, 2022), l'autrice Fanny Chiarello, quittée par sa compagne sans explication, demande à une autre écrivaine, Wendy Delorme, de se couler dans la peau de l'*« évaporée »*. D'écrire les mots qui lui ont manqué quand l'autre est partie sans dire pourquoi. Ce pourquoi obsédant, qui est une façon de s'imposer à l'autre dans l'absence. De le hanter sans relâche, comme le raconte Sanja à propos de son ex. C'était son premier amour. *« On s'est beaucoup aimés. »*

Six ans d'un lien fusionnel, commencé au temps des études. Déjà, à l'époque, Sanja sait qu'elle attend trop de lui ; elle voudrait qu'il soit son monde à lui seul. Plus elle le réclame, plus il s'échappe. *« Il a développé une passion étonnante pour les tournois de baby-foot dans les bars »*, plaisante-t-elle. Le soir de la Saint-Sylvestre, ils partagent en silence une raclette végétarienne. Elle boit seule la bouteille de blanc dont il ne veut pas. Le lendemain soir, au moment de se coucher, il lui demande si elle ne trouve pas qu'ils sont entrés dans une routine. Il émet des doutes sur leur couple. Quelques conversations plus tard, il lui dit qu'il veut arrêter, et qu'il a besoin de rompre tout contact.

Ma propre invention

Evaporation totale. Cet homme qui était son quotidien, son horizon, a disparu sans lui donner une explication qui la rassasie. *« Les premiers temps, je pensais que je pouvais en mourir »*, dit Sanja. Alors, à son tour, elle le fait disparaître. Dans son nouveau téléphone, elle ne garde aucune photo de lui ; elle enlève toutes celles qui décoraient son appartement. Elle met dans un grand sac les vêtements de son amant, ses peluches, ses tee-shirts qui lui servaient de pyjama, et le confie à une amie commune pour qu'elle rende tout à son ancien compagnon. Elle chasse le fantôme de son ex.

« Le fait de l'avoir fait disparaître physiquement m'a permis de me concentrer sur moi. Cela me fait du bien. Je me nourris d'autres choses. Je suis heureuse dans mon travail », raconte la jeune bibliothécaire, qui trouve dans les livres les réponses manquantes. *« J'ai repensé aux* Fragments d'un discours amoureux, *de Roland Barthes. Au chapitre sur l'attente. L'amoureux est celui qui attend, et qui vit au travers de cette attente une angoisse permanente. »* Sanja se sent libérée de cette attente… enfin, presque. Chaque soir, en rentrant chez elle, elle espère et redoute de trouver dans sa boîte aux lettres un courrier de son ex, qui lui apporte les réponses qui lui manquent.

Mais même s'il lui écrivait, que pourrait-il bien lui dire pour l'apaiser ? Aucune vérité ne pourrait éteindre entièrement le sentiment d'étrangeté qui nous saisit au départ de l'autre. Qui était-il, celui que je croyais connaître ? Avons-nous même vécu une histoire commune ? Une série récente de Disney+ explore cette question grâce à un dispositif génial : dans *Anatomie d'un divorce*, le spectateur est plongé dans la tourmente intérieure de Toby Fleishman, un quadragénaire new-yorkais (Jesse Eisenberg), dont l'ex-femme (Claire Danes) disparaît soudain, le laissant sans nouvelles, seul avec les enfants. Pour lui, elle est un monstre d'égoïsme dont le souvenir le hante. La vérité semble univoque et incontestable. Jusqu'à ce que l'on soit soudain précipité dans la tête de Rachel.

Extraordinaire basculement de point de vue, qui rend patente une réalité terrible partagée par tous les anciens amoureux : celui que j'aimais n'est pas grand-chose d'autre que ma propre invention. Dans *L'Evaporée*, Wendy Delorme écrit : *« Je sais qu'on peut vivre une même histoire de deux façons totalement différentes. Et que l'expérience de chaque être en ce monde est une solitude vraiment irrémédiable. »* Seuls, avec les fantômes de nos amours passées. ■

CLARA GEORGES

Prochain épisode L'ex conciliant

EMMANUEL MACRON DOIT CESSER DE JOUER LA MONTRE

ÉDITORIAL

Six semaines après le second tour des élections législatives qui a vu la gauche arriver en tête sans pour autant disposer d'une majorité et a conduit à la démission de Gabriel Attal et de ses ministres, la France ne dispose toujours pas d'un gouvernement. Des noms de possibles premiers ministres circulent, mais le débat sur les programmes qu'ils pourraient mettre en œuvre sans être renversés n'a guère avancé.

Pareille situation a des conséquences graves : sous prétexte d'expédier les affaires courantes, le gouvernement démissionnaire, dénué de légitimité démocratique, prend des décisions d'importance, comme la signature des « lettres plafonds » préparatoires au budget 2025.

Cette léthargie prolongée, inédite sous la Ve République, ne saurait perdurer. Des ministres siègent comme parlementaires en contravention à la Constitution. Les électeurs sont fondés à estimer que leur expression démocratique est restée lettre morte. Certes, la Loi fondamentale n'impose pas de délai au président de la République pour la nomination d'un nouveau premier ministre après la démission du précédent, mais elle oblige ce dernier à assurer la *« continuité de l'Etat »*.

Deux logiques s'affrontent : celle des oppositions qui réclament un premier ministre qui ne soit plus le subordonné du président, mais le chef d'un gouvernement autonome à l'écoute du Parlement, et celle d'Emmanuel Macron qui entend rester *« maître des horloges »* et garder la main sur la politique du pays, ne tolérant qu'un *« parfum de cohabitation »*. La consultation annoncée par l'Elysée pour le vendredi 23 août, des présidents des groupes parlementaires et des chefs de parti en vue de former un gouvernement, tend à renvoyer aux formations politiques une responsabilité qui est d'abord la sienne : montrer qu'il a écouté les Français en nommant un premier ministre reflétant leur choix, à charge pour le Parlement de nouer les alliances, de passer des compromis en vue de l'investir ou de le censurer.

Double déni

En affirmant n'avoir *« pas envie que la vie reprenne ses droits »*, M. Macron exprime sa réticence à refermer la parenthèse enchantée des Jeux olympiques de Paris. Certes, leur succès retentissant a sorti les Français de l'atmosphère de stress où le président les avait plongés avec sa dissolution surprise et le risque de l'accession au pouvoir de l'extrême droite. Mais si les Jeux laissent le pays plus confiant en lui-même, ils ne sauraient gommer l'échec électoral subi par le président ni lui permettre de jouer la montre.

Terriblement complexe, l'équation politique de cette rentrée 2024 doit être résolue dans les meilleurs délais. Pour ce faire, il y a urgence à sortir d'un double déni : celui du chef de l'Etat qui voudrait faire comme si les élections législatives, qu'il a lui-même provoquées, n'avaient pas eu lieu et laisser inchangées sa politique et sa pratique du pouvoir. Mais aussi le déni d'une partie de la gauche qui, même si sa candidate Lucie Castets s'est assouplie, continue de faire croire qu'elle peut gouverner seule, voire, comme Jean-Luc Mélenchon, préfère brandir l'illusoire menace d'une destitution du président, plutôt que de proposer une formule viable de gouvernement.

Seule la levée de ces faux-semblants peut permettre à l'essentiel – les projets concrets d'un futur gouvernement – de prendre le pas sur la stérile foire aux noms qui, tout l'été, a tenu lieu de débat politique. ■

Colum McCann
Kamala Harris ou l'envie d'un nouveau genre de héros américain

L'écrivain irlandais analyse l'effet de surprise paradoxal qu'a été le surgissement de la vice-présidente des Etats-Unis dans la campagne présidentielle et l'espoir qu'elle suscite dans un camp démocrate qui paraissait dépité

Il existe une expression anglaise : *« Cometh the hour, cometh the man »* (« l'heure venue, l'homme viendra »), dont l'origine est difficile à déterminer précisément – elle pourrait être biblique, ou dériver d'un proverbe anglais signifiant « l'occasion fait le larron », ou encore être le fait d'admirateurs de Winston Churchill, entré dans l'histoire comme le tintement d'une cloche. Mais rarement aura-t-elle été plus juste qu'en juillet, lorsque Kamala Harris est devenue la candidate présomptive à la présidence des Etats-Unis.

L'heure venue, la femme viendra.

Cela a été un retournement spectaculaire. Les démocrates étaient prostrés dans un coin. La porte était condamnée. Les fenêtres étaient fermées à double tour. On aurait cru que la nuit était tombée et qu'il n'y avait aucune issue. Puis Joe Biden a fait un geste non pas tant courageux que nécessaire : il s'est retiré de la course. Soudain, la porte s'est grande ouverte, les rideaux ont été tirés, et Kamala Harris était là, avec un aplomb quasi cinématographique, sous un rayon de lumière qui semblait avoir été créé exprès pour elle. Pour un peu, on entendait l'orchestre démarrer.

Néanmoins, « l'heure venue, la femme viendra » ne signifie pas que Kamala Devi Harris soit sortie de nulle part. Elle a œuvré de longue date pour qu'advienne ce formidable coup du sort – et ce n'est pas terminé.

C'est une femme. Une femme noire. Une femme indienne. Des obstacles ont été mis sur sa route à chaque tournant. Ces plafonds de verre, elle a dû se battre pour les briser. Elle est devenue procureure générale de Californie. Puis sénatrice. Enfin vice-présidente des Etats-Unis : la femme la plus haut placée de toute l'histoire politique américaine. Le moins qu'on puisse dire est qu'elle n'est pas tombée du fameux cocotier. *[Lors d'une réunion sur l'égalité des chances, en mai 2023, la vice-présidente avait déclaré :* « Vous pensez que vous venez de tomber d'un cocotier ? Vous existez dans le contexte de tout ce dans quoi vous vivez et ce qui est venu avant vous. » *La formule a été largement relayée sur les réseaux sociaux.]*

Alors pourquoi avons-nous été surpris de voir Kamala Harris faire irruption sur scène le mois dernier ? Cela tient en partie à la construction du mythe, en partie au fait qu'elle avait accepté de rester dans l'ombre de Biden. Un autre élément est l'épuisement de l'électorat. Mais il faut également y déceler l'envie d'un nouveau genre de héros américain.

Le ouf de soulagement qui a accompagné sa désignation présumée ne doit pas être sous-estimé : soudain, la moitié d'un pays a comme bondi de son lit, revigorée et dopée à la caféine. Si Kamala Harris était devenue la dauphine ne serait-ce que quelques mois avant, cela aurait été certainement une tout autre histoire. Mais, brusquement, le Goliath qui occupait la pièce a été renversé. Donald Trump a été médusé par son apparition. Il est presque aussitôt apparu vieux, et gros, et triste, et renfrogné. Soudain, il semblait dire « Comment ose-t-elle ? », et les démocrates pouvaient soudain lui lancer : « On t'a eu. »

Une maison démocrate agrandie

En un sens, Kamala – bien qu'elle soit là depuis des années – a été une nouveauté. Mais une nouveauté « nouvelle ». Sans la naïveté des arrivées subites, sans l'ahurissement du lapin pris dans les phares. Comme une chrysalide – elle était à la fois la même et totalement différente. Elle était intelligente, coriace et expérimentée, et elle s'est présentée avec une main encourageante posée sur son épaule. Ne vous y trompez pas. Quoi qu'en disent les sondages, Joe Biden était apprécié en Amérique et ailleurs. Et elle lui a été loyale. Elle n'a pas essayé de le chasser du pouvoir. Elle a montré son respect. Elle a pris son temps.

L'heure venue, la femme bien préparée viendra.

La question qui se pose est : combien de temps durera l'état de grâce ? Comment affrontera-t-elle les attaques agressives, néandertaliennes, de Trump ? La génération Z entrera-t-elle dans la danse ? Kamala Harris pourra-t-elle rallier à elle les électeurs encore indécis ? L'essentiel est sans doute de savoir si l'Amérique est prête à être dirigée par une femme. Dans leur majorité, les démocrates répondent : « Mais pourquoi pas ? » Et une femme noire ? Même réponse : « Mais pourquoi pas ? » Et une Asiatique ? « Mais enfin, bien sûr ! »

Tout cela est peut-être un point de vue très progressiste, mais les Etats-Unis ont déjà eu un homme noir aux commandes pendant près d'une décennie, et le pays est en train de changer de fond en comble. Nous vivons tous à l'ère exponentielle, où les choses peuvent évoluer à la vitesse de l'éclair et où l'Amérique qui, il y a encore un mois, semblait avoir la main – celle de l'ethos trumpien, conservateur et blanc – pourrait connaître de sérieux ennuis. Trump a commis une énorme erreur en désignant J. D. Vance candidat à la vice-présidence : tel le Little Boy Blue de la comptine anglaise, il dort déjà à poings fermés contre sa meule de foin.

> LE OUF DE SOULAGEMENT QUI A ACCOMPAGNÉ LE CHOIX DE KAMALA HARRIS NE DOIT PAS ÊTRE SOUS-ESTIMÉ

L'Amérique à l'épreuve

Pour couronner le tout, Tim Walz a été choisi comme colistier. A l'évidence, le gouverneur du Minnesota apporte une nouvelle corde à l'arc de Kamala Harris. Il est l'élément populaire et modeste dont elle avait besoin pour asseoir son image. Il la contrebalance par bien des aspects. Il représente le Midwest à lui tout seul. Ancien enseignant et entraîneur de football américain, il a passé vingt-quatre ans dans la garde nationale. C'est un démocrate qui possède des armes, mais ça ne l'a pas empêché de proposer des restrictions au port d'arme, y compris la vérification des antécédents des acheteurs.

Tout en étant perçu comme un candidat en mesure de rassurer l'électorat républicain, il a été à l'initiative d'importantes victoires législatives progressistes dans son Etat, dont la gratuité des repas scolaires, la légalisation du cannabis et la protection du droit à l'avortement.

Mieux encore, il semble injecter une forme d'humour dans la campagne de Kamala Harris : c'est un candidat qui sait enflammer les foules et ciseler une bonne formule en un clin d'œil. Tout cela semble annoncer une maison démocrate entièrement neuve, agrandie.

Personne, aujourd'hui, n'est réductible à un élément unique, pur. Les étiquettes qu'on accole, « français », « musulman », « irlandais », « hétéro » ou « homo », ne sont que des points de départ. Nous sommes devenus un monde tacheté et nous ne pouvons plus nier notre caractère kaléidoscopique. Et personne, dans la vie politique américaine, n'incarne cela davantage que Kamala. Sa seule présence à cette place montre combien le monde se révèle bien plus merveilleusement complexe qu'avant. Son histoire nous dit ce qui relie les choses entre elles. C'est une histoire en contrepoint, une histoire qui mettra l'Amérique – ce pays si souvent malade de ses certitudes étroites – à l'épreuve.

Beaucoup de choses se sont passées en quelques semaines, et il serait tentant de céder à l'optimisme. Pour Harris, l'épreuve sera difficile. Elle est au coude-à-coude avec Trump, et le résultat final de cette élection marquera durablement notre époque.

Pour elle, désormais, le plafond de verre est celui du programme et du fond. Il ne s'agira pas d'épater la galerie. Elle devra démontrer sa capacité à imaginer des mesures qui trouvent un écho chez les indécis. Une grande partie de son message portera sur le logement abordable, l'accès à la garde d'enfants, une école publique de qualité. Elle devra s'adresser à la classe ouvrière rurale et en même temps promouvoir un élargissement de la classe moyenne. Elle a juré de s'en prendre aux nouveaux « barons voleurs » du XXIe siècle. *« Dès le premier jour,* promet-elle, *je lutterai contre les prix abusifs et je ferai baisser le coût de la vie. »*

Les attaques des républicains – dépeignant Harris et Walz en marxistes de la Côte ouest qui ouvriront les frontières et danseront aux manifestations en hommage à George Floyd – tombent à plat, pour la simple et bonne raison que ce sont deux modérés. Qui plus est, la nature des choses politiques – d'autant qu'il reste moins de douze semaines avant les élections – implique que Kamala Harris devra se rapprocher du centre sur certains sujets, en particulier l'immigration, et, ce faisant, risquera de décevoir sa base, du moins pendant quelque temps. Mais c'est le b.a.-ba de la politique. Chaque candidat doit mettre de l'eau dans son vin au moment le plus crucial de la campagne.

Ce qui reste le cœur de sa mission sera sa capacité à convaincre qu'elle est suffisamment forte pour diriger depuis le centre, en se concentrant sur l'intérêt général du pays sans se plier aux petits calculs politiques.

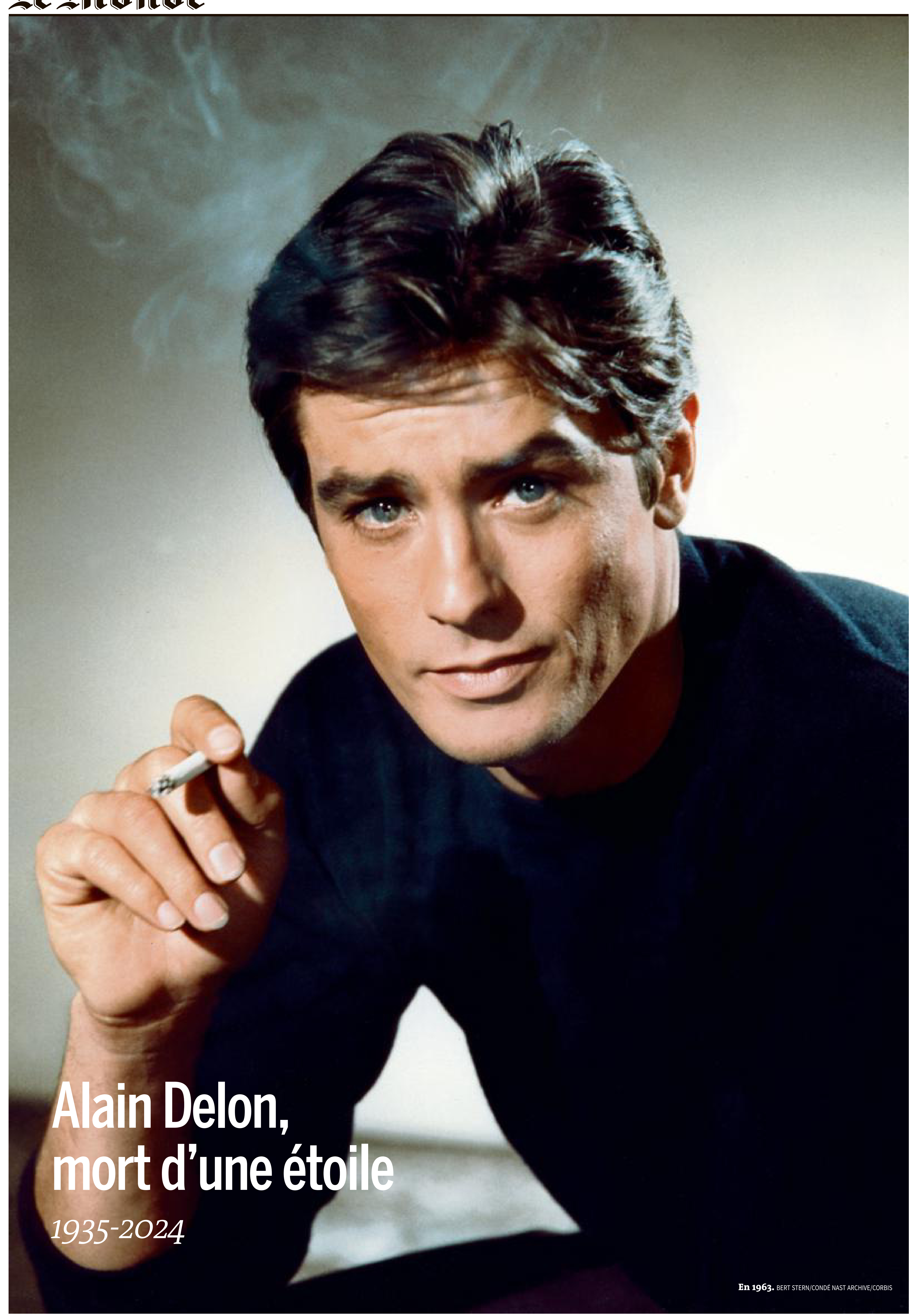
Après tout, tel président, tel pays.

Vivement les prochaines semaines. Tout peut arriver. Et il est probable que tout arrivera. ■

Traduit de l'anglais [Irlande] par Clément Baude

Colum McCann *est l'auteur d'« Et que le vaste monde poursuive sa course folle » (Belfond, 2009, National Book Award) et d'« American Mother » (Belfond, 208 p., 21,90 €). Né en Irlande, il vit à New York. Ce texte est d'abord paru dans « The Irish Independent »*

Le Monde



Alain Delon, mort d'une étoile

1935-2024

En 1963. BERT STERN/CONDÉ NAST ARCHIVE/CORBIS

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

Avec Luchino Visconti, à Paris, en 1961. MP/LEEMAGE

Un art vécu avec une intensité sans égale

Incarnation de l'acteur par excellence, Alain Delon est mort le 18 août, à l'âge de 88 ans

En 2010, une campagne de publicité faisait ressurgir un visage de 1968, un homme brun aux yeux bleus, d'une indicible beauté. Les quelques mouvements retenus pour vendre un parfum en trente secondes faisaient surgir des adjectifs convenus, mais inévitables : félin, sensuel, irrésistible. En 2010, Alain Delon avait 75 ans. L'image faisait ressortir l'incarnation définitive de l'acteur, et l'ultime (peut-être la seule) étoile masculine universelle du cinéma français. La publicité utilisait quelques images de *La Piscine*, un long-métrage inquiétant que l'acteur avait tourné en 1968.

Réalisé par l'un des cinéastes d'élection d'Alain Delon, Jacques Deray, *La Piscine* faisait luire toutes les facettes de l'acteur, le talent dramatique – troublant –, l'imagerie de luxe et de débauche, la confusion entre vie publique et vie privée (pour ce film, il avait exigé d'avoir pour partenaire la jeune fille qui fut sa fiancée officielle à ses débuts – Romy Schneider) et le scandale. Alors qu'Alain Delon tournait *La Piscine* à Saint-Tropez, il dut regagner Paris pour témoigner (avant d'être placé en garde à vue) dans l'affaire Markovic, du nom de son garde du corps et factotum, assassiné.

Alain Delon, mort dimanche 18 août à l'âge de 88 ans, est ainsi une figure avant d'être un artiste, un visage avant d'être une personne. Il a été l'artisan – pas toujours conscient – de cette construction sans égale dans le paysage français, qui a souvent éclipsé son travail. Peu d'acteurs se sont consacrés avec autant d'intensité au cinéma. Il avait à peine commencé sa carrière qu'il s'est donné tout entier à René Clément dans *Plein soleil* (1960), à Luchino Visconti dans *Rocco et ses frères* (1961), marquant les bornes d'un registre (le criminel, selon Patricia Highsmith, la figure dostoïevskienne, selon Visconti) qui a presque toujours été sous-estimé.

A ce travail, il faut ajouter la part qu'Alain Delon a prise à la conception des films dans lesquels il a joué, pour le meilleur – *L'Insoumis* (1964), d'Alain Cavalier, *Monsieur Klein* (1976), de Joseph Losey –, et pour le reste. Mais le travail de l'artiste est passé par le filtre de l'opinion publique. Un spectateur né en 1940 se souviendra de l'éphèbe aux yeux bleus qui paraissait plus souvent qu'à son tour dans les prétoires ; né en 1970, on se rappelle l'imprécateur qui proclamait aussi bien son amitié pour Jean-Marie Le Pen que son engagement pour la paix en Nouvelle-Calédonie.

Car Alain Delon n'a jamais pu se contenter de faire son métier. A moins que celui-ci ne fût de défrayer la chronique. Prétoires, salles des ventes, champs de courses furent ses royaumes, partout, il pouvait se prévaloir de son sang bleu, celui des stars. En 2013 encore, il exaspérait avec une sortie contre le mariage pour tous *« contre nature »*, lui qui naquit au cinéma sous les auspices de Jean-Claude Brialy et Luchino Visconti. Avant de reprendre la route des théâtres de province, où il jouait chaque soir en compagnie de sa fille, Anouchka, en bon père de famille, lui qui s'est fâché régulièrement et publiquement avec ses fils.



Avec Romy Schneider, dans « La Piscine » (1969). SCREEN PROD/ PHOTONONSTOP

« “FLIC STORY” OU “PAROLE DE FLIC”, JE LES FAISAIS EN ME BROSSANT LES DENTS. POUR “MONSIEUR KLEIN”, IL FAUT QUE JE ME CONCENTRE UN PEU, QUE JE COMPOSE »
ALAIN DELON

DÉPART EN INDOCHINE

Mais comment être un patriarche quand on a été un enfant mal aimé ? Alain Delon est né le 8 novembre 1935 à Sceaux, dans les Hauts-de-Seine, banlieue prospère où son père tenait un petit cinéma, le Régina, et où sa mère, Edith, d'origine corse, travaillait dans une pharmacie. Quand il a 4 ans, ses parents se séparent, et il se retrouve très vite en pension à Issy-les-Moulineaux. L'acteur a raconté que dans l'un des établissements dont il se faisait régulièrement renvoyer, il avait fait partie de la chorale et que celle-ci avait reçu la visite d'Angelo Roncalli, nonce apostolique et futur pape Jean XXIII, qui avait félicité le jeune soprano Alain Delon.

A 15 ans, le garçon décide de partir pour Chicago en compagnie d'un condisciple, mais les deux garçons sont rattrapés à Châtellerault, dans la Vienne. Placé en apprentissage chez son beau-père, charcutier à Bourg-la-Reine, Alain Delon obtient son certificat d'aptitude professionnelle. Il est suffisamment mécontent de sa condition pour chercher à s'engager. L'aviation ne pouvant l'accepter avant plusieurs mois, il choisit la marine. En janvier 1953, à 17 ans, Alain Delon signe un contrat de trois ans et le prolonge de deux afin de suivre ses camarades fusiliers marins en Indochine, où il est envoyé sur le théâtre des opérations.

Le jeune homme se souvient avoir vu *Touchez pas au grisbi*, de Jacques Becker, avec Jean Gabin, rue Catinat, à Saïgon. Il admet avoir emprunté une Jeep sans autorisation et l'avoir laissée dans un fossé, avoir volé du matériel, ce qui lui vaut de passer ses 20 ans en prison. De retour en métropole en 1956, il remonte à Paris, où il est tour à tour serveur et fort des Halles, tout en passant ses nuits à Pigalle. Il s'introduit dans les milieux germanopratins, séduit l'actrice Brigitte Auber, se lie d'amitié avec Jean-Claude Brialy, qui le décide à descendre à Cannes, pour l'édition 1957 du Festival.

Là, Alain Delon est repéré par Henry Willson, agent hollywoodien spécialisé dans les beaux gosses (Rock Hudson, Tab Hunter). Willson envoie le jeune homme à Rome, où il passe un bout d'essai devant David O. Selznick, qui lui propose un contrat de sept ans, à condition que le Français apprenne l'anglais. Delon regagne Paris et accepte en même temps la proposition d'Yves Allégret, qui lui offre un rôle de petite frappe dans *Quand la femme s'en mêle* (1957). *« Moi, ça ne m'intéressait pas tellement. Alors, Yves a dû se battre, non



Dans « Nouvelle Vague » (1990) de Jean-Luc Godard.
PROD DB/SARA FILMS- PERIPHERIA/DR

IL N'A JAMAIS PU SE CONTENTER DE FAIRE SON MÉTIER. À MOINS QUE CELUI-CI NE FÛT DE DÉFRAYER LA CHRONIQUE. PRÉTOIRES, SALLES DES VENTES, CHAMPS DE COURSES FURENT SES ROYAUMES

seulement avec ses producteurs pour m'imposer, mais avec moi. Pratiquement, j'ai accepté de tourner pour lui faire plaisir », explique Delon, peu de temps après.

THÉÂTRE ET COMÉDIES

Dans un même mouvement, Alain Delon enchaîne quelques films mineurs : *Sois belle et tais-toi* (1958), de Marc Allégret, le frère d'Yves, *Christine* (1958), de Pierre Gaspard-Huit, sur le plateau duquel il rencontre et tombe amoureux de Romy Schneider, et *Faibles Femmes* (1959), de Michel Boisrond, qui lui offre un premier rôle et constitue autour de lui un entourage, le journaliste Georges Beaume, qui devient son manageur, l'agente Olga Horstig, qui lui fait rencontrer Luchino Visconti, en 1959. L'acteur s'inquiète déjà de son destin, refusant l'étiquette de jeune premier romantique, alors qu'il se sait *« le contraire »*.

La presse a remarqué le physique et la présence du garçon, si bien que René Clément se décide à lui offrir le rôle de Ripley dans *Plein soleil*, qu'il s'apprête à adapter du roman de Patricia Highsmith. Tourné en 1959, aux côtés de Maurice Ronet et Marie Laforêt, *Plein soleil* est pour Delon un apprentissage. René Clément est un directeur d'acteur d'une précision irréfutable, il mène Delon sur le chemin de la perversion de Tom Ripley, en fait un séducteur vénéneux.

A peine le film est-il sorti à grand fracas, début 1960, que Delon, qui a séduit le comte italien lors de leur première entrevue, entame le tournage de *Rocco et ses frères* sous la direction de Visconti. Plus encore que celui de Ripley, le rôle de Rocco, l'émigré méridional arrivé à Milan avec sa tribu, est un défi. Delon est doublé, entouré d'une distribution impressionnante (Renato Salvatori, Annie Girardot, Claudia Cardinale), incarnant un personnage de paysan déraciné aux antipodes de son expérience. Il triomphe modestement, à force d'abnégation et d'inventivité. Son Rocco, boxeur qui se voue à la rédemption de son clan, est une création stupéfiante. Présenté à Venise, le film remporte le Lion d'argent et affirme la réputation internationale de sa jeune star.

Rentré à Paris, il tente aussitôt l'aventure de la scène, toujours sous la direction de Visconti, qui monte, en 1961, *Dommage qu'elle soit une putain*, au Théâtre Marigny. Delon a pour partenaire Romy Schneider, sa compagne depuis le tournage de *Christine*. Les critiques sont partagés. Dans *Le Monde*, Bertrand Poirot-Delpech évoque *« les contorsions nerveuses* [des jeunes acteurs] *qui laissent apparaître leur pauvre insuffisance »*, tout en saluant leur beauté.

LE TRIOMPHE DU « GUÉPARD »

Delon enchaîne sur l'une de ses très rares comédies, *Quelle joie de vivre* (1961), de René Clément, et un sketch dans *Les Amours célèbres*, qui lui fait partager le plateau avec Brigitte Bardot. Il est pressenti par David Lean pour tenir le rôle du prince Ali dans *Lawrence d'Arabie*, mais si le rôle va à Omar Sharif, ce n'est pas grave, puisque Antonioni lui a demandé d'être le partenaire de Monica Vitti dans *L'Eclipse*, présenté à Cannes en 1962. De cette expérience avec le maître moderniste, Delon dira que *« ce n'était pas un rôle très passionnant pour moi, mais j'avais l'occasion d'être dirigé par Antonioni, de pénétrer dans son œuvre »*.

Ce n'est sans doute pas par hasard que ce début de carrière suffit à lui assurer une renommée durable au Japon, que le futur interprète du *Samouraï* visite pour la première fois en 1963. Non seulement ses films y font recette, mais l'acteur peut compter désormais sur sa notoriété nippone pour lui assurer une source stable de revenus, grâce à l'utilisation de son image dans de nombreuses publicités.

Au printemps 1963, juste avant que *Le Guépard* ne soit présenté à Cannes, sort *Mélodie en sous-sol*, d'Henri Verneuil, dans lequel il côtoie le même Gabin qu'il avait admiré dans *Touchez pas au grisbi*. Il se rapproche ainsi du cinéma commercial français, dont il deviendra bientôt l'un des piliers. En attendant, c'est l'heure du triomphe du *Guépard*, dans lequel il incarne Tancrède, qui professe que *« tout doit changer pour que rien ne change »*.

Delon tient son rang aux côtés de Burt Lancaster (qui incarne son oncle, le vieux prince), tire Claudia Cardinale (la roturière qu'il veut épouser par amour autant que par calcul) vers le haut et contribue puissamment au triomphe d'un film, devenu en un instant un classique du cinéma, couronné d'une Palme d'or.

Il tourne ensuite *Les Félins*, avec Jane Fonda, sous la direction de René Clément, avant d'investir comme producteur dans un film audacieux, *L'Insoumis*, d'Alain Cavalier. On est en 1964, la guerre d'Algérie n'est finie que depuis deux ans, mais Delon n'hésite pas à incarner un soldat perdu de l'OAS qui enlève une avocate proche du FLN. Cavalier a raconté : *« Je n'ai pas fait* L'Insoumis *sur l'Histoire ou l'Algérie, j'ai fait* L'Insoumis *parce que je voulais tourner un film avec Delon. J'ai parlé avec lui, il m'a raconté sa vie, et le plus intéressant pour moi était cette période très incertaine qu'il a passée en Indochine, pendant trois ans. »*

RENCONTRE AVEC MELVILLE

A sa sortie, *L'Insoumis*, qui est amputé d'une vingtaine de minutes à la suite d'un procès, est ignoré par le public. Quelques mois plus tôt, en mars, Henri Langlois, le directeur de la Cinémathèque, a organisé une rétrospective Alain Delon, un geste sans précédent qui fait peser sur un acteur de 29 ans tout le poids de la gloire.

C'est à ce moment qu'il rompt avec Romy Schneider et, en compagnie de son épouse Nathalie, tente de s'acclimater à Hollywood, où naît leur fils, Anthony. Là-bas, la nouvelle étoile peine à trouver ses marques. Il est question qu'il tourne une ▶▶▶

8 NOVEMBRE 1935 Naissance à Sceaux (Hauts-de-Seine)
1953 S'engage dans l'armée. Il est envoyé en Indochine
1957 « Quand la femme s'en mêle », premier film
1960 « Plein soleil »
1963 « Le Guépard », Palme d'or au Festival de Cannes
OCTOBRE 1968 Début de l'affaire Markovic
1969 « La Piscine », avec Romy Schneider
1976 « Monsieur Klein »
1984 « Notre histoire », film pour lequel il reçoit le César du meilleur acteur en 1985
1990 « Nouvelle Vague », de Jean-Luc Godard
2008 « Astérix aux Jeux olympiques »
2019 Reçoit une Palme d'honneur au Festival de Cannes
18 AOÛT 2024 Mort à Douchy (Loiret)

L'ambivalence de l'acteur, et de l'homme

Flic et voyou, actes progressistes et idéologie réactionnaire, sa carrière et sa vie ont suivi une ligne de crête

Dans le couple de vedettes antagonistes qu'il forma avec le gouailleur et extraverti Jean-Paul Belmondo, Alain Delon aura toujours incarné le silence, le mutisme, l'enfermement en lui-même. Lors de la sortie de *L'Insoumis* (1964), d'Alain Cavalier, François Mauriac note dans « Le Figaro littéraire » ce compliment perfide : *« Il ne parle jamais si bien que quand il se tait. »*

Il faut interroger cette rareté de parole. Etait-elle la rançon de cette séduction charnelle et brutale qui se passait royalement de mots ? Etait-elle le lieu d'une rupture avec une tradition proprement française fondée sur l'amour de la langue et de la rhétorique ? Le signe de quelque secret inavouable à protéger ? Mais quel secret ? Peut-être celui de la sourde ambivalence de l'acteur, trait qui le définit le mieux, comme homme et comme acteur, et qui explique le trouble qu'il suscite.

Ce trouble, il est entendu qu'il faut taire les chocs dont il procède. Le grand art et le vil commerce. La grâce et la violence. L'angélisme et la turpitude. La féminité et la virilité. Les régulières et les maîtresses. Le flic et le voyou. Les actes progressistes et l'idéologie réactionnaire. Il y a trop de scandale à ce que tout cela tienne ensemble. Le signe du double, frappé comme une désirable infamie au frontispice de sa carrière, arrive pourtant très tôt, avec la prise de succession de Gérard Philipe.

Les dates sont frappantes. Idole du cinéma français des années 1950, incarnation d'une tradition idéalisée, le doux et romantique Philipe est emporté par un cancer en 1959. L'année précédente, Delon décroche son premier rôle principal, dans *Christine*, de Pierre Gaspard-Huit, remake médiocre du *Liebelei* de Max Ophuls, dans lequel il incarne un jeune lieutenant amoureux au destin tragique.

Vain miroir

Ce rôle n'est pas si éloigné de celui tenu par Gérard Philipe dans l'un de ses plus grands succès, *Les Grandes Manœuvres* (1955), de René Clair. Ce ne sera pas la première coïncidence réunissant les deux icônes masculines du cinéma français, comme le prouve Christian-Jaque, qui réalisera à douze ans de distance *Fanfan la Tulipe* (1952) avec le premier et *La Tulipe noire* (1964) avec le second, Delon interprétant en la circonstance le double rôle de frères jumeaux, aristocrates œuvrant pour la justice à la veille de la Révolution française. Mais c'est évidemment moins dans la ressemblance que dans la dissemblance avec Gérard Philipe que Delon va se substituer à ce dernier dans le cœur des spectateurs.

Loin de l'image d'Epinal de son prédécesseur et infiniment plus sombre, plus retors, plus voyou, plus sauvage, Delon trouve en René Clément le réalisateur qui fixe son image, en lui confiant le rôle de Tom Ripley dans *Plein soleil* (1960), adapté du roman de Patricia Highsmith. Usurpateur ambigu et élégant à la beauté terrassante, il assassine le personnage interprété par Maurice Ronet et se débarrasse symboliquement de ce possible concurrent, autre beau gosse naviguant en eaux troubles.

Ce double visage, on le rencontrera souvent sur la ligne de crête de ses grands films, qu'il s'agisse du révolutionnaire dévoyé qu'il interprète dans *Le Guépard* (1963), de Luchino Visconti, ou du militant d'extrême droite saisi par la grâce qu'il campe dans *L'Insoumis*.

De manière assez perverse, à compter de la trilogie melvillienne (*Le Samouraï*, 1967 ; *Le Cercle rouge*, 1970 ; *Un flic*, 1972), cette double nature va affecter sa carrière elle-même. Marqué par les rôles marmoréens que lui fait interpréter le génie du film noir français, Alain Delon se met à les dupliquer en série dans une kyrielle de polars où, tantôt flic, tantôt voyou, il ne fait que s'autoparodier.

Jeff (1969), de Jean Herman, le premier film produit par l'acteur, porte ainsi le nom du héros du *Samouraï*. De la même manière, *La Piscine* (1969), de Jacques Deray, repasse les plats de *Plein soleil*, avec le même duo d'acteurs et la même triste fin pour le pauvre Maurice Ronet.

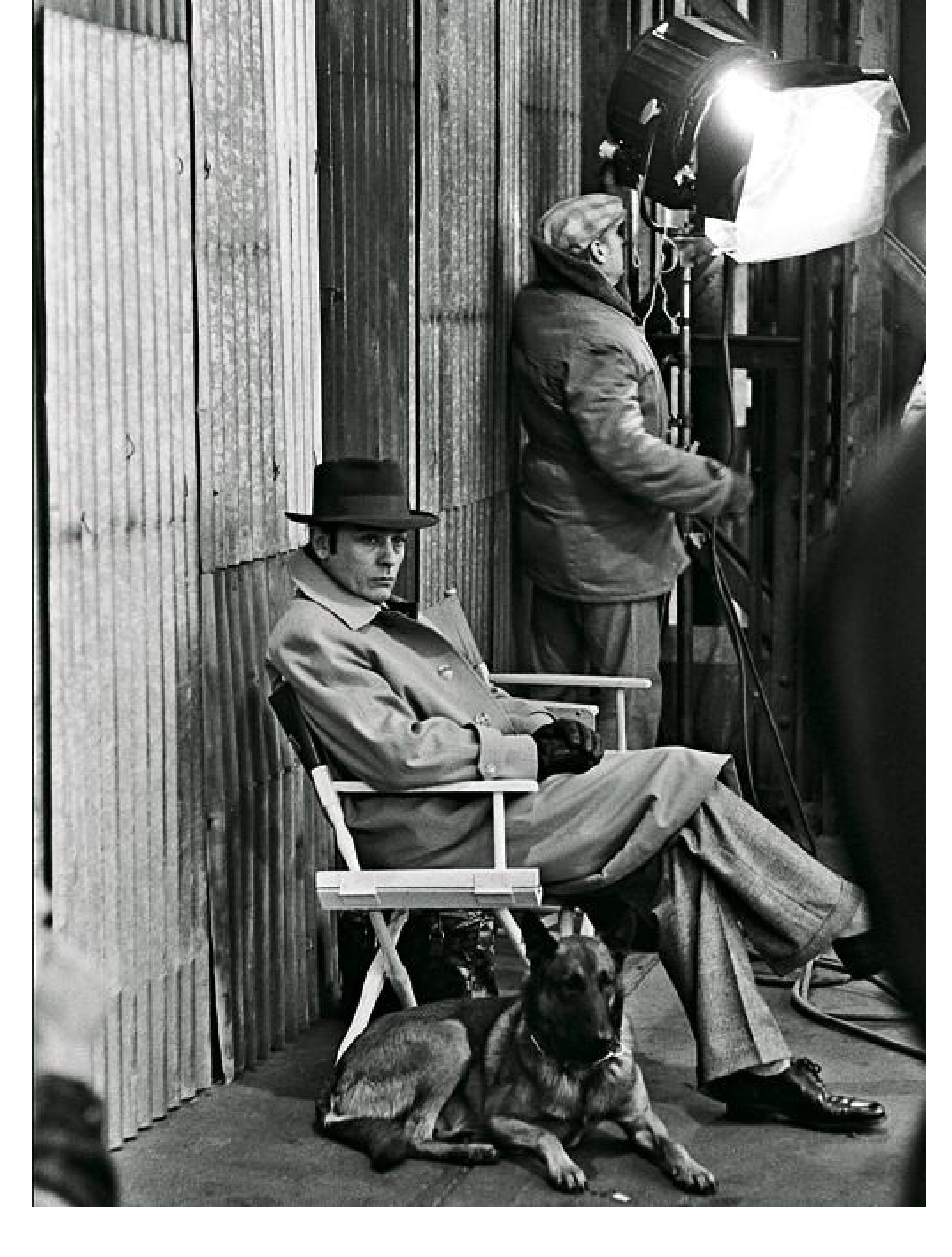
Dans ce vain miroir et cette lente submersion qu'est la fin de la carrière de l'acteur, deux titres font exception. Ils sont peut-être les meilleurs qu'il ait jamais tenus, preuve ultime du formidable instinct de cet acteur. Ces films, ce sont *Monsieur Klein* (1976), de Joseph Losey, et *Nouvelle Vague* (1990), de Jean-Luc Godard. Son motif de prédilection y est porté à un point d'incandescence.

Dans le premier cas, ce n'est pas seulement que l'ami de Jean-Marie Le Pen produise l'un des films les plus pénétrants sur l'infamie de l'Occupation, c'est que l'acteur y interprète un profiteur de guerre d'origine alsacienne spoliant les juifs, jusqu'au jour où il est pris à son propre piège par l'une de ses victimes, un résistant passé dans la clandestinité, qui l'affuble de sa propre identité, et, partant, de son anéantissement programmé.

Dans *Nouvelle Vague*, Godard détourne *La Piscine* sur le lac Léman et fait du meurtre par noyade le pivot d'un film en deux parties où l'acteur, interprétant deux personnages différents qui n'en sont peut-être qu'un seul, est tour à tour celui qui périt et celui qui sauve en pardonnant à la femme qui l'a assassiné. C'est sur cette double note, du génocide juif et du sacrifice chrétien, que s'achève la meilleure part du parcours de cet acteur qui aura incarné un certain visage de la France, saisi dans la dissolution de son identité séculaire à ce point particulier de son histoire. ■

JACQUES MANDELBAUM

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024



Sur le tournage de « Monsieur Klein » (1976).
BOTTI/GAMMA

▸▸▸ adaptation de *Chéri*, de Colette, d'abord avec George Cukor, puis avec Tony Richardson. Finalement, il doit se contenter des *Tueurs de San Francisco*, de Ralph Nelson, de *Texas Across the River*, de Michael Gordon avec Dean Martin, et des *Centurions*, de Mark Robson, film contre la guerre d'Algérie, d'après Jean Lartéguy. En 1966, il revient en France pour être Jacques Chaban-Delmas dans *Paris brûle-t-il ?*, de René Clément.

En 1967, Jean-Pierre Melville se rend chez les Delon, un scénario à la main. Le metteur en scène a raconté que le comédien a interrompu la lecture en lui disant : *« Ça fait sept minutes que vous lisez votre scénario, et il n'y a pas encore l'ombre d'un dialogue. Cela me suffit. Je fais ce film. Comment s'appelle-t-il ? »* C'est ainsi qu'Alain Delon devient Jeff Costello, dit « Le Samouraï », un tueur solitaire, au bord de la schizophrénie.

Les deux hommes collaboreront encore deux fois, pour *Le Cercle rouge* (1970) et *Un flic* (1972), l'ultime long-métrage de Melville, qui meurt l'année suivante. *Le Cercle rouge* sera un immense succès populaire, comme *Le Samouraï*, alors qu'*Un flic* est une déception. C'est dans ces films qu'Alain Delon façonne ce personnage de solitaire, flic ou truand, qui oppose au monde une violence froide, une indifférence qui séduit presque par accident. Il usera ce modèle jusqu'à la corde sous la direction de cinéastes de moindre importance que Melville : Deray, José Giovanni, José Pinheiro.

L'AFFAIRE MARKOVIC

La tourmente de Mai 68 trouve Alain Delon sur scène, où il joue *Les Yeux crevés*, une pièce de Jean Cau. L'acteur a beau avoir soutenu Henri Langlois dans le conflit qui l'a opposé à André Malraux, ministre de la culture, au début de l'année, il n'a aucune sympathie pour les étudiants et les grévistes. Il tente de maintenir sa pièce à l'affiche avant que son théâtre ne soit fermé. Il fonde alors, avec les acteurs Raymond Gérôme et Jacques Dacqmine, une éphémère Union professionnelle du spectacle.

On n'est qu'au printemps, et l'année n'en a pas fini avec Alain Delon. Le 1er octobre, on découvre dans la décharge d'Elancourt (Yvelines) le cadavre de Stefan Markovic, qui fut le garde du corps, le secrétaire d'Alain et de Nathalie Delon. L'enquête révèle bientôt que ce truand yougoslave, recueilli à sa sortie de prison par le couple, a écrit, peu avant sa mort, des lettres à son frère, demeuré à Belgrade, dans lesquelles il explique que s'il lui arrive quelque chose, il faudra *« chercher du côté d'A. D. »* et de François Marcantoni, ancien résistant, figure du milieu parisien et ami de l'acteur.

Convoqué à de multiples reprises par le magistrat instructeur, placé en garde à vue, Alain Delon se défend farouchement, d'autant plus que l'affaire prend un tour politique. Bientôt parviennent aux rédactions des photographies censées avoir été prises pendant des parties fines qu'organisait Markovic. La rumeur savamment distillée laisse entendre qu'on y voit la femme de Georges Pompidou, qui n'est plus premier ministre. Alain Delon est impliqué dans ce règlement de comptes interne au camp gaulliste, qui se conclura par un non-lieu à l'endroit de Marcantoni, contre qui pèsent pourtant de lourdes présomptions.

SUR LA SCÈNE POLITIQUE, IL FAIT TOUT POUR ASSURER SA RÉPUTATION D'HOMME DE DROITE. EN 1984, IL AFFIRME SON AMITIÉ POUR JEAN-MARIE LE PEN

D'autres se seraient mis à l'abri des regards, Delon préfère alterner les premières de ses films et les entrées spectaculaires quai des Orfèvres, tout en imposant sa présence dans les salles des ventes et sur les champs de courses. En juillet 1969, il fait l'acquisition pour 700 000 francs de l'un des derniers dessins de Dürer encore sur le marché. C'est le début d'une collection faite d'abord de dessins (il tourne bientôt son intérêt vers le XIXe siècle français, Millet, Géricault), puis de Fauves et enfin de sculpteurs animaliers modernes, au premier rang desquels Bugatti. Acquéreur impulsif (*« j'ai acheté par passion, jamais par investissement »*, explique-t-il), il dispersera l'essentiel de sa collection dans les années 1990.

En attendant, il achète un poulain, à Deauville, en 1970, pour la moitié du prix du Dürer. L'écurie de Delon connaît certains succès, mais cette histoire-là finit aussi au prétoire, en 1978, lorsque l'entraîneur qu'il a choisi, Pierre-Désiré Allaire, comparaît dans une affaire de paris frauduleux. Delon se fait aussi promoteur de matchs de boxe, organisant des rencontres pour le championnat du monde des poids moyens entre Jean-Claude Bouttier, mort le 3 août 2019, et Carlos Monzon (1972 et 1973) et entre Monzon et Jose Napoles (1974), à Paris et à Puteaux. La seconde rencontre est un succès financier – la recette est de 6 millions de francs.

En 1970, c'est aussi en homme d'affaires qu'il lance la production de *Borsalino*, inspiré d'un livre sur les truands marseillais Carbone et Spirito, qui sévirent dans les années 1930. Le scénario surfe sur la vague rétro née aux Etats-Unis quelques années plus tôt avec *Bonnie and Clyde*. Delon convainc son rival Belmondo de partager l'affiche avec lui. Efficace mais peu inspiré, le film, réalisé par Jacques Deray, attire près de 5 millions de spectateurs.

DES FILMS HORS NORME

Belmondo est furieux, son contrat lui garantissait que son nom serait en haut de l'affiche. C'est vrai en ce qui concerne l'ordre de présentation des acteurs, mais au-dessus, il y a le nom du producteur : « Alain Delon présente ». Belmondo intente un procès, et Delon remarque aimablement, dans le *New York Times*, *« c'est une réaction féminine »*. Dans le même entretien, il explique, à propos de l'affaire Markovic : *« Je suis corse* [sa mère l'était à moitié]*, et, dans des endroits comme celui-là, on a encore le sens de l'honneur et de la parole donnée. Je ne me soucie pas de ce que mes amis font. »*

Au sommet du box-office, *Borsalino* permet à Delon, producteur, de lancer la fabrication en série de films noirs (*Borsalino and Co*, 1974, *Flic Story*, 1975, *Le Gang*, 1977, *Trois Hommes à abattre*, 1980, *Pour la peau d'un flic*, 1981, *Le Choc*, 1982, *Ne réveillez pas un flic qui dort*, 1988...), dont la litanie se terminera enfin à l'orée du XXIe siècle. Cette production abondante ne doit pas obscurcir le côté plus aventureux de sa filmographie.

Dès 1971, il s'essaie à la comédie, sans grand succès, avec *Doucement les basses*, de Deray, puis tourne *Le Professeur*, portrait d'un homme à la dérive, sous la direction de Valerio Zurlini. Il y a aussi des bizarreries, comme *Soleil rouge* (Terence Young, 1971, western cosmopolite dans lequel il a pour partenaire Toshiro Mifune) ou ce *Zorro* de pacotille qu'il fait réaliser à Duccio Tessari en 1975, pour faire plaisir à son fils qui a alors 10 ans.

Surtout, en 1976, il rencontre Joseph Losey, qui peine à monter la production de *Monsieur Klein*. Quatre ans plus tôt, Delon a déjà été à l'affiche d'un film du vieil exilé américain, *L'Assassinat de*

« Il y en a qui vont aux putes, moi je préfère les tableaux »

Des peintures, des bronzes, des dessins ; entre les tournages, il courait les musées et étoffait ses collections

Alain Delon était atteint de collectivite, ou de collectionnite grave ! » Le diagnostic est posé par Elizabeth Markevitch, qui l'a rencontré à la fin des années 1980, alors que l'acteur était désireux de se séparer de ses bronzes de Rembrandt Bugatti (1885-1916). Elle travaillait alors pour Sotheby's. *« Cela lui a fait un mal fou de les vendre, mais il venait de rencontrer celle qui a été ensuite la mère de ses derniers enfants, et il voulait faire de la place. Sa propriété était totalement envahie par les œuvres. »* Et, pour cause, il en avait accumulé une quarantaine...

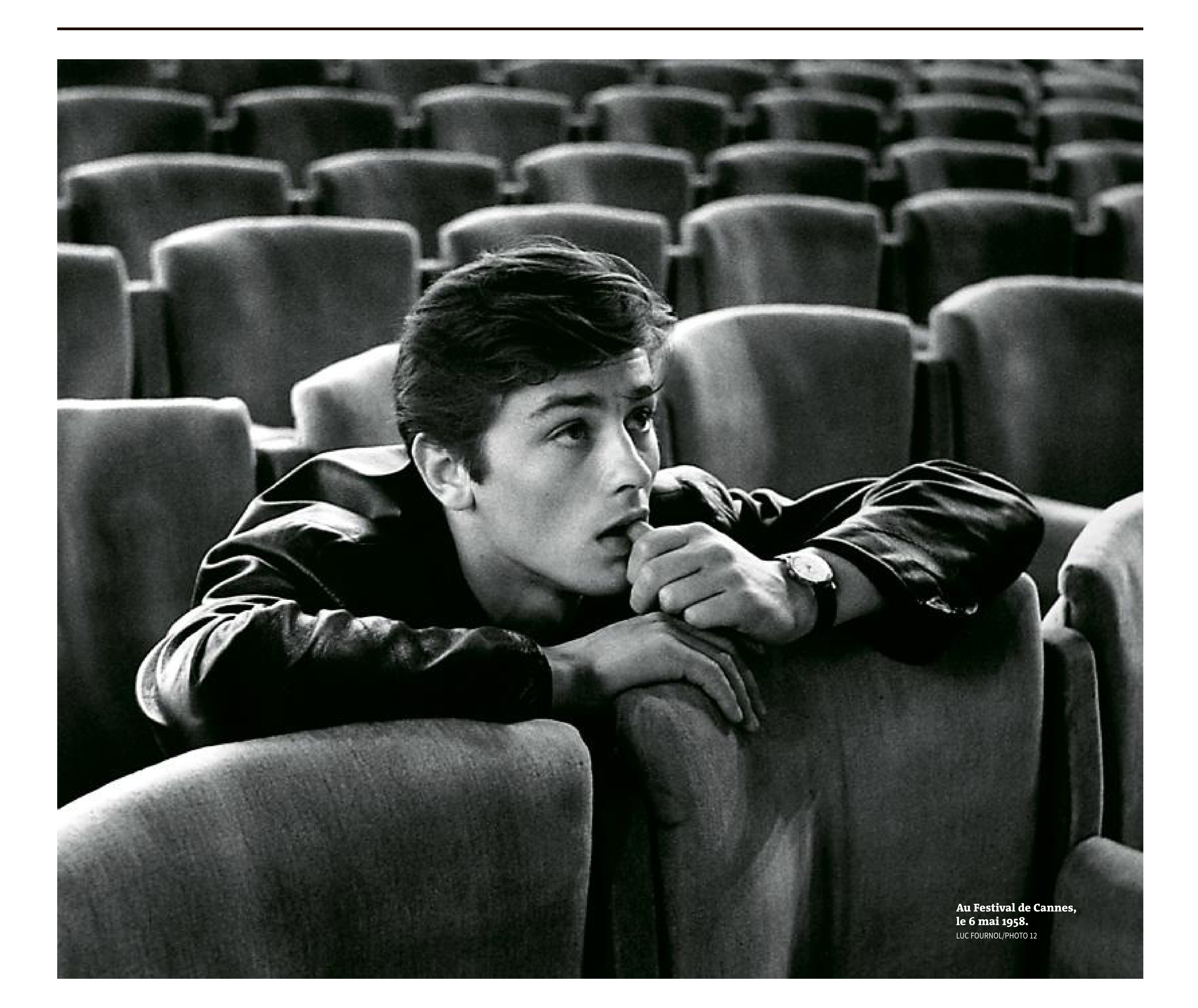
Les Bugatti furent une de ses passions, comme d'une manière plus générale les sculptures animalières. Il avait ainsi constitué ce qui était sans doute le plus bel ensemble d'un artiste méconnu, Georges-Lucien Guyot (1885-1973). Souvenir du temps où il tournait *Le Guépard* ? Lorsqu'on lui demandait si Visconti avait eu une influence sur la formation de son goût, il démentait : *« Visconti n'était pas ce qu'on appelle un collectionneur. Il était amoureux de Bronzino, il avait quelques œuvres, quelques tableaux, mais pas une collection »*, confiait-il au *Monde*, en 2007. Elizabeth Markevitch pense toutefois que ses séjours dans la Péninsule ont compté pour beaucoup dans la formation de son œil : *« Entre deux tournages, il hantait les musées. Sa collection de dessins italiens était fantastique. »*

Sa collection de dessins tout court, pourrait-on ajouter. Les Parisiens avaient pu en avoir un aperçu en 2010, lors du Salon du dessin qui se tenait au palais de la Bourse. On y voyait des Pontormo ou des Véronèse, mais aussi des Rubens, des Rembrandt, des Géricault ou des Degas. Pour lui, expliquait-il au *Monde*, *« le dessin, c'*[était] *le premier jet, la première pensée de l'artiste »*. Il avouait dans ce registre un amour total pour Millet, mais avait aussi acquis un des tout derniers dessins de Dürer passé en vente publique, représentant un scarabée. *« Au nez et à la barbe de Malle »*, disait-il avec ce sourire ravageur qu'on lui connaissait. *« Pas Louis Malle, mais son frère, le banquier. C'était un peu comme dans* L'Homme pressé *: la différence entre les professionnels et moi, c'est qu'eux ont une limite, au-delà d'une certaine enchère, ils s'arrêtent. Moi pas. »*

« Il plongeait dedans »

A une certaine époque, tout son argent passait dans l'art ancien. *« Il y en a qui s'achètent des voitures, d'autres qui vont aux putes, moi, je préfère les tableaux. »* Et, s'il les achetait avec ses tripes, il voulait aussi mieux connaître ces œuvres : *« Quand il avait un coup de cœur pour un artiste ou une période, il plongeait dedans, lisait tout, savait en parler »*, confirme Elizabeth Markevitch. Car, de la peinture, il en avait aussi, avec une préférence pour le XIXe siècle, et une passion absolue pour Géricault – *« J'ai de lui un tableau unique, sans doute peint à la morgue, sur la planche de bois qu'on tire, le buste d'un homme et d'une femme unis dans la mort... »* –, mais aussi Delacroix, Millet et Corot. Il a aussi fait des incursions dans le XXe siècle, avec les fauves, Braque notamment, dont il possédait une des deux vues du canal Saint-Martin, et avait acquis un très bel ensemble des années 1950, du groupe Cobra aux abstraits de l'école de Paris comme de Staël, Manessier, Riopelle ou Degottex. Il avait cédé ce dernier ensemble aux enchères en 2007, parce que, disait-il, il exécrait les ventes posthumes... ■

HARRY BELLET


Au Festival de Cannes, le 6 mai 1958.
LUC FOURNOL/PHOTO 12

Trotski, dans lequel il joue l'agent soviétique Ramon Mercader, chargé d'exécuter le dirigeant révolutionnaire, qu'incarne Richard Burton. Le film n'a pas été un succès, même si Delon y campe un personnage d'une opacité et d'une abjection fascinantes. Cette fois, il s'agit d'incarner un homme solitaire et arrogant qu'une homonymie précipite dans les rouages de la machine d'extermination nazie.

UN ÉCHEC ET UN CÉSAR

Un quart de siècle plus tard, dans ces colonnes, l'acteur évoque un *« film écrit par un Italien et réalisé par un Américain blacklisté. Heureusement qu'il y a Joseph Losey pour réaliser* Monsieur Klein *et moi pour le produire.* Monsieur Klein *est une référence, un classique, même s'il n'a fait que 200 000 entrées à Paris. Je savais dès le départ que j'allais perdre tous mes ronds avec* Monsieur Klein. *Je prenais l'argent de* Flic Story *pour faire* Monsieur Klein. Flic Story *ou* Parole de flic, *je les faisais en me brossant les dents. Pour* Monsieur Klein, *il faut que je me concentre un peu, que je compose. Sinon, pour filer un coup de pied dans une porte et tirer un coup de revolver, je n'ai pas besoin de me concentrer. »*

Cette lucidité jette un éclairage plus flatteur sur la dernière partie du parcours d'Alain Delon que la seule lecture de sa filmographie. Car jusqu'au bout, il glisse entre les alignements de « flic stories » des films étranges, hors norme, pas toujours choisis à bon escient : *Un amour de Swann* (1984), de Volker Schlöndorff, à la sortie duquel la critique hurle à la trahison de Proust, tout en saluant la composition de Delon en baron de Charlus, ou *Le Passage* (1986), de René Manzor, qui mêle animation et prises de vues réelles. Le summum de la bizarrerie étant atteint avec *Le Jour et la Nuit*, de Bernard-Henri Lévy, présenté au Festival de Berlin en février 1997, qui vaut à son interprète de figurer désormais et durablement sur la liste des pires navets jamais produits.

Ses projets policiers, eux, évoluent aussi au gré de sa vie privée : au début des années 1980, Anne Parillaud succède à Mireille Darc à l'écran comme à la ville. Il passe même à la réalisation pour la diriger dans *Pour la peau d'un flic*, adaptation-trahison d'un roman de Jean-Patrick Manchette. Après Manchette, ce sera Fajardie qui fournira le combustible de la machine Delon, et l'on verra notre héros lutter contre le groupe Fidélité de la police (inspiré du très réel Honneur de la police, embryon d'escadron de la mort à la française) dans *Ne réveillez pas un flic qui dort*.

Sur la scène politique, Delon fait pourtant tout pour assurer sa réputation d'homme de droite. En 1984, il affirme son amitié pour Jean-Marie Le Pen, tout en qualifiant la rivalité Giscard-Chirac de *« querelle de gonzesses »*. Deux ans plus tard, il reçoit les insignes de commandeur des arts et des lettres des mains de Jack Lang, que les élections viennent de chasser du pouvoir. Juste avant le scrutin, le ministre socialiste avait promu l'acteur, et celui-ci tient à témoigner de sa reconnaissance, en présence du leader d'extrême droite. Alain Delon participe à la campagne présidentielle de Raymond Barre en 1988, avant de prendre position pour le oui au référendum sur les accords de Matignon sur la Nouvelle-Calédonie.

Il ne lui reste plus que deux grands rendez-vous cinématographiques. En 1985, il accepte de tourner dans *Notre histoire*, de Bertrand Blier, sur les instances de Nathalie Baye, qui sera sa partenaire. Il incarne un banlieusard abruti par l'alcool et l'ennui. Le film est d'abord ignoré par le comité de sélection du Festival de Cannes, que Delon abreuve d'injures, avant de connaître un échec public cinglant. Si bien que Delon boude la cérémonie des Césars, début 1986, bien qu'il ait été nommé, et ne peut jouir devant les caméras de télévision de la reconnaissance de ses pairs, qui lui décernent le César du meilleur acteur.

« J'AI FORCÉ MA NATURE »

Cinq ans plus tard, en 1990, Alain Delon revient enfin à Cannes. L'année précédente, il a contacté le producteur Alain Sarde dans l'espoir que celui-ci lui propose un projet capable de redorer son blason de comédien. Sarde le met en contact avec Jean-Luc Godard, qui vient de faire tourner Johnny Hallyday dans *Détective*. L'acteur accepte *« parce que vous êtes Godard et que je suis Delon »*. Sur le plateau, il se plie aux caprices du metteur en scène. *« J'étais parfois un peu décontenancé, mais j'ai forcé ma nature, sinon le film ne se serait pas fait »*, explique-t-il à *Libération*.

L'ACTEUR ACCEPTE DE TOURNER DANS « NOUVELLE VAGUE » « PARCE QUE VOUS ÊTES GODARD ET QUE JE SUIS DELON »

Le résultat est magnifique et abscons, mais au moins *Nouvelle Vague* (1990) est retenu en compétition à Cannes. Delon y arrive en hélicoptère, se montre avec le danseur étoile Patrick Dupond, son partenaire dans *Dancing Machine*, qui sort en novembre 1990. Certes, le film n'est pas primé, mais il attire l'attention sur l'autre face de Delon, ce personnage fragile, vieillissant, auquel on fait répondre à la question *« Tu fais quoi ? – Je fais pitié »*.

SUCCÈS SUR LE PETIT ÉCRAN

Deux ans plus tard, retour à Cannes, mais cette fois avec *Le Retour de Casanova*, d'Edouard Niermans, film en costumes qui n'excite guère la curiosité. Il reste quelques polars à venir, *Un crime* (1993) et *L'Ours en peluche* (1994), ses deux dernières collaborations avec le fidèle Jacques Deray et, enfin, *Une chance sur deux*, tentative malheureuse de reconstitution du duo de Borsalino avec Belmondo sorti en 1998. Le film est un échec cuisant, et Delon annonce sa retraite du cinéma. Il tiendra presque parole, n'apparaissant que dans *Les Acteurs*, de Bertrand Blier (2000), et *Astérix aux Jeux olympiques* (2008), en Jules César égotiste.

Il passe ensuite au petit écran, d'abord en incarnant Fabio Montale, le héros des romans du Marseillais Jean-Claude Izzo. La seule annonce de sa présence dans le rôle déchaîne la fureur des lecteurs d'Izzo, figure de gauche, qu'il tente d'apaiser en leur assurant que le romancier aurait été heureux de le voir dans ce rôle. Diffusée sur TF1 début 2002, la série rassemble 12,5 millions de spectateurs, un succès colossal.

Il présente ensuite sa fille Anouchka aux téléspectateurs dans une adaptation du *Lion*, de Kessel, puis revient à la police en 2003 et 2004 dans la peau d'un énième flic solitaire, Frank Riva, cette fois pour le service public. Le succès est moindre, en dessous des ambitions de Delon, qui s'était fixé pour objectif de faire mieux que Christian Clavier en Napoléon. Il annonce alors sa retraite de la télévision.

Delon a fait son retour sur les planches en 1996, dans les *Variations énigmatiques* d'Eric-Emmanuel Schmitt, avec Francis Huster. En 2011, il monte *Une journée ordinaire*, un duo pour père et fille écrit sur commande par Eric Assous. Alain et Anouchka Delon emmèneront le spectacle en tournée jusqu'à la fin 2013. On voit aussi Delon faire de la publicité pour des lunettes, présider un concours de Miss France ou apparaître dans des talk-shows. C'est le même homme ombrageux, qui détonne dans ces décors trop ordinaires pour lui. Il faut une campagne d'affichage pour un parfum pour revenir à l'origine de la légende de l'étoile. ■

THOMAS SOTINEL

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

« Tout ce que j'ai fait au cinéma, je l'ai vécu »

Dans un long entretien accordé au « Monde » en 2018, l'acteur se confie sans fard et sans filtre





Alain Delon s'exprimait rarement. Après une série d'articles consacrée à sa carrière parue en juillet 2018 dans *Le Monde*, l'acteur avait accepté de se confier, longuement, à notre journaliste Samuel Blumenfeld. L'entretien avait été publié dans notre édition du 22 septembre 2018.

Nous l'avions rencontré dans ses bureaux du boulevard Haussmann, à Paris. Extraits.

Vous dites souvent que vos origines, votre famille, votre enfance n'étaient pas des atouts pour devenir acteur. Quand et comment tout commence-t-il pour vous ?

En 1952. J'ai 17 ans. Je m'engage dans l'armée, je pars en Indochine et j'y suis très heureux. Pour des raisons personnelles et familiales, je veux foutre le camp. Je suis mal dans ma famille. Mes parents ont divorcé. Je vis avec une mère et un beau-père d'un côté, un père et une belle-mère de l'autre. Je suis un gêneur, l'enfant de trop, le gosse entre deux couples, qui emmerde tout le monde. Vraiment. Je suis un enfant de l'amour, mais lorsque l'amour explose, chacun refait des enfants de son côté. Personne ne sait quoi faire de moi.

Je suis placé en nourrice à Fresnes. Le mari de ma nourrice est gardien à la prison. Je suis là quand ils fusillent Laval *[président du Conseil sous Philippe Pétain]*, le 15 octobre 1945. Oui, je suis là. Non pas près de lui, mais nous savons tout. On se dit : « Il paraît qu'ils l'ont traîné, il ne pouvait plus marcher, puis ils l'ont fusillé. » Après, je me retrouve avec mon beau-père qui me casse la tête, veut me tuer, et ma mère fait une fille et un autre fils.

Je suis un branleur, je deviens charcutier, je travaille, en fait, partout. Je ne suis rien. J'ai autant envie d'être charcutier que ce que vous voulez. Tout cela fait qu'à 16-17 ans, je dis : « Je me tire. » Je vois dans les journaux ces publicités pour s'engager dans l'armée. Ma seule façon de me tirer, c'est l'armée *(…)*.

A 17 ans, vous pouvez vous engager sans l'autorisation de vos parents ?

Quand j'annonce ma décision à mon père, il m'embrasse tellement il est heureux. Je les remercie sur le coup. « Pourvu qu'ils me la donnent ! », me dis-je. Puis, après avoir réfléchi, je me dis : « Attends ! Qui donne son autorisation à son fils de 17 ans pour partir en Indochine ? » Voilà, c'est ma vie… Alors je leur en ai voulu longtemps. En fait j'en veux beaucoup plus à mon père.

Moins à votre mère ?

C'est tout de même ma mère qui m'a fait, et avec toute la vie qu'elle a eue… J'ai eu la vie qu'elle voulait avoir. Elle voulait être une actrice, elle avait ça dans le sang. Sa vie a tourné autrement et, jusqu'à sa mort, elle est heureuse, car j'ai réussi ce qu'elle voulait faire. Elle en était fière à crever. C'est émouvant d'ailleurs car, à la fin de sa vie, elle se fait appeler Mme Delon, alors qu'elle s'appelle Mme Boulogne, du nom de son deuxième mari *(…)*.

Qu'apprenez-vous à l'armée ?

Je deviens différent. Je dois tout à l'armée en tant qu'homme. Je pars pour l'Indochine le 23 janvier 1953. Et j'en reviens le 1er mai 1956. *(…)* Quand je dis ça, on me prend pour un fou. Mais je le redis : tout ce que je suis devenu, je le dois à l'armée. Ça vous plaît, tant mieux. Ça ne vous plaît pas, tant pis.

Je dois à l'armée la discipline, les rapports entre les autres, le chef, les sous-chefs, l'action, la peur. J'ai dû quitter l'armée après avoir fait des conneries. Je suis un cas rare, RDSF (« renvoyé dans ses foyers »), tellement j'ai emmerdé le monde *(…)*.

Le métier de comédien, vous l'avez appris ?

Ma carrière n'a rien à voir avec le métier de comédien. Comédien, c'est une vocation. On veut être comédien comme on veut être chauffeur de taxi ou boulanger. On suit des cours, on fait des écoles, puis des conservatoires.

C'est la différence essentielle – et il n'y a rien de péjoratif ici – entre Belmondo et Delon. Je suis un acteur, Jean-Paul est un comédien. Un comédien joue, il passe des années à apprendre, alors que l'acteur vit. Moi, j'ai toujours vécu mes rôles. Je n'ai jamais joué. Un acteur est un accident. Je suis un accident. Ma vie est un accident. Ma carrière est un accident.

Le cinéma hollywoodien produit, quasiment à la chaîne, ces accidents : Burt Lancaster, votre partenaire dans « Le Guépard » et dans « Scorpio », Lee Marvin aussi, ou, pour prendre un acteur de votre génération, Steve McQueen…

J'en connais plein, aux Etats-Unis, des acteurs qui sont des accidents. Ce sont des personnalités au service du cinéma. Je suis conscient de cette particularité. De ce point de vue, je suis plus américain. Encore heureux qu'il se produit de tels accidents. Sinon, je serais mort depuis longtemps.

Si vous n'apprenez pas, comment entrez-vous en relation avec le cinéma ?

Je tombe dans ce métier grâce à des femmes. Ce sont elles qui me font faire du cinéma. Ce sont les femmes qui me veulent, me font, me donnent tout, des femmes tombées amoureuses de moi. Elles ont, minimum, six ou sept ans de plus que moi. Je veux voir alors dans les yeux de ces femmes que je suis le plus beau, le plus grand, le plus fort, et c'est pour ça que je deviens acteur.

Je vous explique. Quand je rentre d'Indochine, en 1956, je ne sais pas quoi faire. Je pense que je vais mourir dans peu de temps, car je suis un voyou. J'en ai la mentalité. J'habite à Pigalle avec un copain, dans un hôtel qui m'a marqué. L'Hôtel Régina. Toute ma vie est marquée par le mot « Régina ». Je suis un « réginaburgien », car je suis originaire de Bourg-la-Reine. Mon père était le directeur du cinéma Régina.

Il y a un bar à côté de mon hôtel, un bar de voyous, Les Trois Canards. Au bout d'un ou deux mois, j'ai huit jeunes filles qui sont amoureuses de moi et qui veulent travailler pour moi. Ça vous va ? Si le cinéma n'arrivait pas là-dessus, je serais où aujourd'hui ? J'ai des femmes dans un certain quartier de Paris, et je dois devenir un maquereau. Mais, comme j'ai aussi des femmes dans un autre quartier de Paris, je deviens une star.

Qui sont ces femmes d'un autre quartier de Paris ?

Un jour, mon copain me propose d'aller faire un tour à Saint-Germain-des-Prés. Je lui demande : « Mais c'est quoi Saint-Germain-des-Prés ? » Il m'y emmène, rue Saint-Benoît, dans un hôtel du même nom. On me présente une femme, Zizi, qui est morte depuis. Elle tombe amoureuse de moi. Je la sors de son hôtel, et je l'emmène dans la boîte de nuit juste en face de la rue Saint-Benoît, où vont tous les acteurs.

Par Zizi, je rencontre Brigitte Auber, qui tombe dingue de moi – vous l'avez sans doute vue dans *La Main au collet*, d'Alfred Hitchcock. Elle est encore vivante, elle a 90 ans, je lui dois beaucoup, elle le sait. Je déménage chez Brigitte, qui me fait rencontrer Yves Allégret. L'épouse du cinéaste, Michèle Cordoue, tombe dingue de moi et dit à son mari qu'il faut me prendre pour le film qu'il prépare, *Quand la femme s'en mêle*. Voilà comment je commence dans le cinéma.

Comment se passe le tournage de votre premier film, avec Yves Allégret ?

(…) Je me souviens qu'au tout début du tournage Yves Allégret me dit : « Ecoute-moi bien : ne joue pas, je veux que tu vives. Sois toi. Regarde comme tu regardes. Bouge comme tu bouges. Parle comme tu parles, c'est toi que je veux voir, ne joue pas. » Cette phrase m'a marqué, toute ma vie, toute ma carrière. J'ai toujours vécu, je n'ai jamais joué.

Entre votre premier film et votre consécration dans « Le Guépard », de Visconti, vous jouez dans dix films en à peine cinq ans…

Je quitte l'armée en 1956. *Quand la femme s'en mêle* sort en 1957. A l'affiche de ce film d'Yves Allégret, il y a Edwige Feuillère, qui devient ma marraine en cinéma, et Bernard Blier, qui devient mon parrain. Je me souviens des mots d'Edwige Feuillère : « On n'arrête pas un cheval de course. » C'est vrai que tout va ensuite très vite. Yves Allégret demande à son frère Marc de me prendre dans *Sois belle et tais-toi*, et il me choisit pour jouer avec Romy Schneider. C'est le moment où je rencontre aussi Jean-Paul Belmondo et Mylène Demongeot. L'année d'après, j'ai rendez-vous sur les quais, chez René Clément, qui prépare *Plein soleil*. Ils m'expliquent que Maurice Ronet doit jouer Ripley, l'assassin, et moi sa victime. Sauf que moi je veux faire Ripley et rien d'autre. On me traite de petit imbécile *(…)*. Et puis, au fond de l'appartement, il y a Bella Clément, la femme du cinéaste, en train de faire la vaisselle, et elle lance : « Rrrené, le petit a rraison. » C'était terminé. *Plein soleil* est un succès mondial. Et là-dessus, Visconti dit : « C'est lui qui fera Rocco. » Mais c'est René Clément qui est à la base de tout, mon maître absolu *(…)*.

« TOUT CE QUE JE SUIS DEVENU, JE LE DOIS À L'ARMÉE. ÇA VOUS PLAÎT, TANT MIEUX. ÇA NE VOUS PLAÎT PAS, TANT PIS »

« Plein soleil » sort en mars 1960, au même moment qu'« A bout de souffle », de Jean-Luc Godard. L'année précédente sortent « Les Quatre-Cents Coups », de François Truffaut, et « Les Cousins », de Claude Chabrol. Pourquoi n'avez-vous pas tourné avec les cinéastes de la Nouvelle Vague ?

Ce n'est pas compliqué. Ils ne veulent pas de moi. Carrément. Je suis un mauvais garçon à leurs yeux. Tous ces films que je fais en France et en Italie, avec Visconti, Clément, c'est ce que la Nouvelle Vague n'aime pas. J'essaie, à l'époque, de tourner avec certains. Mais ils ont une telle aversion à mon égard… Le Delon de *Rocco et ses frères*, ce n'est pas pour les cinéastes de la Nouvelle Vague.

Ils ont tellement cette conviction d'être le nouveau, le vrai et le seul cinéma que, pour eux, je suis un passéiste *(…)*. Le seul avec qui je tourne, c'est Godard, pour justement son film *Nouvelle Vgue*. Mais c'est bien plus tard, en 1990, et en plus je crois que c'est grâce à moi qu'il arrive à monter son film.

Aujourd'hui, l'ironie ne m'échappe pas. Ils sont où, ces ci-



En 2007.
DENIS ROUVRE/MODDS



néastes ? *Plein soleil, Rocco, Le Guépard* sont des films qui tiennent le coup, c'est le moins que l'on puisse dire. Sans parler de Melville ou de Losey. Ce qui est vrai, c'est que j'ai souvent, à tort ou à raison, fait peur à certains metteurs en scène, parce que le bruit courait que je faisais tout, disais tout, cassais tout. Je suis désolé, mais je n'ai jamais dit à Visconti, Melville ou Clément où mettre la caméra. J'ai en revanche bougé quelques cons dans ma vie.

Que pensiez-vous de la Nouvelle Vague ?

Rien, si ce n'est que c'était un nouveau cinéma. Je connaissais les noms et puis c'est tout *(...)*.

Vous êtes un des rares acteurs à avoir joué dans deux films sur et contre la guerre d'Algérie, « L'Insoumis » (1964), d'Alain Cavalier, et « Les Centurions » (1966), de Mark Robson. Pourquoi ?

(...) Le sujet, la rencontre avec Alain Cavalier, tout cela me plaît, et c'est pour cela que je joue dans *L'Insoumis*, qui est aussi mon premier film en tant que producteur. *Les Centurions*, c'est par hasard. J'avais fait un brin de carrière aux Etats-Unis, et je suis alors très copain avec Anthony Quinn, Michèle Morgan et George Segal, qui sont mes partenaires dans ce film. Tout ce monde est mort *(...)*.

Jean-Pierre Melville, avec qui vous avez tourné trois films, est-il le cinéaste avec lequel votre relation de travail a été la plus fusionnelle ?

Disons que je comprends parfaitement ce qu'il a dans la tête, et inversement. Ça ne s'explique pas, ce petit miracle, même si j'y ai souvent pensé. La première fois, c'est en 1966, lorsque Jean-Pierre vient me voir chez moi, rue de Messine, où j'habitais avec ma femme, Nathalie, pour me parler du *Samouraï*. Il commence par me raconter l'histoire et, au bout de dix minutes, je l'arrête : « Jean-Pierre, il n'y a pas un mot de dialogue là-dedans, pas la peine d'aller plus loin. Je le fais. On le fait. » Je n'ai même pas eu besoin, sur le moment, de connaître la fin du film...

« UN ACTEUR EST UN ACCIDENT. JE SUIS UN ACCIDENT. MA VIE EST UN ACCIDENT. MA CARRIÈRE EST UN ACCIDENT »

Justement, dans « Le Samouraï », vous dites à vos compagnons de table au poker : « Je ne perds jamais. Jamais vraiment. » Cette phrase, qui pourrait résumer votre carrière, l'improvisez-vous ?

Je ne peux vous le certifier, mais ce n'est pas impossible. Je me souviens très bien de cette scène, je me retourne vers la porte, je dis : « Jamais. Jamais vraiment. » Je fais une pause entre les deux phrases. Oui ça vient de moi, et Melville me lance : « C'est formidable. » J'ai senti que j'avais ce don du ciel.

Nous n'avons, Jean-Pierre et moi, aucune relation en dehors du travail, car nous sommes, les deux, toujours dans le travail. Il est sans cesse en avance d'un film, c'est pour ça que nous tournons aussi rapidement, pratiquement à la suite, *Le Samouraï, Le Cercle rouge, Un flic,* et nous avions un quatrième film en projet, *Arsène Lupin*. Melville m'adore comme acteur et comme homme. Il est, comme moi, très impressionné par le cinéma américain. Le chapeau, le col de mon personnage dans *Le Samouraï*, c'est lui. Je me plie à sa discipline, car je sens qu'il a raison *(...)*.

Pourquoi, au milieu des années 1970, voulez-vous tourner « M. Klein », qui aborde la question de la collaboration et la rafle du Vél' d'Hiv ?

Parce que c'est un tabou et une tragédie. Personne ne veut alors de ce film, et moi je le veux tellement que je le produis avec Norbert Saada. Puis je propose à Joseph Losey de le mettre en scène. Et on le fait ! Qui ne connaît pas l'épisode du Vél' d'Hiv ? Je suis né en 1935. J'ai 10 ans en 1945. Je ne suis pas con. Je vois tout, je comprends tout. J'habite alors Bourg-la-Reine, où ma mère est commerçante. Je livre des commandes de nourriture pour des gens qui me donnent en échange de quoi manger. Il y a, de l'autre côté de la rue, un commerçant qui passe la tête par la fenêtre pour regarder les Allemands passer, et il prend une balle dans la tête. Mort. Je vois, moi aussi, les Allemands passer. Je vois quarante femmes tenues par les FFI pour qu'on leur rase la tête. On me planque un moment à Reims, puis du côté de chez Jean Gabin, en Bretagne, chez des amis, car mes parents ont peur pour moi.

Je connais également le Vél' d'Hiv avant qu'il ne soit détruit. L'enfant que je suis est un admirateur de Fausto Coppi et, aujourd'hui encore, je possède à la campagne un de ses vélos. Quand on tourne *Monsieur Klein* au vélodrome de Vincennes, je suis bouleversé. La reconstitution est formidable.

Robert Klein est un collectionneur d'art, qui prospère durant l'Occupation en achetant à vil prix les biens des juifs cherchant à fuir le pays. Au début du film, on voit votre personnage s'emparer d'une toile d'Adriaen van Ostade et l'admirer. Son plaisir, c'est un peu le vôtre ?

C'est, pour beaucoup, moi dans la vie. J'adore *Monsieur Klein* à cause de ça. Il y a tellement de choses de moi dans ce film... Mon amour des tableaux, ce rapport ambigu avec les gens, cette espèce de jeu où je suis Monsieur Klein sans savoir pourquoi. Etre et ne pas vouloir être, tout en l'étant *(...)*.

Mon personnage, Robert Klein, va jusqu'au bout. Sinon, je ne fais pas le film. C'est mon devoir d'homme de vivre ce rôle. *(...)*

Le cinéma d'aujourd'hui est-il taillé pour des stars comme vous ?

Le cinéma a changé, les stars ont changé. Avant moi, il y a Jouvet, Gabin, Montand. A mon époque, qui n'est plus royale, je rencontre en tant que môme des auteurs comme Michel Audiard ou Pascal Jardin, qui écrivent pour des stars *(...)*.

Aujourd'hui, qui écrit pour des stars ? Personne. Ils écrivent pour du pognon, sur un sujet. Gabin dit un jour : faire un film, ce n'est pas compliqué, il faut un sujet, et si vous avez le sujet, vous avez l'argent, la production, les acteurs. J'ai l'impression qu'aujourd'hui la seule chose qui manque c'est le sujet.

Y a-t-il tout de même des comédiens, après vous, dans lesquels vous vous reconnaissez ?

J'aimais beaucoup Patrick Dewaere, il s'est tué. Il y a Depardieu, bien entendu. J'aime assez Vincent Cassel, le fils de Jean-Pierre. En dehors de ça... *(...)*

Avez-vous senti, à partir de la fin des années 1970, que vous ne retrouviez pas les maîtres avec lesquels vous aviez travaillé ?

Et comment ! Quand vous avez travaillé avec Clément, Visconti, Losey, vous sentez bien qu'il se passe quelque chose par la suite, qu'il y a un vide, alors vous faites le complément. Ces maîtres m'ont manqué, alors j'ai fait la différence, comme si j'étais acteur et metteur en scène – je l'ai été. Je suis devenu, un peu, le maître, avec des cinéastes comme Jacques Deray et Pierre Granier-Deferre.

Je tourne six films avec Deray, mais c'est moi qui fais tout, les produis. C'est moi qui finis par imposer Romy Schneider sur *La Piscine*. On me sort une sublime Américaine ou Monica Vitti pour jouer à sa place. Je dis : « Vous me faites chier, c'est Romy ou alors il n'y a pas de film. » Je le dis parce que je sais de quoi Romy est capable. Je sais aussi qu'elle est décadente, paumée, n'a plus rien à faire. Donc je lui dis : « Ecoute, tu vas être sublime. » Deray est entièrement d'accord avec moi. Quand *La Piscine* sort, personne ne vient me voir pour me dire : « Nous nous sommes trompés, vous avez raison. »

Toujours est-il qu'à la suite de ce film, Claude Sautet vient chercher Romy pour *Les Choses de la vie*. Je suis tellement heureux et fier de m'être battu... J'ai, à cette époque, le pouvoir de dire : « Je vous emmerde. Machin, je n'en veux pas. » *(...)*.

Pour vous, le cinéma, c'est terminé ?

Oui, oui, oui *(...)*. J'ai une carrière tellement exceptionnelle que je ne veux pas faire le film de trop. Les cinéastes avec qui je pourrais tourner sont morts. J'ai arrêté il y a dix ans déjà avec *Astérix*. Qu'est-ce que vous voulez que je foute ? Comme disait Gabin, si l'on m'apporte aujourd'hui un film, mais qui ? Avec qui ? *(...)*

Le théâtre ?

J'ai en effet l'intention, avant de partir, de jouer dans une pièce qui s'intitule *Le Crépuscule d'un fauve*, de Jeanne Fontaine *(...)*. C'est une très belle pièce. Le fauve ici, ce n'est pas Alain Delon, c'est le personnage, un ancien divisionnaire du Quai des orfèvres qui, dans un braquage, se prend une balle dans la colonne vertébrale, il est complètement cassé, il prend sa retraite, c'était un vrai fauve *(...)*.

Comment avez-vous regardé le mouvement #metoo ?

On a l'impression qu'on ne sait pas quoi dire, quoi écrire et, dès qu'il se passe quelque chose, on fait un machin. Le harcèlement n'est quand même pas né avec le producteur Harvey Weinstein... Avec Weinstein se pose la question de l'autorité. Il est le patron avec douze secrétaires, dont trois qui l'excitent. Là, il méritait de se prendre une grande claque dans la gueule. Mais, au-delà, on ne peut pas nier qu'il y a des femmes qui vont vous jeter un pot de fleurs sur la tête et d'autres qui vont accepter.

Je peux aussi vous affirmer que j'ai été victime de harcèlement quand j'étais plus jeune. Il y a deux ou trois femmes qui me sont tombées dessus. Je l'ai accepté, j'ai été heureux et je n'ai pas appelé la police. J'étais comme ça quand j'étais à Pigalle, je n'ai pas appelé les flics.

Dans beaucoup de vos films, vous disparaissez à la fin...

Oui, les gens me disaient tout le temps : « On vous voit mourir dans tous vos films. » On me voit mourir, car je sais mourir. Un héros doit toujours savoir mourir. J'adorais mourir, car c'est un point final. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR SAMUEL BLUMENFELD

Le Monde
MARDI 20 AOÛT 2024

Conversations intranquilles

Depuis l'été 2018, l'acteur appelait régulièrement « Le Monde ». Manière de se raconter, encore et toujours

C'était devenu une forme de rituel, après une série consacrée à sa carrière, publiée dans *Le Monde* durant l'été 2018, puis un entretien au long cours, sollicité par l'acteur, paru le 21 septembre 2018 dans les colonnes du journal : Alain Delon téléphonait régulièrement. C'était une manière de prolonger une conversation, et aussi de parler, sans nécessairement rechercher le dialogue.

Au début de chaque conversation, au téléphone le plus souvent, le samedi en général, tôt le matin, il fallait d'abord prêter son oreille à un long soupir sans le moindre mot. Un interminable *« Pffff… »* qui exprimait sa lassitude, son agacement, ou le simple besoin de prendre sa respiration avant de débuter son monologue. A la fin de cet appel d'air, Delon prononçait votre prénom puis, assuré de l'identité de son interlocuteur, assénait de manière déterminée : *« Alain ! »* Le vouvoiement restait de rigueur, mais l'échange de prénoms, sur lequel il insistait, installait une intimité recherchée.

Dans ses conversations, Delon insistait sur ses débuts ou sur sa fin. Depuis un bon moment, l'acteur vivait l'instant présent comme son dernier, tant il était entendu qu'il n'y aurait plus de lendemain. Puis il revenait sur les mêmes hypothèses. La première restait liée à sa carrière, que l'acteur aimait la considérer comme un accident : *« Si j'étais resté charcutier, je n'aurais jamais eu autant d'emmerdes. »* Il le disait avec une telle conviction que l'espace de quelques secondes, le plus grand acteur français de l'après-guerre se persuadait que commis-charcutier, ce qu'il fut pendant son adolescence, eut constitué un destin plus enviable que star de cinéma, car plus paisible.



A Paris, le 12 septembre 2018. RICHARD DUMAS POUR « LE MONDE »

Sens de l'honneur et fidélité

La seconde hypothèse le ramenait à ses trois années en Indochine, où il s'était enrôlé mineur, à 17 ans et demi, grâce à une autorisation de ses parents, tolérance qui le perturbait encore. Partir à l'armée lui avait permis de devenir un homme, mais aussi de réaliser qu'il aurait pu y laisser la vie. *« Cela peut en déranger beaucoup que j'estime avoir tout appris à l'armée, mais je les emmerde »*, insistait-il. Il fallait entendre les plaintes et les lassitudes derrière les mots. L'armée avait été sa seule école, et l'enseignement reçu plus tard, sur un plateau de cinéma, par ceux qu'il appelait ses « maîtres », René Clément, Luchino Visconti et Jean-Pierre Melville, avait prolongé son éducation.

Mais le mépris qu'il ressentait trop souvent à l'encontre de gamins partis comme lui, sous les drapeaux, combattre pour une guerre coloniale dont ils ignoraient les tenants et les aboutissants, le révoltait. De l'armée, Delon avait retenu un sens de l'honneur, de la solidarité et de la fidélité à ceux qu'il avait croisés. Fidélité dont il évitait de faire étalage et qui se manifestait, par exemple, avec le boxeur Jean-Claude Bouttier, mort le 3 août 2019 vaincu par la maladie, et que l'acteur hébergeait dans son domaine à Douchy, dans le Loiret, où il passait la moitié de sa semaine, seul, en compagnie de ses chiens.

Delon avait organisé en 1973 le combat revanche du Français contre Carlos Monzon pour le titre de champion du monde dans la catégorie des poids moyens. Bouttier s'était entraîné tout l'été à Douchy et, le 29 septembre, à Roland-Garros, il avait perdu le combat aux points. A l'appel de la treizième reprise, Bouttier devenait virtuellement champion du monde, puis Monzon avait passé la vitesse supérieure et gardé son titre. Delon gardait une mémoire photographique de ce combat, comme d'ailleurs de tout ce qui se rapportait à la boxe.

Une présence unique

Il restait – héritage, entre autres, de l'armée – l'image droitière de l'acteur. Peut-être serait-il plus juste de souligner son engagement gaulliste qu'il revendiquait, et plusieurs de ses films, souvent les plus grands, en contradiction avec son image : *L'Insoumis* (1964), d'Alain Cavalier, et *Les Centurions* (1966), de Mark Robson, qui prenaient position contre la guerre d'Algérie, et *Monsieur Klein* (1976), de Joseph Losey, sur la France de Vichy et la rafle du Vél' d'Hiv. Ces contradictions enchantaient Delon. Elles soulignaient sa complexité et son instinct. « Monsieur Klein, *il fallait bien que je le fasse, non ? »*, concluait-il au sujet du film, qu'il avait également produit.

Quand on lui rendait visite dans ses bureaux, boulevard Haussmann à Paris, on ne pouvait qu'être frappé par l'aspect mausolée de cet appartement. Des photos de Delon partout sur les murs, parfois de Jean Gabin et de Romy Schneider. L'acteur avait choisi de vivre au milieu des disparus. D'ailleurs, la première question qu'il vous posait était : *« Avez-vous déjà perdu quelqu'un de très proche ? »* Une réponse affirmative le soulageait. Elle signifiait que vous partagiez, à un degré ou un autre, son culte des morts.

Devant une des photos, où il apparaissait tellement plus jeune, âgé d'un peu plus de 30 ans, à l'époque du *Samouraï*, de Jean-Pierre Melville, et de *La Piscine*, de Jacques Deray, soit à l'apogée de sa beauté, Delon expliquait, en plaisantant : *« Vous voyez, le mec qui est sur cette photo n'est pas tellement différent du mec qui se tient devant vous. »* Il fallait bien entendu comprendre l'inverse. Delon était, plus que d'autres, attentif au temps qui passe. Son visage, qui l'obsédait tant, et avait fasciné la Terre entière, s'était effacé. Il en avait tellement conscience qu'il s'emparait de livres de photos de lui pour les partager. Il levait les yeux à chaque nouveau cliché pour partager l'évidence de sa beauté puis refermait le livre pour signifier la fin de son histoire.

> DEPUIS UN BON MOMENT, L'ACTEUR VIVAIT L'INSTANT PRÉSENT COMME SON DERNIER, TANT IL ÉTAIT ENTENDU QU'IL N'Y AURAIT PLUS DE LENDEMAIN

Delon a toujours entretenu un rapport conflictuel avec son visage. Il estimait, à raison, qu'il n'était pas qu'une « gueule ». Son physique lui avait ouvert toutes les portes mais il n'aurait jamais pu accomplir cette carrière en s'appuyant uniquement sur ce visage hors du commun. C'était éclatant depuis son premier grand film, *Plein soleil*, de René Clément : Delon possédait une manière unique de s'emparer d'un espace. Il entrait dans une pièce et celle-ci s'en trouvait transfigurée. L'arrogance et la fierté de Delon y étaient pour beaucoup, et son art de se placer devant la caméra, qu'il racontait avoir appris auprès de René Clément, encore bien davantage. La tension créée par sa présence, présence parfois discrète, toujours subtile, sa façon de se tenir, de regarder, suffisait à faire comprendre au spectateur qu'il existait un phénomène Delon, jamais observé auparavant, plus jamais constaté depuis.

Le goût de l'abstraction chez Delon, en l'occurrence ce talent pour offrir à chacun de ses gestes l'aura du mystère, avait trouvé le metteur en scène idéal en la personne de Jean-Pierre Melville, et s'était exprimée dans trois films, *Le Samouraï* (1967), *Le Cercle rouge* (1970), *Un flic* (1972).

Le réalisateur français, rétif à la psychologie, manifestait un goût prononcé pour les accessoires vestimentaires, chapeau, imperméable, lunettes qui, soudain, offraient toute sa contenance à un personnage. Melville avait en Delon un acteur désireux de se prêter à ce rituel : pour la scène d'ouverture du *Samouraï*, dans la chambre du tueur à gages, le réalisateur passe, pour le plus grand plaisir de son acteur, une demi-journée sur un plan de trois secondes, où Delon se regarde dans un miroir, ajuste son chapeau, essuie trois fois son doigt sur le rebord, comme pour éprouver l'efficacité d'une lame de rasoir.

Le couple Delon-Melville

Il suffit de constater à quel point la gestuelle de Delon dans *Le Cercle rouge* est unique – quand il ouvre une porte, on a l'impression qu'il vient de forcer un coffre – pour comprendre qu'un réalisateur aussi méticuleux et directif que Melville, obsessionnel du contrôle, à commencer sur ses comédiens, se contentait ici de laisser régulièrement l'initiative à sa vedette, jamais aussi à l'aise quand elle pouvait se passer de mots, laissant son corps s'exprimer. Delon assurait qu'il n'avait aucune conscience, lui si narcissique, de cette propriété hors du commun : *« Jean-Pierre me laissait faire, je ne voyais pas ce que j'avais de si particulier, je ne savais de toute façon pas bouger autrement. »* En fait, Delon ne voyait même pas de quoi vous vouliez parler.

Il est difficile de trouver un couple cinématographique aussi homogène, d'une complicité à ce point absolue que Delon et Melville. Errol Flynn et Raoul Walsh auparavant, Scorsese et De Niro ensuite pourraient leur être comparés, sauf que le couple Delon-Melville n'éprouvait aucun besoin de dialoguer ou d'argumenter. Les deux hommes ne se voyaient guère en dehors des plateaux. Lorsque Melville est mort brutalement, le 2 août 1973, à 55 ans, Delon se trouvait dans le sud de la France. Après avoir entendu à la radio que le réalisateur avait été victime d'un accident vasculaire cérébral, l'acteur avait roulé toute la nuit pour se rendre au domicile du cinéaste, au 25 *bis*, rue Jenner à Paris, et constater, inconsolable, son décès au petit matin.

Les deux hommes avaient pour projet de tourner Arsène Lupin. Le personnage inventé par Maurice Leblanc apparaissait comme une évidence pour les deux hommes, naturellement portés vers les rituels du dandy cambrioleur. Delon vous montrait son poing pour raconter le projet, il délivrait alors un doigt, puis deux, puis tous pour signifier qu'il se préparait encore à ce film qui ne sera jamais tourné.

Rendez-vous manqués

La carrière de Delon a été extraordinairement courte pour un acteur aussi grand. Si on ne prend en compte que ses chefs-d'œuvre, de *Plein soleil* à *Monsieur Klein*, entre 1959 et 1976, s'écoulent seulement dix-sept ans. Delon convenait de cette relative brièveté, c'est sur cette chronologie qu'il avait préparé sa leçon de cinéma à l'occasion de la Palme d'or d'honneur qui lui avait été remise au Festival de Cannes en 2018, conscient qu'il ne s'était rien passé de significatif plus tard.

Il évoquait souvent ses conversations avec François Truffaut et Claude Sautet, pour des projets qui ne virent jamais le jour, alors qu'ils apparaissaient comme autant d'opportunités de prolonger, dans les années 1980, une carrière de la plus avantageuse des manières. Ces rendez-vous manqués accentuaient sa mélancolie, la conscience d'une vie pas tout à fait pleinement vécue.

Il avait des velléités de raconter cette vie dans un livre de mémoires. Il en avait trouvé le titre, *L'Insignifiance des choses*, emprunté à une phrase des *Mémoires de guerre* du général de Gaulle : *« D'un point élevé du jardin, j'embrasse les fonds sauvages où la forêt enveloppe le site, comme la mer bat le promontoire. Je vois la nuit couvrir le paysage. Ensuite, regardant les étoiles, je me pénètre de l'insignifiance des choses. »* Mais Delon n'arrivait pas à aller au-delà de son intention. L'histoire de sa vie ne resterait qu'un rêve, une succession de rencontres et de récits décousus auxquels il n'aura jamais donné corps.

Curieusement, l'un des films les plus secrets, était ressorti en France en mai 2019, *Le Professeur* (1972), de Valerio Zurlini, l'un de ses préférés aussi où, commentait-il mystérieusement, sans vouloir donner de détails, sa personnalité affleurait, comme dans *Le Guépard*, *Le Samouraï* ou *Monsieur Klein*. Delon incarnait un professeur de lettres, splénétique et dépressif, au passé mystérieux, tombant amoureux d'une de ses élèves, et dont le désespoir le mène à la mort. Le titre original du film, *La Prima Notte di quiete*, en français « la première nuit de tranquillité », faisait allusion à un vers de Goethe qui en faisait une métonymie de la mort. Alain Delon peut désormais profiter de sa première nuit de tranquillité. ■

SAMUEL BLUMENFELD